

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 8
JUILLET
AOUT 2015

L'EMPIRE ABBASSIDE

QUAND BAGDAD DOMINAIT LE MONDE

POMPÉI

UNE DEMEURE
DE LUXE NOUS OUVRE
SES PORTES

LES CORSAIRES

DE SAINT-MALO,
ILS PARTAIENT À L'AVENTURE

LA GRÈCE LIBÉRÉE DES TURCS

AVEC L'AIDE DE L'EUROPE...

AUX ORIGINES DE LA MONNAIE

ON COMpte LES PIÈCES
DEPUIS PRÈS DE 3000 ANS

M 06085 - 8 - F: 5,95 € - RD





LEMAGNY, del

**EXPOSITION DU
12 MARS - 8 NOVEMBRE 2015**



- Musée du Général Leclerc de Hauteclocque et de la Libération de Paris
- Musée Jean Moulin

Métro : Montparnasse- Bienvenue
www.museesleclercmoulin.paris.fr



MICHELE ALZONE / ANI IMAGES

Dossiers

22 Horemheb, le pharaon parvenu

Ce puissant général, sans nobles origines, réussit à faire construire son fastueux tombeau dans la Vallée des Rois. **PAR DAMIEN AGUT-LABORDÈRE**

34 Les califes abbassides

Le règne de ces puissants souverains constitue un âge d'or de l'islam dans l'imaginaire musulman et occidental. **PAR MATHIEU TILLIER**

46 La naissance de la monnaie

Héritées des poids et mesures mésopotamiens, les premières pièces apparaissent en Lydie voici 2 700 ans. **PAR FERNANDO LÓPEZ SÁNCHEZ**

56 Alexandre vacille devant Tyr

Sur sa route du Levant, le roi macédonien assiège pendant huit mois la plus puissante des cités phéniciennes. **PAR ANTONIO GUZMÁN GUERRA**

66 Bienvenue à Pompéi, chez Lucretius Fronto

Exhumée des cendres du Vésuve, cette demeure surprend par le luxe de sa décoration et de ses aménagements. **PAR ELENA CASTILLO**

78 Les riches corsaires de Saint-Malo

Surcouf, Duguay-Trouin et tant d'autres ont fait la gloire de leur ville par leurs coups de force sur mer. **PAR GÉRARD GUICHETEAU**

DIDRACHME EN ARGENT DE RHODES. IV^e SIÈCLE AV. J.-C.

Rubriques

06 L'ACTUALITÉ

08 LE PERSONNAGE Alexander von Humboldt

Les découvertes de ce naturaliste allemand bouleversèrent notre connaissance de l'Amérique.

12 L'ÉVÉNEMENT L'indépendance de la Grèce

Aidé des grandes nations européennes, le peuple grec secoua le joug turc au XIX^e siècle.

18 LA VIE QUOTIDIENNE La toilette au XVIII^e siècle

Se laver et s'habiller en présence de tiers était alors l'usage courant.

90 LA GRANDE DÉCOUVERTE Cancho Roano

Le mystère d'un palais espagnol de l'âge du fer.



94 LES LIVRES ET EXPOSITIONS

Posé sur la 4^e de couverture, pour les abonnés France métro, un encart tout-en-un « Le Monde des Religions ».



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE
© THE ART ARCHIVE/MONDADORI PORTFOLIO/ELECTA
HARUN AL-RACHID SOUS SA TENTE
AVEC DES SAVANTS DE L'EST,
PAR GASPAR LEANDRI, 1813, HUILE SUR TOILE,
MUSÉE DE CAPODIMONTE, NAPLES.

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE ÉDITÉE PAR
MALESHERBES PUBLICATIONS S.A.
80, boulevard Auguste Blanqui, 75013 Paris

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS

Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE

Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO

Direction artistique : BRUNO HOUDOU

Réalisation : DENFERT CONSULTANTS

Coordination : CAMILLE LLORET

Mise en page : DIDIER HOCHET

Correction : JEAN-FRANÇOIS JOUBERT

Ont collaboré à ce numéro : JORDI CANAL-SOLER, JEAN-JOËL BRÉGEON, GUILLAUME MAZEAU, DAMIEN AGUT-LABORDÈRE, FERNANDO LÓPEZ SÁNCHEZ, ANTONIO GUZMÁN GUERRA, ELENA CASTILLO, MATHIEU TILLIER, GÉRARD GUICHETEAU, JAVIER JIMÉNEZ AVILA, MATTHIEU LAHAYE, SYLVIE BRIET

Traduction : ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, AMÉLIE COURAU, ANNE LOPEZ, VANESSA CAPIEU, NELLY LHERMILLIER

Coordination éditoriale Le Monde : MICHEL LEFEBVRE

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX

Direction commerciale et marketing : VINCENT VIALA, JULIA GENTY-DROUIN, JULIE SAM-LONG

ABONNEMENTS :

I-ABO – 11, rue Gustave-Madiot – 91070 Bondoufle

Tél. : 01 60 86 03 31 – Fax : 01 55 04 94 01

Email : abonnement@histoire-et-civilisations.com

DIFFUSION :

Diffusion France : JÉRÔME PONS – 01 57 28 33 78

Réassorts pour marchands de journaux : 0 805 050 147

Diffusion internationale : MARIE-DOMINIQUE RENAUD, FRANCK-OLIVIER TORRO – +33 1 57 28 33 33

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE-LAURE SIMONIAN (relation presse), CHRISTIANE MONTILLET

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

PUBLICITÉ :

MEDIAOBS – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires – 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 97 70 – Fax : 01 44 88 97 79 – Email : pnom@mediaobs.com

Directrice générale : CORINNE ROUGÉ – 01 44 88 97 70

Directeur commercial : JEAN-BENOÎT ROBERT – 01 44 88 97 78

Directeur industriel : ERIC CARLE

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU, SARAH TRÉHIN

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ

Routage : FRANCE ROUTAGE

Dépôt légal : à parution

ISSN : 2417-8764

Commission paritaire : 0418K91790

COURRIER DES LECTEURS :

ÉMILIE FORMOSO

Malesherbes Publications : 80, bd. Auguste Blanqui, 75013 Paris

Email : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire et Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNES

Professeur d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne où il enseigne l'histoire mésopotamienne, les rapports entre la Bible et la Mésopotamie, et les langues anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le ⁵^e et le ¹^{er} s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études (EPHE) de Paris.



ROME

CLAIRE SOTINEL

Professeure d'histoire romaine à l'université Paris-Est Créteil Val-de-Marne. Ancien membre de l'École française de Rome. Elle est spécialiste de l'Antiquité tardive.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE

DOMINIQUE KALIFA

Professeur d'histoire contemporaine à Paris I où il dirige le Centre d'histoire du xix^e siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.



NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL President and CEO

Executive Management
TERRENCE B. ADAMSON, TERRY D. GARCIA, BETTY HUDSON, CHRIS JOHNS, AMY MANIATIS, DECLAN MOORE, BROOKE RUNNETTE, TRACIE A. WINBIGLER, JONATHAN YOUNG

BOARD OF TRUSTEES

JOHN FAHEY Chairman,
WANDA M. AUSTIN, MICHAEL R. BONSIGNORE, JEAN N. CASE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, ROGER A. ENRICO, GILBERT M. GROSVENOR, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, MARIA E. LAGOMASINO, NIGEL MORRIS, GEORGE MUÑOZ, REG MURPHY, PATRICK F. NOONAN, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., B. FRANCIS SAUL II, TED WATT, TRACY R. WOLSTENCROFT

INTERNATIONAL PUBLISHING
YULIA PETROSIAN BOYLE Senior Vice President, ROSS GOLDBERG Vice President, Digital, RACHEL LOVE, Vice President, Book Publishing, CYNTHIA COMBS, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER LIU, RACHELLE PEREZ, DESIREE SULLIVAN

COMMUNICATIONS
BETH FOSTER Vice President

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN Chairman
JOHN M. FRANCIS Vice Chairman
PAUL A. BAKER, KAMALIJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, KEITH CLARKE, J. EMMETT DUFFY, PHILIP GINGERICH, CAROL P. HARDEN, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, WIRT H. WILLS

MALESHERBES PUBLICATIONS
est une société du groupe LE MONDE

SOCIÉTÉ ÉDITRICE DU MONDE :

PRESIDENT DU DIRECTOIRE,
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : LOUIS DREYFUS

DIRECTEUR DU MONDE,
MEMBRE DU DIRECTOIRE : GILLES VAN KOTE

VIETNAM CAMBODGE AU FIL DU MÉKONG

Croisière de Saigon aux temples d'Angkor



Du 24 janvier au
5 février 2016



13 jours
à partir de 4 140 €

EN COMPAGNIE DE

- **Guy AURENCH** Président du CCFD Terre Solidaire, ancien président des Amis de La Vie
- **Laurent DESHAYES** Spécialiste du bouddhisme et collaborateur au *Monde des Religions*.

LES PRINCIPAUX LIEUX VISITÉS

- Saigon, l'ancienne capitale coloniale française
- Phnom Penh et son fameux palais royal
- Les villages flottants le long du fleuve, témoins de la vie rurale
- Angkor et les temples grandioses de la cité khmère

EXTENSIONS FACULTATIVES AVANT ET APRÈS LA CROISIÈRE

Hanoi et la Baie d'Halong au Vietnam, Luang Prabang au Laos

DES RENCONTRES D'EXCEPTION ET DES ENTRETIENS

avec des associations d'aide à l'enfance et des témoins de l'époque khmère rouge

Demandez la **documentation gratuite**

par téléphone au **01 83 96 83 40**

par mail à : croisiere-la-vie@rivagesdumonde.fr

par courrier, en retournant le bon ci-dessous, à : Rivages du Monde
Croisière Mékong La Vie - 29 rue des Pyramides 75001 Paris



Je désire recevoir gratuitement, sans engagement de ma part, la documentation détaillée de la croisière Mékong proposée par *La Vie* du 24 janvier au 5 février 2016. Je joins les adresses de mes amis intéressés sur papier libre.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél

Mail

HICL-8

Retrouvez toutes nos offres de voyages sur lavie.fr

Conformément à la loi informatique et liberté du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification de vos données vous concernant.



MUSEO NACIONAL DE ARQUEOLOGÍA, ANTROPOLOGÍA E HISTORIA DEL PERÚ, LIMA

MUSÉE NATIONAL DES CHÂTEAUX DE VERSAILLES ET DE TRIANON/SCALA, FLORENCE

ENTRETIEN

Le face-à-face de l'Inca et de Pizarro

Jusqu'au 20 septembre, le musée du Quai Branly organise une exposition consacrée à la conquête espagnole de l'Empire inca. Paz Núñez-Regueiro, sa commissaire et responsable des collections « Amériques » du musée, a répondu à nos questions.

Quel est le propos de l'exposition « L'Inca et le conquistador » ?

En s'appuyant sur les figures majeures de Francisco Pizarro et du souverain inca Atahualpa, nous avons voulu mettre en perspective les deux mondes qui se sont rencontrés puis affrontés au cours des années décisives de la conquête du Pérou par les conquistadors. Ce laps de temps court, de 1524 à 1548, permet de se focaliser sur des faits historiques précis,

comme la capture et l'exécution d'Atahualpa, tout en appréhendant les phénomènes de civilisation qui ont parfois contribué à l'incompréhension entre Espagnols et Incas. Par ailleurs, en plaçant en vis-à-vis les versions des conquérants et des populations conquises, nous souhaitions démontrer qu'il n'existe pas une histoire de la conquête, mais une diversité d'histoires liées à la variété des sources présentées dans le parcours.

Quelle est la situation de l'Empire inca lorsque Pizarro entre en contact avec lui ?

La rencontre avec le Pérou s'est effectuée par étapes. Après une première expédition en 1524, Pizarro reprend la mer deux ans plus tard et atteint la côte du Nord du Pérou en 1527. Il entre alors pour la première fois en contact avec l'Empire inca. Celui-ci est à son apogée. Mais la disparition de l'Inca Huayna Cápac a entraîné une guerre civile entre les deux prétendants au trône,

Atahualpa et son demi-frère Huáscar. De telles luttes étaient fréquentes au moment de la succession de l'Inca, mais celles qui surgissent alors sont telles qu'elles constitueront l'un des vecteurs favorables à la conquête espagnole. Ainsi, lorsque Pizarro revient lors d'une troisième expédition en 1531, c'est un pays partiellement dévasté qu'il retrouve. Il n'est accompagné que de 168 Espagnols, mais il reçoit très vite le ralliement de populations soumises à l'Empire, qui



MUSEE DE L'ARMEE, DIST. RMN-GRAND PALAIS/MARIE BOUR



MUSEE DU QUAIS BRANLY/C. GERMAIN & T. OLLIVIER, M. URTADO

voient en lui un allié pour lutter contre la domination inca.

Est-ce ce qui a rendu la conquête possible ?

Cette prise de contact n'est pas une conquête armée à proprement parler. Atahualpa a sous-estimé la menace espagnole, alors même que ses armées, fortes de centaines de milliers d'hommes, étaient numériquement supérieures aux troupes de Pizarro. Aux yeux des Incas, la mer représentait une frontière infranchissable et ils ne concevaient pas que des renforts espagnols puissent arriver par l'océan. À cette erreur s'est ajoutée une certaine curiosité

pour ces nouveaux arrivants qu'Atahualpa a laissé venir à lui, notamment lors de son séjour funeste à Cajamarca. Il n'existe pas chez les Incas l'idée d'une soumission brutale par les armes : ils tissaient avec les autres peuples des relations grâce à des rituels, comme celui de la boisson que nous présentons dans l'exposition au travers de gobelets, qui rendaient le peuple soumis redétable de l'Inca. Refuser de boire était considéré comme un refus de soumission, une provocation. C'est pourquoi ce rituel fut une source de méprise avec les Espagnols, qui le refusaient par peur d'être empoisonnés.

Intrigué par ces hommes venus de l'océan, l'Inca Atahualpa a sous-estimé la menace des Espagnols.

Une partie de l'exposition est consacrée à Pizarro et Atahualpa. Qui étaient-ils ?

Pizarro est un soldat de 45 ans réputé pour sa ténacité, qui a une longue expérience des Amériques et joue sa dernière carte avec la conquête du Pérou. Sa motivation est celle des aventuriers de petite noblesse venus des provinces pauvres de l'Espagne vers le Nouveau Monde : accumuler des richesses. L'exposition aborde la différence fondamentale de valeur accordée à l'or et à l'argent par les Incas et les Espagnols. Pour les premiers, cette valeur était purement symbolique et l'avidité des seconds était incompréhensible. Ainsi, ils n'imaginaient pas que la rançon fabuleuse offerte pour libérer Atahualpa exciterait la convoitise des conquérants au lieu de l'apaiser ! Le personnage d'Atahualpa est plus contrasté. Les sources espagnoles l'ont souvent décrit comme un souverain violent et irascible. Mais elles attribuent à son caractère ce qui est lié à un statut mal compris : celui d'un homme considéré comme un demi-dieu, entouré d'un cérémonial le mettant à distance du reste de l'humanité. Son autorité naturelle a en revanche impressionné les conquistadors. Malheureusement, il n'existe pas de portraits d'époque de Pizarro et d'Atahualpa. Ceux que nous présentons sont donc posthumes.

L'exposition accorde aussi une grande place aux événements de Cajamarca.

La capture d'Atahualpa le 16 novembre 1532 et son exécution le 26 juillet 1533 constituent en effet un tourbillon. Concernant la capture,

Pizarro avait en tête celle du souverain aztèque Moctezuma par Hernan Cortés en 1519. L'exécution est un choix plus controversé. Plusieurs conquistadors, qui s'étaient liés d'amitié avec Atahualpa durant sa captivité, s'y opposaient. Mais Pizarro voyait dans l'Inca un obstacle majeur à la mainmise espagnole sur le Pérou. Cette exécution est l'occasion de présenter le rôle des momies dans le culte funéraire des anciens souverains : leur corps devait être préservé, ce qui explique pourquoi Atahualpa s'est converti au catholicisme au dernier moment, afin de ne pas périr comme un païen sur le bûcher. La disparition du souverain marque le départ de la conquête armée, mais aussi le début des luttes internes entre conquistadors.

... et l'apparition d'une nouvelle société ?

L'exposition s'arrête en 1548, date à laquelle la révolte des conquistadors contre la couronne d'Espagne est matée. Mais elle présente les prémisses de la société mixte qui se mettra en place ensuite, au travers de personnages emblématiques comme la concubine inca de Pizarro. Le parcours s'achève sur des photographies de danseurs qui miment la mort d'Atahualpa, et de la statue équestre de Pizarro à Lima, afin de montrer combien ces deux personnages marquent toujours la société péruvienne. ■

Propos recueillis par E. Formoso

L'INCA ET LE CONQUISTADOR

LIEU Musée du Quai Branly

37, quai Branly, 75007 Paris

TÉL. 01 56 61 70 00

DATE Jusqu'au 20 septembre 2015

Humboldt, le naturaliste qui redécouvrit l'Amérique

Biographe et géographe, Alexander von Humboldt entreprit au début du xix^e siècle un voyage d'exploration scientifique qui révéla les merveilles naturelles inconnues du Nouveau Monde.

La soif de parcourir le monde

1769

Alexander von Humboldt naît près de Berlin d'un père général prussien et d'une mère riche héritière.

1799

Humboldt et son ami, le botaniste Aimé Bonpland, arrivent à Madrid, où ils obtiennent des sauf-conduits leur permettant de partir pour l'Amérique.

1800-1804

Humboldt et Bonpland partent vers l'Amérique. Ils parcourent le continent et en décrivent la géographie, la faune et la flore.

1804-1827

À Paris, Humboldt publie *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, une œuvre en 33 volumes.

1859

Humboldt meurt à Berlin à 89 ans, dans la maison qui l'a vu naître. Il est enterré dans le cimetière du château de Tegel.

Certains considèrent Alexander von Humboldt comme le dernier scientifique universel. La portée de ses voyages d'exploration et études scientifiques fut telle que de nombreux accidents géographiques portent aujourd'hui son nom, comme le courant froid qui longe la côte du Pérou, ainsi que des cours d'eau, des baies, des chutes d'eau, des parcs naturels et même un cratère sur la Lune, sans compter nombre d'espèces végétales et animales.

Alexander, baron von Humboldt, naît en 1769 dans le château de Tegel, non loin de Berlin, dans une famille de l'aristocratie prussienne. Il est élevé par des précepteurs qui éveillent en lui la passion des sciences naturelles et des voyages. Après la mort de son père, il étudie le droit à l'université de Göttingen, conformément au souhait de sa mère, ce qui ne l'empêche pas de suivre les cours de sciences naturelles de Georg Forster, dessinateur

botanique lors de la seconde expédition du capitaine Cook. En 1797, après la mort de sa mère, Humboldt

boldt renonce à sa prometteuse carrière de fonctionnaire au département des Mines de Prusse et part pour Paris, où il se lie d'amitié avec le botaniste Aimé Bonpland. Tous deux décident de réaliser leur rêve de partir en expédition. Après plusieurs tentatives inabouties, dont le désir de prendre part à la campagne de Napoléon en Égypte, ils partent à pied la côte méditerranéenne de Marseille à Alicante, en Espagne, puis élaborent le premier relevé topographique précis du relief de la péninsule Ibérique, grâce aux mesures d'altitude prises en route.

Cap sur le Nouveau Monde

À Madrid, Humboldt et Bonpland rencontrent Mariano Luis de Urquijo, secrétaire d'État du roi, qui les prend sous sa protection. Par son intermédiaire, ils sont présentés à Charles IV et obtiennent des sauf-conduits pour explorer les provinces américaines sous domination espagnole. Annulant le voyage en Orient dont ils avaient tant rêvé, ils partent explorer l'exotique géographie américaine : la Nouvelle-Espagne (le Mexique et l'Amérique centrale actuels), la Nouvelle-Grenade (la Colombie et le Venezuela) et le Pérou. Humboldt paie ce voyage de

La consommation de singe par les Indiens scandalisa Alexander von Humboldt.

FIGURINE EN OR. CULTURE QUIMBAYA, COLOMBIE. MUSÉE DE L'OR, BOGOTÁ





UN ÉPROUVANT VOYAGE

DANS UNE LETTRE envoyée en 1801 depuis La Havane, Humboldt relate : « Quatre mois durant, nous avons dormi dans la forêt, entourés de crocodiles, de boas et de tigres (qui attaquent les canoës) et nous ne nous sommes alimentés que de riz, de fourmis, de manioc, de bananes et parfois de singes, avec pour seule boisson l'eau de l'Orénoque. » Pour éviter les moustiques, « à Higuerote, il faut s'enterrer sous le sable pendant la nuit ; la terre qui recouvre nos corps a une épaisseur de sept à dix centimètres ».

PORTRAIT DU JEUNE ALEXANDER VON HUMBOLDT EN PLEINE NATURE. PEINTURE DE FRIEDRICH GEORG WEITSCH. 1809. GALERIE NATIONALE, BERLIN.

sa poche. Le 5 juin 1799, les deux amis embarquent à La Corogne, chargés de plusieurs valises et de quarante-deux instruments scientifiques de grande valeur. Sur la route du Venezuela, le navire fait escale à Tenerife, aux Canaries, où les deux naturalistes font l'ascension du pic du Teide.

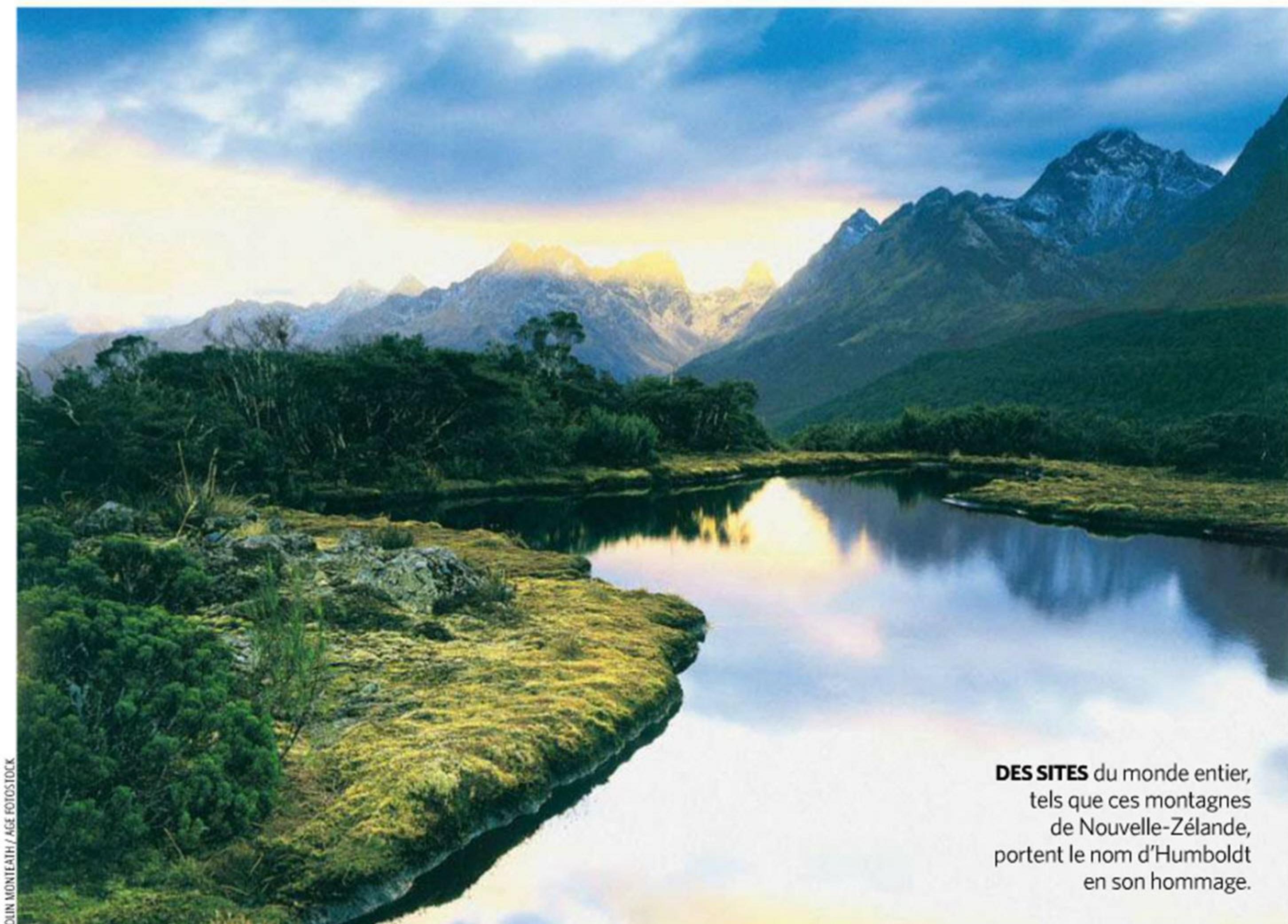
Après un voyage sans heurts, ils débarquent au Venezuela dans la ville de Cumaná, où ils découvrent avec émerveillement la forêt tropicale. Pendant les premiers jours, « nous courrions en tous sens comme des fous, sans pouvoir faire d'observations claires : aus-

sitôt que nous trouvions un spécimen étrange, notre attention se portait sur un autre plus étrange encore, juste à côté », écrit Humboldt à son frère Wilhelm, un célèbre philologue. Comme Goethe, il adore la nature et considère que la science doit être au service de la philosophie. « À mes yeux, la nature ne consiste pas uniquement en des phénomènes objectifs : elle est le miroir de l'esprit humain. »

Humboldt et Bonpland remontent l'Orénoque jusqu'à San Fernando de Atabapo, bravant des rapides et portant leur canoë pour remonter les pentes.

Après de longues étapes passées à lutter contre la faim et les moustiques et à se méfier des jaguars, les deux hommes parviennent au río Negro, un affluent de l'Amazone. Ils sont les premiers à naviguer sur les eaux du mythique Casiquiare, un canal naturel de 300 kilomètres de long unissant les systèmes fluviaux de l'Orénoque et de l'Amazone, que certains croyaient légendaire.

Sur le chemin qui mène à Angostura, Humboldt se livre à quelques expériences dangereuses. Il pêche par exemple des anguilles électriques, appelées gymnotes (*gymnotus electricus*),



COLIN MONTFATH / AGE FOTOSTOCK

DES SITES du monde entier, tels que ces montagnes de Nouvelle-Zélande, portent le nom d'Humboldt en son hommage.

pour étudier l'électricité que produisent ces poissons. Les autochtones les capturent après avoir fait entrer des chevaux dans l'eau : munis de harpons, ils attrapaient alors les anguilles, qui avaient déchargé leur électricité sur les quadrupèdes. Le naturaliste marcha sur un gymnote qui venait d'être pêché : « Je ressentis pendant toute la journée

de fortes douleurs dans les genoux et dans presque toutes les articulations », écrivit-il dans son carnet de bord. Autre expérience, dans un village indien, on lui administra du curare, un poison utilisé par les autochtones pour chasser.

De retour sur la côte caribéenne, Humboldt et Bonpland embarquent pour Cuba, puis reviennent sur le conti-

nent par Carthagène, située en Colombie, et font un crochet par Santa Fe de Bogotá afin de rencontrer le botaniste espagnol José Celestino Mutis.

La traversée d'un continent

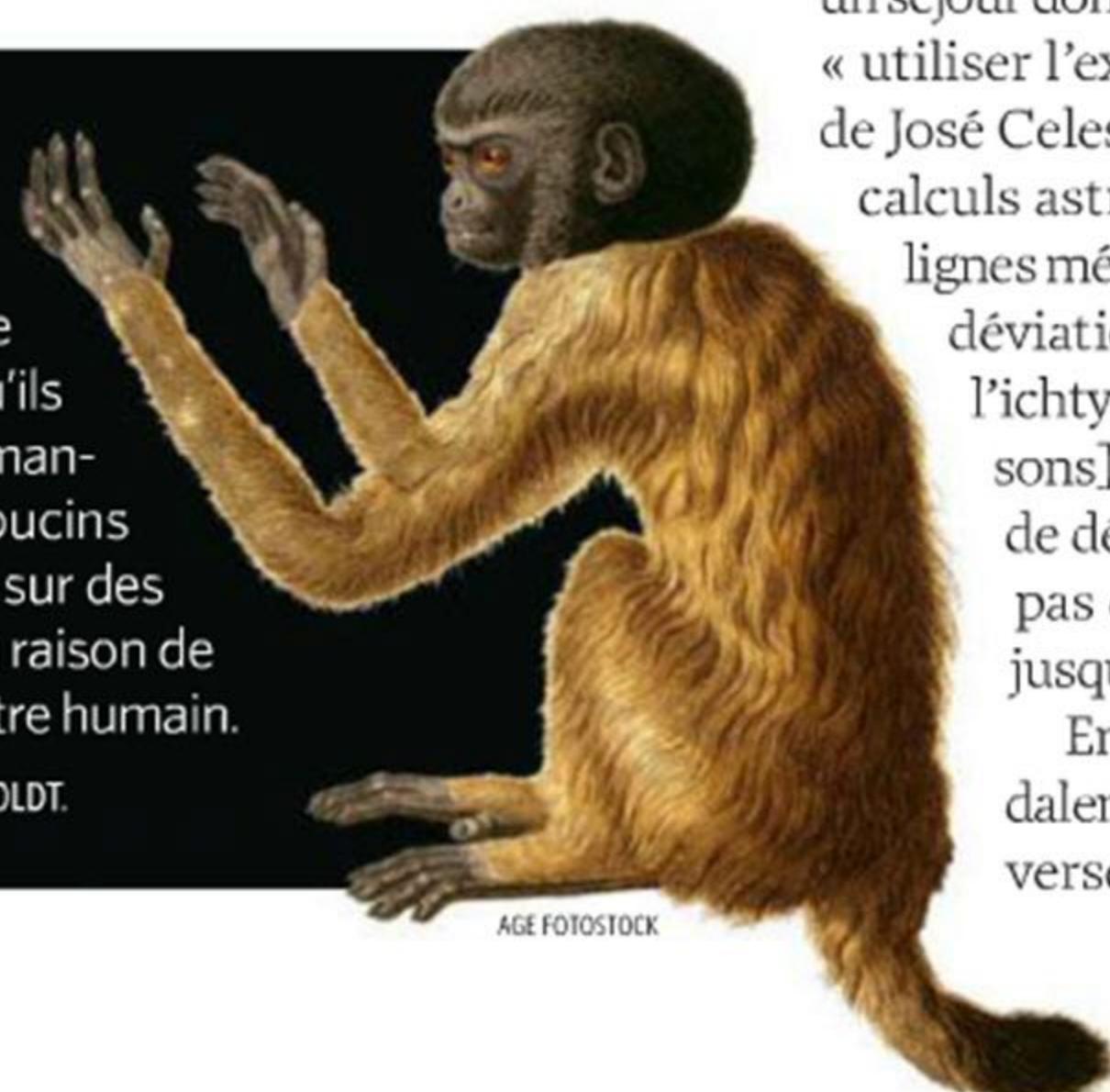
Une fois sur place, Aimé Bonpland fait une poussée de fièvre ; les deux compagnons de voyage sont contraints de rester six semaines chez l'Espagnol, un séjour dont profite Humboldt pour « utiliser l'excellent trésor de livres de José Celestino Mutis et faire des calculs astronomiques, tracer des lignes méridiennes, déterminer la déviation magnétique, étudier l'ichtyologie [l'étude des poissons] et comprendre une foule de détails auxquels je n'avais pas eu l'occasion de penser jusque-là ».

En remontant le río Magdalena, les deux hommes traversent la cordillère Royale

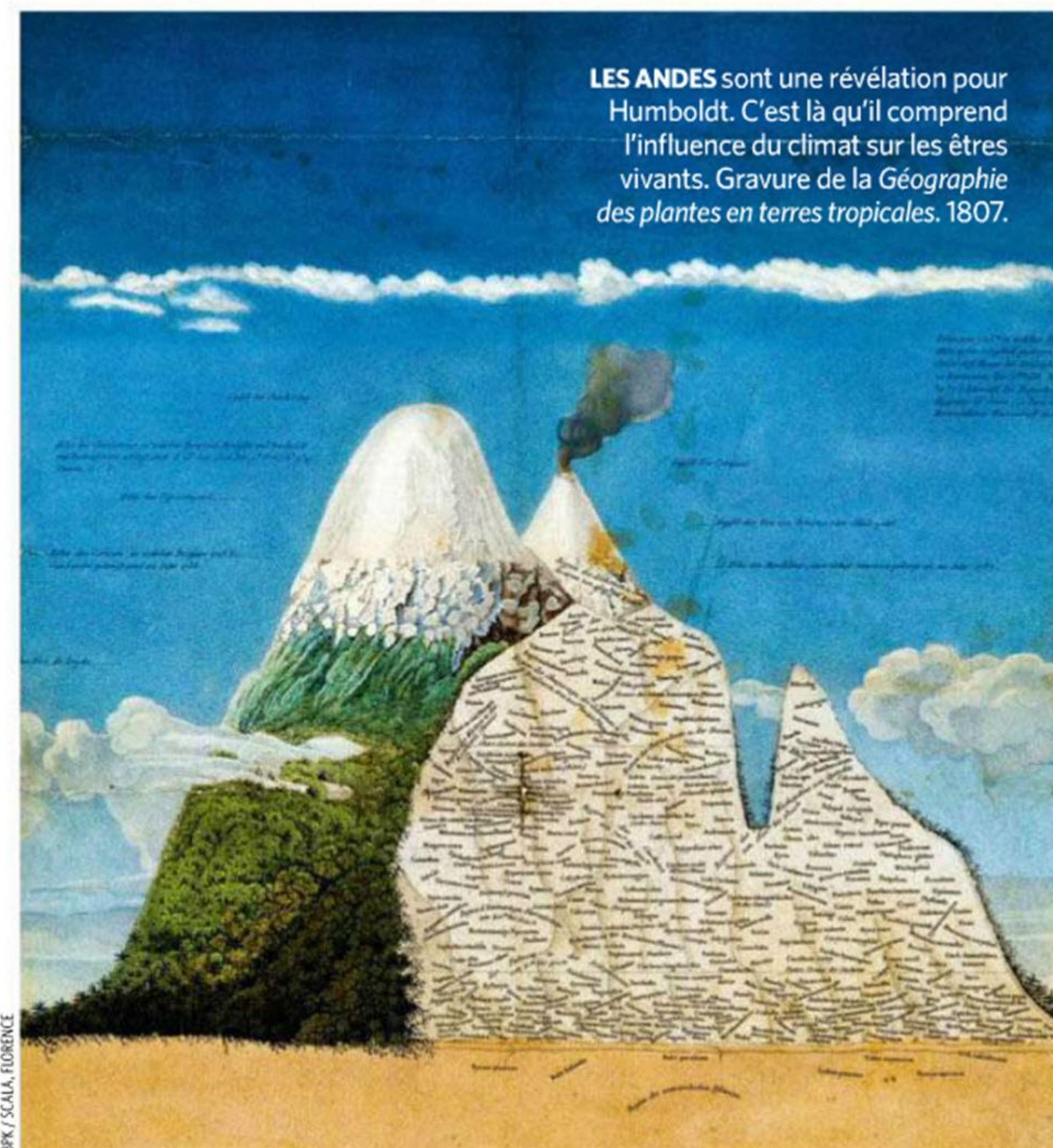
DU SINGE AU MENU

HUMBOLDT étudia les singes du bassin de l'Orénoque et en capture quelques-uns qu'ils rapporta en Europe. Il vit que les Indiens mangeaient des singes-araignées et des capucins après les avoir placés en position assise sur des grils, ce qui lui inspira de la répulsion, en raison de la ressemblance de ces animaux avec l'être humain.

REPRÉSENTATION D'UN *SIMIA MELANOCEPHALA* PAR HUMBOLDT.



AGE FOTOSTOCK



BRK / SCALA, FLORENCE

LES ANDES sont une révélation pour Humboldt. C'est là qu'il comprend l'influence du climat sur les êtres vivants. Gravure de la *Géographie des plantes en terres tropicales*. 1807.

AU SOMMET DU PICHINCHA

EN MAI 1802, Alexander von Humboldt fait à deux reprises l'ascension du Pichincha, le volcan qui domine la ville de Quito, en Équateur. « Au sommet, j'ai trouvé une pierre qui, soutenue d'un seul côté, s'avancait à la manière d'un balcon au-dessus du précipice » et bougeait sous l'effet des tremblements de terre (« nous en avons compté 18 en moins de 30 minutes »). Depuis la roche, il contemple le cratère « d'un noir intense, mais le trou est d'une telle immensité que l'on peut y distinguer le sommet de nombreuses montagnes enneigées, nichées à l'intérieur ».

HUMBOLDT, AUTEUR DE *COSMOS*, SA GRANDE ŒUVRE INACHEVÉE.



AGE FOTOSTOCK

jusqu'à Quito, en Équateur. Pendant leur périple, ils font l'ascension du volcan Pichincha et tentent celle du Chimborazo, considéré alors comme la plus haute montagne du monde avec ses 6 310 mètres. Ils s'arrêtent à 5 610 mètres, altitude qu'il est conseillé de ne pas dépasser à l'époque. Humboldt observe la gradation de la température et la stratification de la végétation tout le long du versant, un travail qui posera les jalons de la biogéographie moderne.

Au Pérou, le Prussien étudie l'utilisation du guano comme engrais. Lors du trajet en barque vers le Mexique, il prend la température du courant d'eau froide longeant la côte péruvienne, qui porte aujourd'hui son nom. Humboldt et Bonpland parcourent le Mexique en 1803, puis repassent par Cuba et rejoignent les États-Unis, où le président Jefferson, amateur de sciences naturelles, les accueille à la Maison-Blanche en qualité d'invités d'honneur.

En 1804, le grand voyage d'exploration d'Alexander von Humboldt et d'Alfred Bonpland s'achève avec le retour des deux hommes à Paris, qui leur réserve un accueil enthousiaste. Ils viennent d'explorer et d'observer la faune, la flore, la géographie et l'ethnographie de l'Amérique latine dans le cadre de l'expédition scientifique la plus ambitieuse jamais menée à l'époque.

L'œuvre de toute une vie

De 1804 à 1827, Humboldt réside à Paris et rassemble la documentation de son expédition, publiée en trente-trois volumes intitulés *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*. Bonpland repart quant à lui pour l'Amérique, où il se marie. Absorbé par son travail, Humboldt restera pour sa part célibataire toute sa vie.

En 1827, le naturaliste repart pour Berlin, afin de travailler aux côtés du roi de Prusse. Il se lance alors dans la

réécriture de son œuvre la plus ambitieuse, *Cosmos*, un précis de l'état des connaissances en sciences naturelles. Plusieurs missions en France et son travail à la cour de Frédéric-Guillaume IV de Prusse l'empêcheront de terminer cet ouvrage. À sa disparition en 1859, à l'âge de 89 ans, il n'a publié que cinq des nombreux volumes dont devait se composer la collection de *Cosmos*. Après sa mort, la science se spécialisa et personne n'osa plus prétendre embrasser, comme le fit cet incroyable naturaliste, tous les champs du savoir. ■

JORDI CANAL-SOLER
HISTORIEN

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Humboldt, savant-citoyen du monde
J.-P. Duviols et C. Minguez, Gallimard, 1994.

MISSOLONGHI est prise par les Turcs en 1826. C'est au cours de ce long siège que décède le poète anglais Lord Byron. Tableau de Theodoros Vryzakis. 1853. Galerie nationale, Athènes.



Quand l'Europe se porta au secours de la Grèce

Dès le XIX^e siècle, l'Europe s'est préoccupée du sort du peuple grec, lorsque résonnèrent à travers tout le continent les cris du combat de cette nation pour conquérir son indépendance.

Laguerre d'indépendance de la Grèce dura presque une décennie, de 1821 à 1832, si l'on s'en tient à une chronologie ne prenant pas en compte ses prémisses et ses suites immédiates. De ce conflit long et complexe, nous détacherons ici les péripéties majeures pour ensuite évoquer deux aspects essentiels, le courant philhellène exaltant la cause grecque et le jeu diplomatique qui la fit triompher.

En 1821, la Grèce est rattachée à l'Empire ottoman depuis les grandes

conquêtes turques du XV^e siècle. Un recensement lui donne alors une population de 675 000 chrétiens et 91 000 musulmans. Après une expansion remarquable, en particulier dans les Balkans, l'Empire ottoman est entré dans une phase de stabilisation et de repli que l'on date en général de son échec devant Vienne en 1683. Il est constitué de multiples nations, ou plutôt de « millets », mot presque intraduisible qui désigne des communautés religieuses légalement soumises et protégées. Tel

est le statut des Roumains, Valaques, Moldaves, Albanais, Grecs...

Loin d'être réprouvées, les élites grecques participent fortement à la haute administration de l'Empire. Établies dans le quartier du Phanar à Istanbul, une cinquantaine de familles, les phanariotes, usent et jouissent de la confiance du sultan. Dans les îles de la mer Égée, d'autres familles, vouées au commerce, prospèrent. Ce qui n'est pas le cas des habitants de la Grèce continentale, isolés dans des régions montagnardes et soumis aux



STAPLETON COLLECTION / CORBIS / CORDON PRESS

NAVARIN SONNE L'HALLALI TURC

LA BAIE DE NAVARIN est située à la pointe occidentale du Péloponnèse. La flotte turque en obstrue l'entrée. Les amiraux anglais, français et russes doivent intimider les Ottomans : on n'ouvrira le feu qu'en dernier recours. Tout part d'un canot anglais mitraillé ; la canonnade se propage, presque à bout portant. Une dévastation sans le moindre mouvement tactique. Tous les navires turcs sont envoyés par le fond. Navarin sera la dernière bataille de la vieille marine à voile.

caprices d'une administration aussi relâchée que corrompue. Dans les îles, à Hydra, Spetses, Mykonos, Psara ou Chios, les marchands bénéficient depuis 1774 de la protection du tsar. Sur plus de 1 000 navires russes croisant en Méditerranée, la moitié au moins sont armés par des Grecs. Toute une société marchande frottée au monde et qui aspire à plus de liberté. Elle peut compter sur d'actifs recours hors de l'Empire ottoman. Ainsi, en Russie,

Ioánnis Kapodístrias (Jean Capodistria, en français), originaire de Corfou, ministre

des Affaires étrangères d'Alexandre I^{er}, ou encore Dimitrius Ypsilántis, un phanariote aide de camp du tsar. Alors que la foi orthodoxe est entretenu par le clergé, puissant et riche en Grèce, elle est plus ténue dans la diaspora et le monde marchand où comptent surtout les liens commerciaux. S'y ajoute une culture politique dérivée des Lumières et des révolutions française et américaine.

Des montagnards en guerre

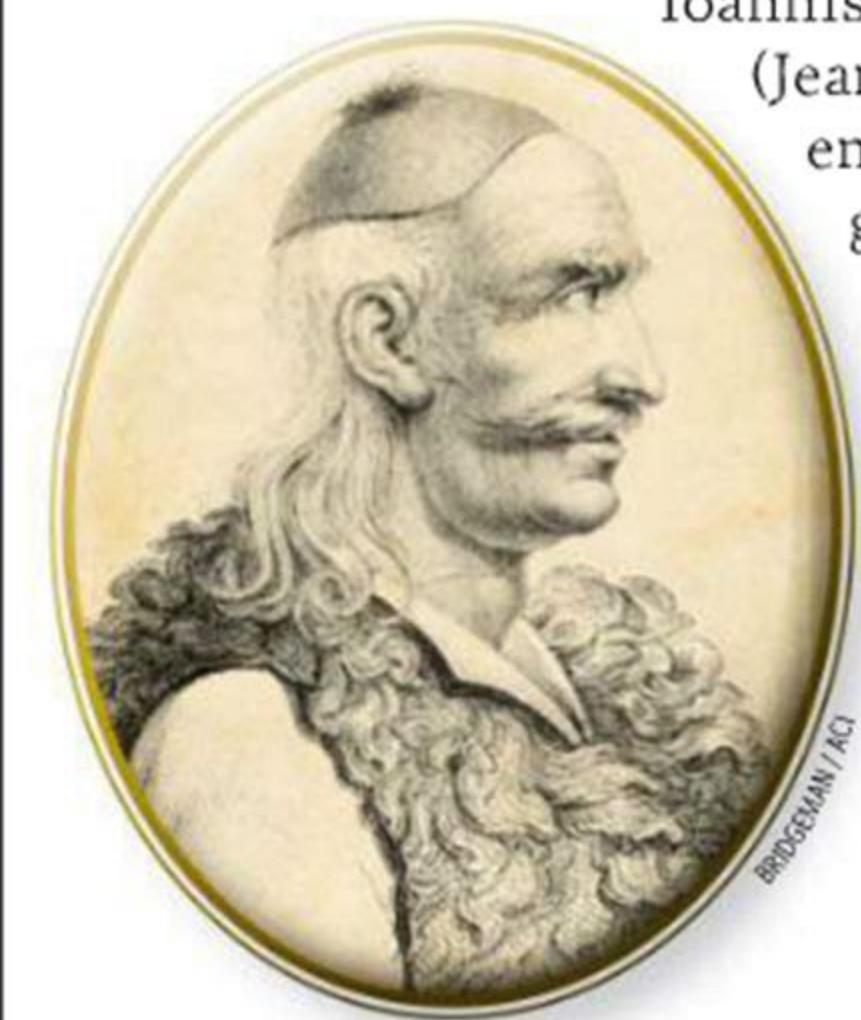
En septembre 1814, trois membres du négoce grec d'Odessa fondent une société secrète, la Filikí Etería, l'Hétairie des amis, sur le modèle de la

franc-maçonnerie. Cinq ans plus tard, elle compte 452 affiliés répartis dans toute l'aire grecque. L'Hétairie se fixe pour seul objectif l'émancipation et la régénération de la Grèce. Elle est à l'origine d'un soulèvement qui naît aux marges de l'Empire ottoman. En février 1821, Ypsilántis conduit une petite armée qui, depuis la Moldavie et la Valachie, doit parvenir au cœur de la Grèce pour s'unir aux insurgés de l'intérieur. Au même moment – si l'on s'en tient à la date officielle retenue, le 25 mars 1821 – au monastère d'Agia Laura à Kalavryta, dans le Nord du Péloponnèse, Germanos, métropolite de Patras, appelle aux armes des milliers de paysans et les exhorte à une guerre sainte contre les Turcs. Un geste magnifié en Europe où son appel est publié dans la presse.

Ce qui va suivre souligne à la fois la confusion et la férocité d'un soulèvement à deux têtes qui tourne mal pour son premier instigateur Ypsilántis.

Le 25 mars 1821, le métropolite de Patras appelle les Grecs à la guerre sainte contre les Turcs.

THEÓDOROS KOLOKOTRÓNIS, MENEUR DE L'INDÉPENDANCE GRECQUE.



BRIDGEWATER / FCI

FORTERESSE BOURTZI.

Conquise par les rebelles grecs en 1822, elle servit de base pour assiéger Nauplie, bastion turc du Péloponnèse.



RICHARD T. NOWITZ / AGE FOTOSTOCK

Un temps allié aux indépendantistes roumains de Tudor Vladimirescu, il s'en sépare et doit affronter les Turcs avec ses seules forces. Il se fait écraser le 19 juin 1821 à Dragatsani, où périt l'essentiel de son « bataillon sacré ». Lui-même s'enfuit en Autriche où il restera enfermé jusqu'à sa mort en 1828.

En Grèce même, la guerre est menée par des bandes de montagnards conduits par des klephes, sorte de bandits d'honneur plus disposés à conduire des coups de main, source de pillages et de massacres, qu'à pratiquer une guerre rangée. Peu se hissent au rang de chefs véritables, tel Theódoros Kolokotrónis, surnommé le « Vieux de Morée », qui avait servi dans les armées européennes à l'époque napoléonienne. Il contribue largement au siège et à la prise de Tripolizza, de mai à octobre 1821, où il laisse perpétrer le massacre de 8 000 musulmans avant de s'emparer de leurs richesses.

Cette dérive, que l'on retrouve un peu partout, témoigne de l'inconsistance du pouvoir politique supposé conduire la guerre d'indépendance.

Certes, une assemblée réunie à Épidaure adopte une Constitution inspirée jusqu'à la lettre des grands textes américain et français. Mais le clivage entre hommes politiques et chefs militaires envenime vite le climat et l'assemblée d'Épidaure met uniquement en place un sénat et un pouvoir exécutif qui ne s'entendent sur rien, jusqu'à une première puis à une deuxième guerre civile entre 1823 et 1825.

Des massacres en série

Le massacre de Chios, perpétré par les Turcs en avril 1822, souligne bien des ambiguïtés. Cette île, très peuplée, profitait de ses activités commerciales. Son ralliement à la cause indépendante se fait attendre, au point qu'il faut dépêcher de petits corps de marins

puis de klephes pour infléchir la ligne de conduite des habitants. Le sultan réplique par une répression qui tourne au massacre généralisé et à la réduction en esclavage des survivants.

Pour en finir avec le soulèvement, Mahmud II fait appel au plus puissant de ses vassaux, le pacha Méhémet-Ali, maître de l'Égypte. Ce dernier s'est doté d'une armée solide, formée et encadrée par des officiers européens, souvent français, tels Boyer et Sèvre. Il accepte d'envoyer un corps expéditionnaire en Grèce et le confie à son propre fils, Ibrahim Pacha. Celui-ci décide d'occuper le Péloponnèse – on dit à l'époque la Morée – en débarquant sur sa côte occidentale avec près de 20 000 hommes. Après avoir remporté plusieurs combats contre les klephes, l'Égyptien s'acharne sur Missolonghi, un temps place forte des Grecs, où Lord Byron a succombé, victime de ses fatigues, le 19 avril

Delacroix peint les malheurs de la Grèce

EUGÈNE DELACROIX est horrifié par les massacres commis en Grèce. Au Salon des Beaux-Arts de 1824, il expose les terribles *Scènes des massacres de Scio*. Il peint aussi la *Jeune orpheline au cimetière* et récidive en 1826 avec *La Grèce sur les ruines de Missolonghi*. Des tableaux politiques au sens noble du terme, qui subliment, par leur modernité, le combat des Grecs. Avec cette supplice : l'Europe doit se dresser contre un Empire turc barbare, qui allie despotisme et fanatisme.

SCÈNES DES MASSACRES DE SCIO,
PAR EUGÈNE DELACROIX. 1824.
MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.



ALBUM

1824. Reprise, Missolonghi subit un massacre en règle. Au printemps 1827, la guerre se déplace vers le nord, en Attique, dernier réduit des insurgés qui se font battre à Phalère le 6 mai. Il ne reste aux Ottomans qu'à prendre Athènes et son Acropole défendue par le général Fabvier, Richard Church et Thomas Cochrane. Une fois Athènes tombée le 5 juin, la Grèce insurgée ne subsiste plus qu'en quelques points, expirante comme l'a représentée le peintre Eugène Delacroix.

Union des grandes puissances

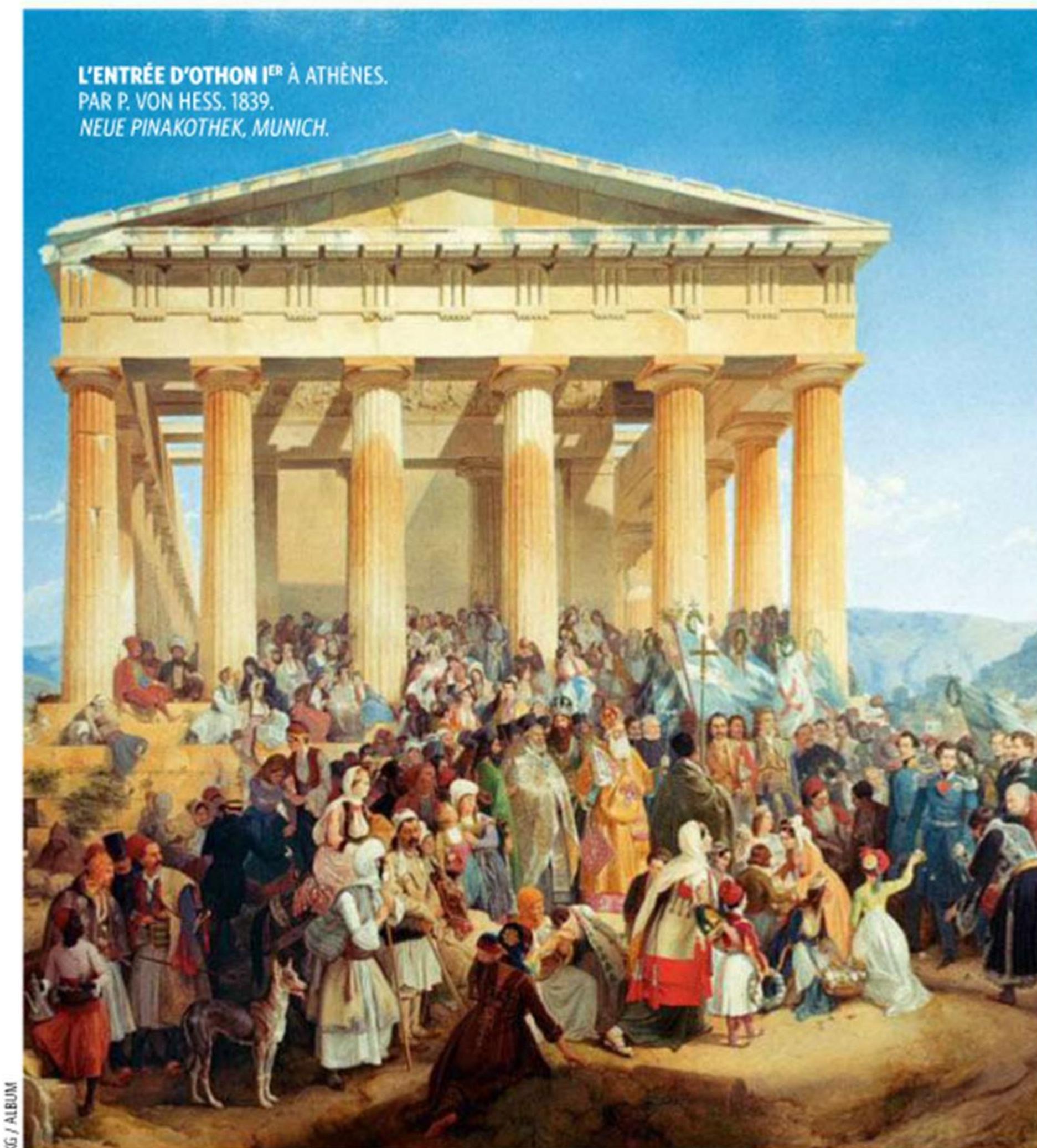
Les grandes puissances tombent enfin d'accord pour accentuer leur pression sur les Turcs. Le 6 juillet 1829, l'Angleterre, la France et la Russie exigent du sultan qu'il signe un armistice avec les insurgés et qu'il négocie avec eux pour leur accorder, au minimum, l'autonomie. Un blocus naval est envisagé et une flotte tripartite gagne la mer Io-

nienne. Elle se présente devant Navarin et remporte une victoire aussi spectaculaire qu'inattendue sur la flotte turco-égyptienne. Ses moyens navals perdus, l'Égypte de Méhémet-Ali prête à se désengager, Mahmud II doit se rendre à l'évidence : il est en passe de perdre la Grèce, en tout cas une bonne partie. Son appel à la guerre sainte, le 20 décembre 1827, est un acte symbolique, sans aucun effet.

En juillet 1828, la France et l'Angleterre tombent d'accord pour l'envoi d'un corps expéditionnaire en Morée afin d'en déloger Ibrahim Pacha. Il sera exclusivement français, fort de 8 000 hommes, sous le commandement du général Maison. Une fois débarqués, les Français obtiennent pratiquement sans combats le rembarquement des forces égyptiennes, réduites à 14 000 hommes après le retrait des Albanais. À l'autre bout de l'Empire ottoman, les Russes sont passés à l'offensive. Les

généraux Wittgenstein et Diebitsch poussent jusqu'à Andrinople, cependant que Paskiévitch, en Transcaucasie, s'empare d'Erzeroum.

On s'achemine donc vers une Grèce indépendante, réduite d'ailleurs à la seule Morée et aux Cyclades, sans être sûr d'y rattacher Athènes. Le protocole du 22 mars 1829, signé à Londres par les trois adversaires de la Turquie, décide la création d'un royaume de Grèce indépendant, sous réserve de payer un tribut au sultan. Celui-ci rejette ces conditions et la guerre reprend avec la Russie. L'armée russe remporte des succès qui la mettent à portée des détroits et de Constantinople. Le 7 août, l'Empire ottoman signe le traité d'Andrinople, qui d'ailleurs insiste plus sur l'autonomie reconnue de la Valachie, de la Moldavie et de la Serbie que sur l'indépendance des Grecs soumis encore à des clauses restrictives. Il faudra attendre pour que la Grèce,



AKG / ALBUM

reconnue dans ses frontières (sans les Sporades, l'Épire, la Thessalie...), soit remise à un prince de la maison de Wittelsbach, Othon I^{er}.

Philhellènes et diplomates

Durant cette guerre, les Grecs ont profité d'un courant de sympathie et de solidarité qui n'a cessé de monter en puissance. Les philhellènes se recrutent dans les milieux libéraux en lutte contre des monarques autoritaires, en Italie, en Espagne, en Allemagne... Pourchassés, proscrits, les libéraux voient dans la Grèce l'espace emblématique de leurs idéaux. Plusieurs centaines d'officiers ayant servi l'Empire français partent pour la Grèce. Dès juillet 1821, Ypsilanti peut compter sur 80 volontaires ; ils sont bientôt 300 avec des chefs vétérans des campagnes napoléoniennes, les Français Coste, Raybaud, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Baleste, les

Piémontais Tarella, Gubernatis, le Polonais Mierzewki. Le plus remarquable est sans doute Charles Nicolas Fabvier (1782-1855), un polytechnicien, artilleur, diplomate et fin connaisseur de l'Orient. Sur le terrain, ces philhellènes payent cher leur engagement. Ils prennent en charge des bandes indisciplinées et peinent à constituer le noyau d'une armée régulière. Ils subissent bien des déconvenues comme à Péta, en juillet 1822, lorsque, lâchés par leurs hommes, ils se font massacrer. Plus d'un tiers de ces volontaires laisseront leur vie en Grèce.

Ils ont bénéficié du soutien de comités répartis dans toute l'Europe. Celui de Paris réunit des membres éminents du courant libéral, les banquiers Laffitte et Rothschild, les Orléans, les généraux Sébastiani, Gérard... La franc-maçonnerie est aussi acquise à la cause grecque. Le grand secrétaire du Grand-Orient appelle

ses frères à délivrer la Grèce car « là est le berceau de l'initiation ». La société secrète des Carbonari est aussi de la partie avec Guglielmo Pepe. Cet engouement et cet engagement touchent les lettres et les arts, en transcendant les clivages politiques. Les jeunes écrivains Victor Hugo et Lamartine livrent des vers enflammés. Delacroix donne plusieurs de ses plus belles toiles. Mais ces élites se nourrissent d'un imaginaire éloigné des réalités. Leur Grèce est marmoréenne, reconstruite, comme une renaissance possible du prestigieux « siècle de Périclès ». Elle ne veut pas prendre en compte les mentalités claniques des klephthes, les divisions jusqu'à l'absurde d'une microclasse politique clientéliste.

Ce sont les diplomates qui sont venus à bout de l'imbroglio grec. Avec d'évidentes arrière-pensées, les puissances ont fini par trouver un accord arrachant les Grecs au joug turc. Londres se montre toujours soucieuse de maîtriser l'aire méditerranéenne, de surveiller l'avancée russe et le retour en force de la France qui, après l'Espagne, se mêle des affaires grecques. Seul l'Empire d'Autriche se tient à distance, sous l'influence du chancelier Metternich, gardien vigilant des principes de la Sainte-Alliance : ne jamais déstabiliser un État légitime, y compris l'Empire ottoman. Mais l'Autriche s'est retrouvée isolée, et la victoire imprévue de Navarin et les succès russes ont favorisé la naissance d'une Grèce certes croupion, mais remise à un prince, Othon I^{er}, auquel il ne restait plus qu'à se familiariser avec ses sujets. Une tâche ingrate, qui le conduira à l'exil en 1863, face à l'émancipation chaotique d'un pays dont les soubresauts se poursuivent encore aujourd'hui. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON
HISTORIEN

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS
Les Nations romantiques
J. Plumyène, Fayard, 1979.
La Grande Armée de la liberté
W. Bruyère-Ostells, Tallandier, 2009.

ABONNEZ-VOUS À



ET VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !



OFFRE SPÉCIALE

2 ans (22 n°s)

pour **69€** seulement
soit **10 numéros gratuits**

47%
d'économie

Chaque mois, explorez plusieurs siècles d'histoire. De l'Antiquité aux Temps Modernes, *Histoire & Civilisations* vous entraîne sur les traces des grandes civilisations.

Repères chronologiques, analyses, portraits, documents d'archives : votre rendez-vous mensuel qui allie plaisir de la lecture, richesse de la documentation et rigueur de l'analyse.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à compléter et à renvoyer avec votre règlement à l'ordre d'*Histoire & Civilisations* à :
HISTOIRE & CIVILISATIONS – SERVICE I-ABO – 11 rue Gustave Madiot – 91070 Bondoufle

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations*.

Je choisis :

- L'abonnement pour 2 ans (22 n°s) pour **69€** seulement au lieu de **130,90€*** soit **47 % d'économie** ou **10 numéros gratuits**.
- L'abonnement pour 1 an (11n°s) pour **39€** seulement au lieu de **65,45€*** soit **40 % de réduction** ou **4 numéros gratuits**.

M. Mme

Nom/Prénom.....

Adresse

Code postal

Ville.....

Tél.

PPHC008

E-mail @

*Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 31/12/2015, réservée à la France métropolitaine.

Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter au 33 1 60 86 03 31.

Conformément à la loi Informatique & Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. R.C.Paris B 323 118 315

La toilette, conquête intime du XVIII^e siècle

Jusqu'à la fin du siècle des Lumières, l'usage était de se frotter au vinaigre et de s'habiller en présence de tiers.

« **O**n dit, *Voir une Dame à sa toilette, l'entretenir à sa toilette*, pour dire, La voir, l'entretenir pendant qu'elle s'habille. »

Tel est, au milieu du XVIII^e siècle, le sens du mot « toilette », défini par le dictionnaire de l'Académie française de 1762. Le terme ne désigne pas, comme aujourd'hui, l'activité consistant à se laver le corps de manière individuelle, mais l'action d'enfiler des vêtements, ainsi que de se parfumer et de se nettoyer certaines parties du corps, tous ces gestes étant susceptibles, au sein de la noblesse et de la bourgeoisie, de se faire en présence de tierces personnes.

Peur de l'eau et des miasmes

Au XVIII^e siècle, on se lave peu et au sec. Les théories médicales expliquent en partie cette situation. La croyance selon laquelle la santé du corps et de l'âme dépend de l'équilibre entre les

quatre humeurs qui sont supposées composer le corps (sang, pituite, bile jaune et atrabile) est encore largement répandue. C'est la circulation des liquides corporels qui permet de réguler cet équilibre instable. Si les saignements, les vomissements ou la transpiration ne parviennent pas à évacuer les mauvaises humeurs, il est alors possible de les provoquer par des purges ou des saignées. Logiquement, la pénétration d'un corps étranger comme l'eau est regardée avec méfiance. Ce n'est pas nouveau. Dès la seconde moitié du XIV^e siècle, pensant que l'eau jouait un rôle dans la propagation de la peste, les médecins avaient commencé à déconseiller les bains chauds. En ouvrant les pores, la chaleur était en effet réputée introduire des miasmes dans l'organisme et déséquilibrer son fonctionnement. Cette crainte de l'eau culmine au XVII^e siècle, y compris au sommet de la société : si Louis XIV ne rechigne

THIERRY OLIVIER / RMN-GRAND PALAIS

JEUNE FEMME à sa toilette, par F. Elsen. 1742. Musée Boucher-de-Perthes, Abbeville.

pas à nager, il évite, comme on le lui a appris, d'utiliser trop d'eau pour se nettoyer. Des baignoires existent au sein des intérieurs nobiliaires et bourgeois, mais il est conseillé de ne pas trop les utiliser, ni surtout d'y rester trop longtemps. L'eau reste un tel repoussoir qu'avant la Révolution française, Paris ne compte plus que neuf établissements de bains... soit trois fois moins qu'à la fin du XIII^e siècle.

La peur des miasmes devient une véritable obsession. Les vapeurs d'eau, la condensation sont évitées, surtout dans les espaces confinés : ce que

SE LAVER AU SAVON

LA PRODUCTION à grande échelle du savon, notamment à Marseille, commence à la fin du Moyen Âge et explose au XVIII^e siècle. Mais son usage est surtout détergent. Il ne commencera à se généraliser pour l'hygiène du corps qu'au cours du XIX^e siècle.

BOÎTE À SAVON EN ARGENT, PAR F. RIEL. 1771.

BRIDGEMAN / ACI





l'on appellera ensuite l'« aérisme » concorde avec le goût des philosophes et des économistes pour les vertus de la circulation, que ce soit celle de l'air, des hommes ou des idées. L'air vicié, croit-on, se signale par les mauvaises odeurs. Être sain et propre, c'est donc à la fois renouveler l'air et le parfumer : comme les saignées, on pense que les bonnes odeurs nettoient les organes et le sang des miasmes provoqués par les fermentations et les émanations fétides, que l'on redoute bien davantage que la noirceur de la crasse qui peut protéger la peau, ou même que les puces ou les poux.

D'autres causes, moins médicales, expliquent aussi cette méfiance envers l'eau. Après la Contre-Réforme du xvi^e siècle, l'influence croissante de l'Église sur la morale et les pratiques corporelles quotidiennes y est pour beaucoup : l'institution cléricale n'est pas du tout favorable à la rencontre ni au dénudement des corps que supposait la pratique antique des « bains romains ». Qu'elle soit collective ou individuelle, l'exploration du corps est réprouvée, surtout celle des parties génitales, comme le rappelle un père à son fils juste avant de partir en voyage : « Ne touche aux parties de ton corps

que l'honnêteté t'interdit de montrer qu'en cas d'extrême nécessité, et indirectement ». Pour toutes ces raisons, les pratiques d'hygiène sont rapides, ciblées et sèches, ou presque. Se laver sans fragiliser la peau ni l'exposer à la pénétration des miasmes implique de faire des ablutions partielles : une fois levés, les adultes et les enfants se coiffent, se frottent certaines parties du corps avec des tissus secs en privilégiant les endroits les plus visibles, qui seront exposées à la vue : les mains, la bouche, l'arrière des oreilles, mais aussi les pieds. Si à la campagne ou parmi les classes populaires urbaines,

TOUT POUR ÊTRE PROPRE

LA SALLE DE BAINS ci-contre rassemble le principal mobilier dont étaient dotés les cabinets de toilette des classes privilégiées. De gauche à droite, on distingue notamment un bidet (un fauteuil pourvu d'une cuvette), une baignoire en cuivre et une table où reposent l'indispensable broc et sa bassine, où l'on versait l'eau pour faire une toilette minimaliste.



MADAME DE POMPADOUR
À SA TOILETTE,
PAR F. BOUCHER.
VERS 1760. FOGG
ART MUSEUM,
CAMBRIDGE.



SALLE DE BAINS
DU CHÂTEAU DE VALENÇAY,
VERS 1830.

DEA / ALBUM

ces pratiques se font en famille, à la cour, au sein de la noblesse ou de la bourgeoisie, elles sont même complètement intégrées aux rivalités pour la visibilité sociale. L'hygiène vestimentaire est un bon indice du rang que l'on occupe : plus l'on est riche, plus on change de vêtement. Le plus souvent, on ne cherche pas à supprimer

la crasse, mais à la masquer avec des produits capables de blanchir la peau

et de recouvrir ses imperfections, comme celles laissées par la petite vérole, qui touche alors une part très importante de la population et laisse, lorsqu'elle ne tue pas, de profondes marques sur le visage. De plus, la consommation constante depuis qu'il est produit en masse dans les Caraïbes, fait aussi des ravages sur la peau et surtout la dentition, que l'on cherche à préserver en la frottant avec des opiatifs au clou de girofle ou à l'orange. La toilette a donc pour but d'être en bonne santé, mais elle évolue aussi en fonction des normes de beauté et de distinc-

tion sociale. Être propre, appartenir au « monde », c'est se frotter la peau avec des savonnettes de Florence ou de Bologne, parfumées au citron ou à l'orange, ou se rincer le visage avec du vinaigre parfumé. À Paris, dans sa boutique de Saint-André-des-Arts, le fameux vinaigrier Maille ne commercialise pas moins de 92 vinaigres de santé et de toilette ! Diffusés depuis les années 1740, ces vinaigres parfumés se vendent sous forme de lotions aux fleurs ou aux épices, vendus par des vinaigriers distillateurs rivalisant d'imagination pour faire la promotion de leur « Eau impériale », de leur « Eau superbe », ou de leurs vinaigres d'agrumes à l'orange du Portugal. Il est aussi conseillé de s'enduire les mains de pâte d'amandes douces ou de benjoin. Tout comme les huiles et les pâtes au jasmin ou à la lavande, ces produits chassent la crasse de manière mécanique, sans agresser la peau. Lorsqu'il

La morale et la crainte de l'eau réduisent la pratique de la toilette au minimum.

TABLE COMBINÉE À UN CABINET DE TOILETTE, STYLE LOUIS XV.
WALLACE COLLECTION, LONDRES.



BRIDGEMAN / ACF

La toilette par le trou de la serrure

CETTE HUILE SUR TOILE de François Boucher est caractéristique des scènes de toilette dans l'art français du XVIII^e siècle. Elle représente une jeune fille portant une chemise ①, assise sur un fauteuil ②, avec les pieds dans un bassin en porcelaine ③. Devant elle est dressée une table de toilette ④, avec un pot ⑤ en étain. Comme d'autres œuvres de Boucher, ce tableau comporte une dimension érotique suggérée par le geste de la jeune fille en direction du spectateur.

JEUNE FEMME SE LAVANT LES PIEDS.
PAR F. BOUCHER. 1766. COLLECTION PARTICULIÈRE.



fait beau, on applique sur sa poitrine des toiles enduites de pommades.

Recevoir dans son bain

Dans la seconde moitié du siècle, on commence toutefois à penser que l'eau tiède peut présenter des vertus apaisantes et surtout que l'eau froide permet d'affermir les tissus, de fluidifier le sang, voire de dissoudre les tumeurs. En 1762, dans *Émile ou De l'éducation*, Rousseau conseille de baigner les enfants dans l'eau froide afin de les fortifier : « Lavez souvent les enfants ; leur malpropreté en montre le besoin. » L'année précédente, sur les bords de la Seine, un établissement de bains chauds avait ouvert ses portes à une clientèle privilégiée, recevant l'approbation officielle de la faculté de médecine, son propriétaire Poitevin étant même gratifié d'un privilège exclusif. À la fin du siècle, l'eau commence à faire timidement son entrée

dans quelques intérieurs : certains hôtels particuliers s'équipent de cabinets de toilette. Le bain devient un lieu de délassement, voire de sociabilité. Il n'est pas considéré comme indécent de recevoir dans sa baignoire.

Mais progressivement, la toilette se privatise et s'individualise, définissant de nouveaux moments et territoires de l'intime. Ainsi, Marie-Antoinette ne souffre que la présence de deux femmes de chambre lorsqu'elle se baigne. Parallèlement, la surcharge des cosmétiques et leur effet artificiel passent de mode et deviennent un enjeu de conflits sociaux : contre les fards, poudres et matières criardes de l'aristocratie, la bourgeoisie montante préfère le « naturel », à la fois par goût et par rejet de la toxicité des substances métalliques utilisées, leur préférant les matières végétales. Certes, le bain est encore largement pratiqué comme technique

de soin de la peau : en 1793, le journaliste Marat prend des bains électriques et imbibés d'amande. Mais avec le progrès de l'hédonisme et la lente libération des tabous corporels, se baigner évoque aussi le plaisir : les femmes de qualité prennent ainsi des bains parfumés au lait ou à la framboise. Cependant, tout ceci n'est qu'exception : pendant longtemps, la majorité de la population évitera d'utiliser l'eau pour se laver et il faudra attendre les premières décennies du XIX^e siècle pour que l'usage hygiénique de l'eau commence à se diffuser. ■

GUILLAUME MAZEAU
HISTORIEN

Pour en savoir plus

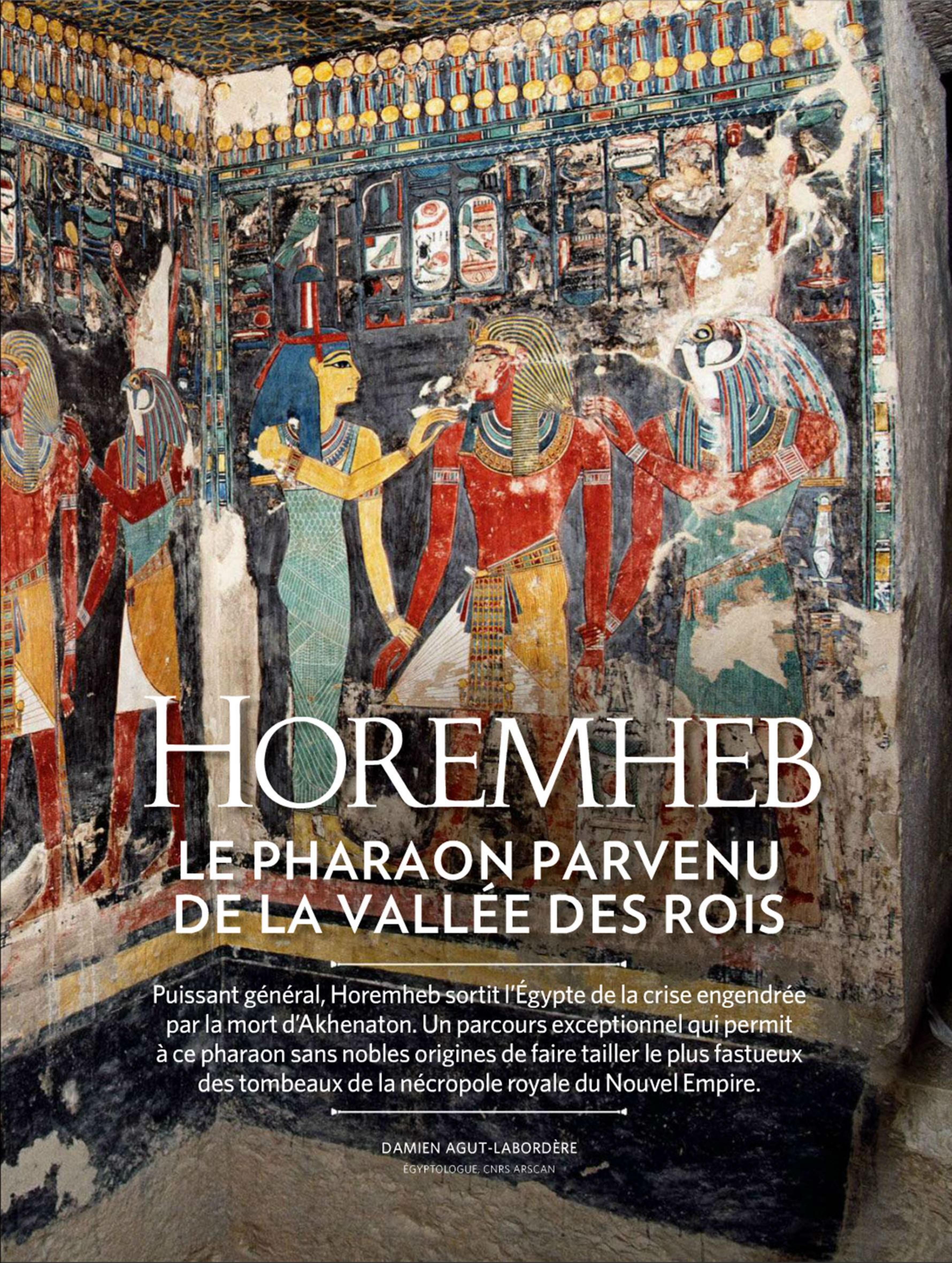
ESSAI
Le Propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge
G. Vigarello, Seuil, 2013.

L'ABCdaire du bain
F. de Bonneville, Flammarion, 2002.



UN SOUVERAIN FACE AUX DIEUX

Dans la salle du puits du tombeau d'Horemheb, le pharaon est représenté faisant des offrandes aux dieux. Ci-dessus, à gauche, la déesse Hathor, portant sur la tête des cornes de vache et le disque solaire, reçoit une offrande de vin.



HOREMHEB

LE PHARAON PARVENU DE LA VALLÉE DES ROIS

Puissant général, Horemheb sortit l'Égypte de la crise engendrée par la mort d'Akhenaton. Un parcours exceptionnel qui permit à ce pharaon sans nobles origines de faire tailler le plus fastueux des tombeaux de la nécropole royale du Nouvel Empire.

DAMIEN AGUT-LABORDÈRE

ÉGYPTOLOGUE, CNRS ARSCAN

LA VALLÉE DES ROIS

Durant presque cinq siècles, les pharaons du Nouvel Empire ont fait creuser leurs tombeaux sur la rive du Nil opposée à celle de Thèbes, l'actuelle Louxor.



KENNETH GARRETT / GETTY IMAGES

Sommet de l'histoire religieuse égyptienne, le règne d'Akhenaton (vers 1352-1335 av. J.-C.) fut en revanche un fiasco politique. Une décennie après la mort de ce « pharaon hérétique », alors que le site d'El-Amarna en Moyenne-Égypte, où il avait fondé ex nihilo une capitale, n'était plus peuplé que de squatteurs, il ne restait plus rien non plus du culte du dieu unique Aton qu'il avait imposé. Mais le pire était encore à venir. Le décès prématuré et sans descendance de Toutankhamon (1335-1327 av. J.-C.), le jeune fils d'Akhenaton, mettait fin à la lignée royale des Thoutmosides et ouvrait une grave crise politique. Menacé de verser, le char de l'État égyptien fut alors fermement

repris en main par ses grands commis. Ce fut d'abord le vizir Ay, premier conseiller du défunt roi, qui occupa le trône durant une courte période (1327-1323 av. J.-C.), avant que sa mort ne permette au général Horemheb, qui avait servi sous les trois derniers monarques, de monter sur le trône et d'y déployer tout son talent politique, jusqu'à prendre la décision inédite pour un roturier de creuser en pleine nécropole royale un fastueux tombeau.

Vingt années passées à œuvrer au plus haut niveau de l'État pharaonique avaient donné à Horemheb une parfaite connaissance des rouages du pouvoir égyptien et l'avaient rompu à toutes les manœuvres. Soucieux de consolider les assises de son autorité, il s'employa à se



JÜRGEN RITTERBACH / AGE FOTOSTOCK



UN
MILITAIRE
COURONNÉ



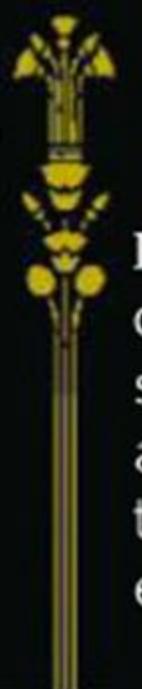
1323 av. J.-C.

LE GÉNÉRAL HOREMHEB accède au trône d'Égypte après la mort d'Ay, même si ce dernier avait choisi pour héritier un commandant de l'armée du nom de Nakhtmin.



1323-1300 av. J.-C.

LE PHARAON stabilise le pays, qui connaît une période de tranquillité. En politique extérieure, Horemheb conserve les frontières établies et mène quelques batailles contre les Hittites.



1300 av. J.-C.

HOREMHEB promulgue un décret qui sanctionne de peines très sévères les fonctionnaires qui abuseraient de leur position. Les tribunaux sont également régulés et les biens privés protégés.

PHARAON CONSTRUCTEUR
L'édition de la salle hypostyle du temple d'Amon à Thèbes a été initiée par Horemheb, selon certains auteurs.

1295 av. J.-C.

HOREMHEB meurt et laisse le trône d'Égypte à un militaire de confiance, Paramessu, un homme d'un certain âge qui monte sur le trône sous le nom de Ramsès I^{er} et fonde la XIX^e dynastie.



PREMIER TOMBEAU

Alors qu'il n'est pas encore pharaon, Horemheb lance la construction d'un tombeau dans la nécropole de Saqqarah, finalement abandonné.



YANN ARTHUS-BERTRAND / CORBIS / CORDON PRESS

concilier le puissant clergé d'Amon à Thèbes. De très importantes donations en argent et en matériaux furent ainsi effectuées par la couronne au profit du temple de la capitale impériale. La salle hypostyle et les II^e, IX^e et X^e pylônes, que les visiteurs peuvent admirer à Karnak, constituent les vestiges les plus spectaculaires de ces largesses. Ce mouvement s'accompagna de la destruction systématique des bâtiments liés au culte d'Aton dans la région thébaine. Les talatates, ces blocs de construction standardisés typiques du règne d'Akhenaton, furent réemployés pour remplir les immenses volumes intérieurs des nouveaux pylônes qui scandaient désormais la voie processionnelle d'Amon.

Reposer parmi ses pairs

Parallèlement à cette politique d'apaisement, Horemheb mit son savoir-faire institutionnel à profit pour mener à bien une grande réforme du fonctionnement de l'État pharaonique. Ces mesures nous sont connues par un texte gravé sur une stèle placée devant le X^e pylône de Karnak. Outre une réforme de la justice fixant le rôle des juges et le fonctionnement des tribunaux, le décret d'Horemheb prévoyait aussi un remaniement considérable

de l'administration territoriale de l'Égypte, désormais placée sous la coupe de deux vizirs basés à Thèbes et à Memphis.

Horemheb fut un grand politique. Intelligent et compétent, il disposait en outre d'un vaste réseau d'alliés pénétrant en profondeur au sein de la haute administration. De son vivant, ses qualités et ses atouts lui permirent de compenser le fait qu'il n'était pas de sang royal. À sa mort, se posait le problème de sa sépulture. La momie d'un pharaon « roturier » pouvait-elle décemment reposer au sein de la nécropole royale de la Vallée des Rois, la « grande et noble nécropole des millions d'années de Pharaon à l'occident de Thèbes » ?

Jusqu'au règne de Toutankhamon, le site abritait en effet exclusivement les corps des monarques d'une seule et même lignée, celle fondée par Thoutmosis I^{er} (1504-1492 av. J.-C.). C'est Ay, prédécesseur immédiat d'Horemheb, qui le premier força les portes de la nécropole en se faisant creuser une tombe dans la partie ouest de la Vallée, non loin de celle d'Aménophis III. Mais loin d'affirmer sa présence en ces lieux prestigieux, le nouveau venu s'était timidement contenté d'un tombeau de dimension modeste, dont l'architecture et le décor s'inscrivaient dans le droit fil de ceux de ses



ERICH LESSING / ALBUM

❸ RELIEFS

Sur le mur de la seconde cour, des reliefs montrent une procession de prisonniers (hommes, femmes et enfants) qui défilent devant Toutankhamon.

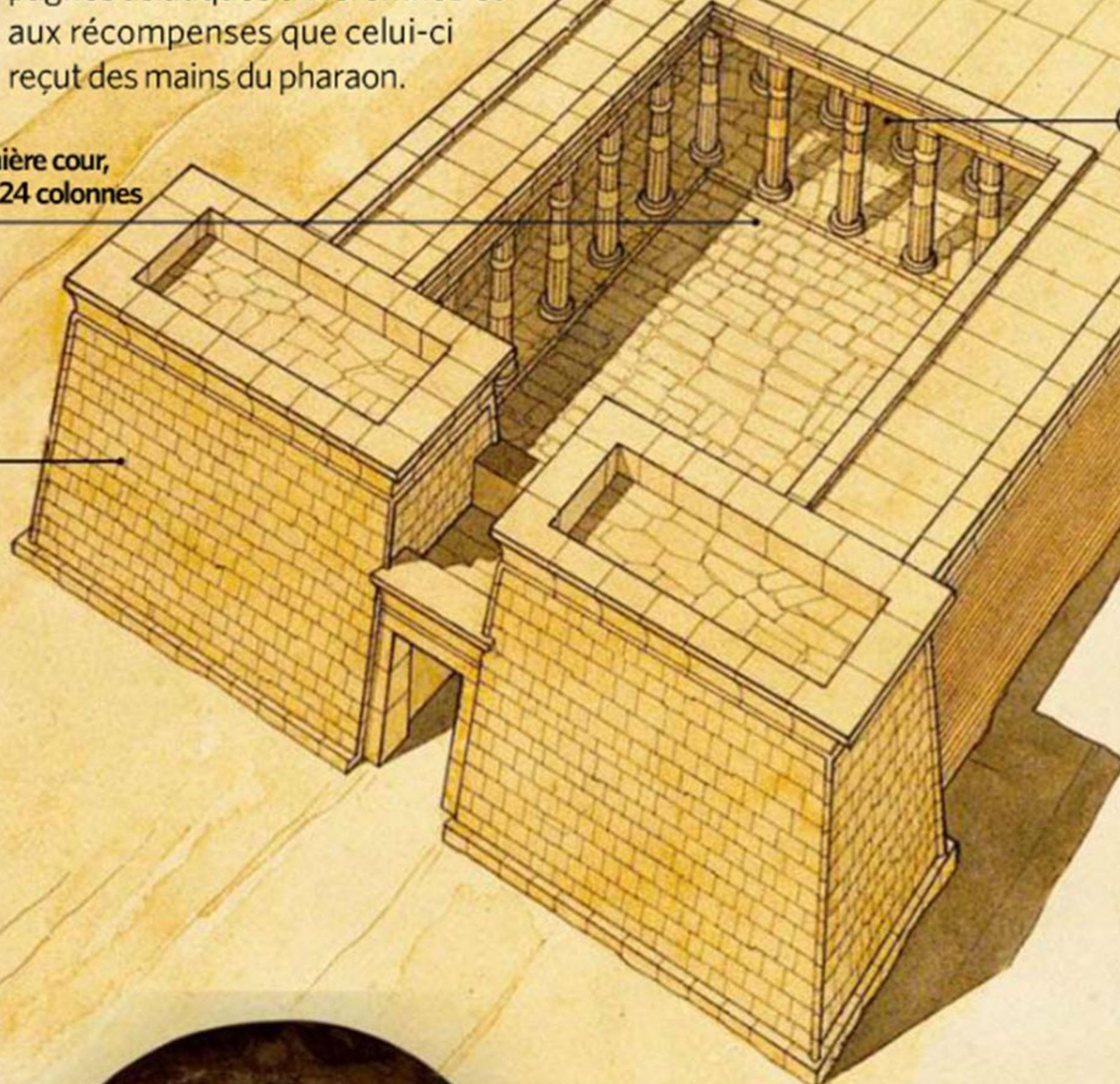
Les murs du mastaba, en torchis, sont revêtus de pierre calcaire où ont été sculptés de splendides reliefs. Les cours sont décorées de colonnes papyriformes.

(DE HAUT EN BAS)
RELIEF DU MUR DE LA SECONDE COUR.
RIJKSMUSEUM VAN OUDHEDEN, LEIDEN.
STÈLE EN PIERRE CALCAIRE TROUVÉE À L'ENTRÉE DE LA SALLE DES STATUES. BRITISH MUSEUM, LONDRES.

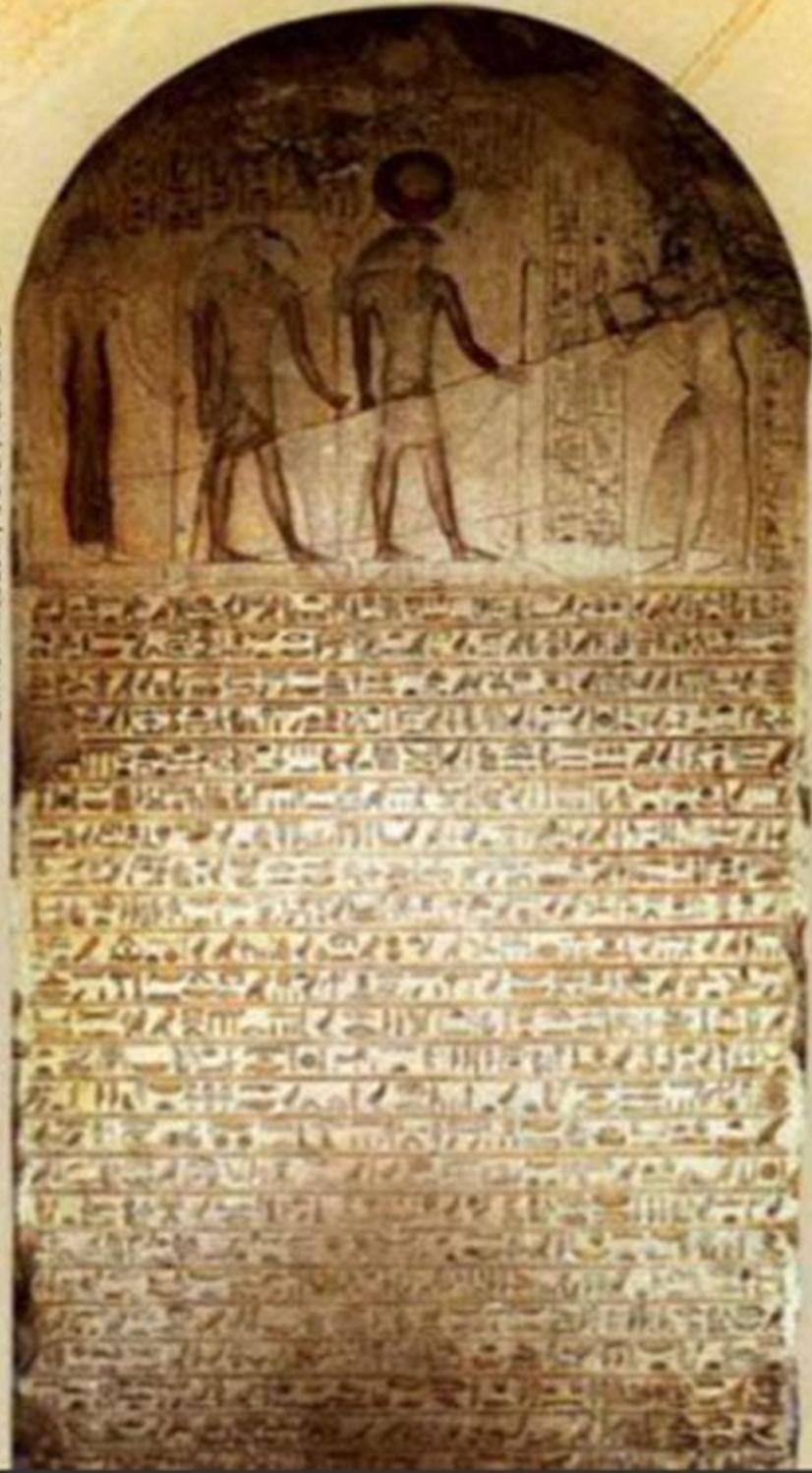
LE TOMBEAU DE SAQQARAH

HOREMHEB était un homme puissant à la cour d'Akhenaton et il le resta sous le règne de Toutankhamon, lorsque la cour rentra à Thèbes et que l'orthodoxie religieuse fut rétablie après la parenthèse d'El-Amarna. Son tombeau à Saqqarah, redécouvert en 1975, reflète le statut élevé de celui qui était encore général, de par ses dimensions et ses qualités ornementales. Cette immense structure, construite sur un axe est-ouest, mesure environ 65 mètres de long et 20 de large. Les reliefs qui décorent les murs font référence aux victorieuses campagnes asiatiques d'Horemheb et aux récompenses que celui-ci reçut des mains du pharaon.

Première cour, avec 24 colonnes

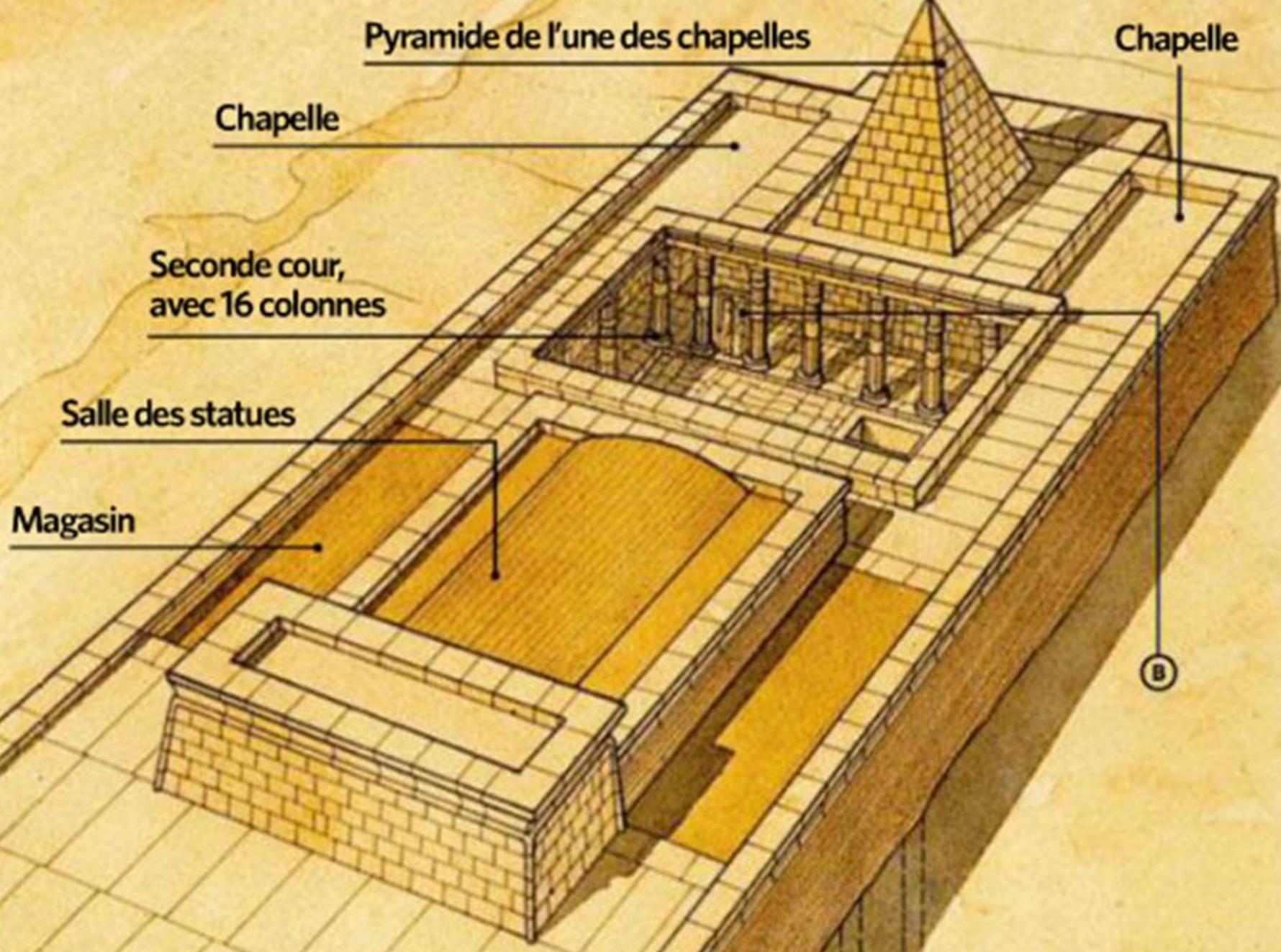


BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE



Ⓐ STÈLE

La stèle retrouvée près de la porte menant à la salle des statues figure Horemheb devant les dieux Rê-Horakhty et Thot, et la déesse Maât. Le texte se réfère à la restauration de la religion officielle après l'hérésie d'Akhenaton.



Pyramide de l'une des chapelles

Chapelle

Chapelle

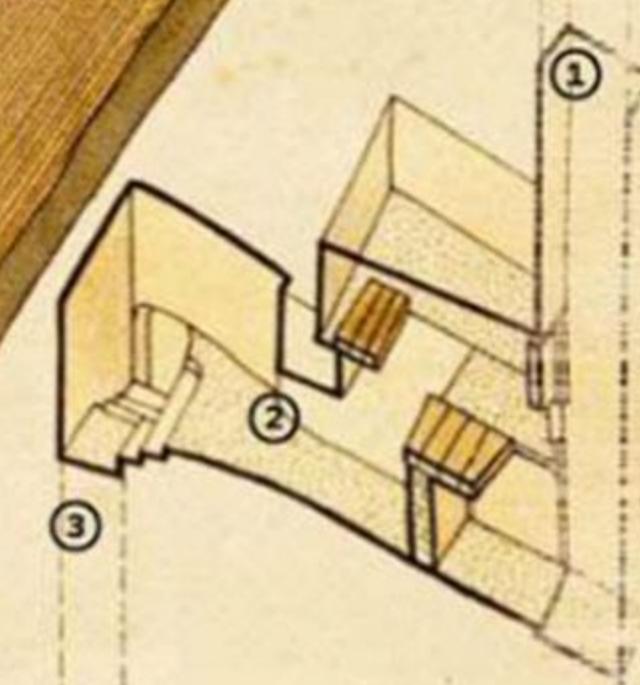
Seconde cour, avec 16 colonnes

Salle des statues

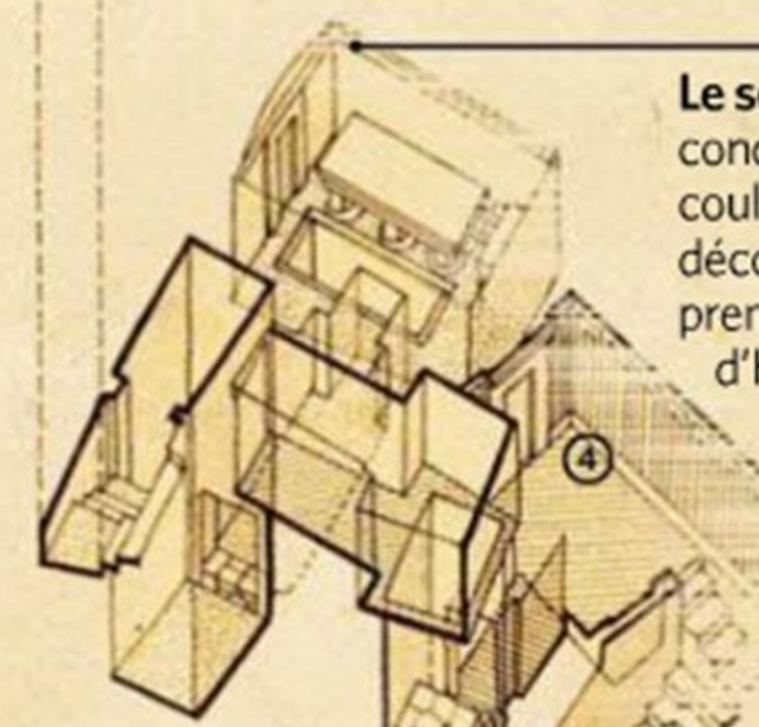
Magasin

STRUCTURES SOUTERRAINES

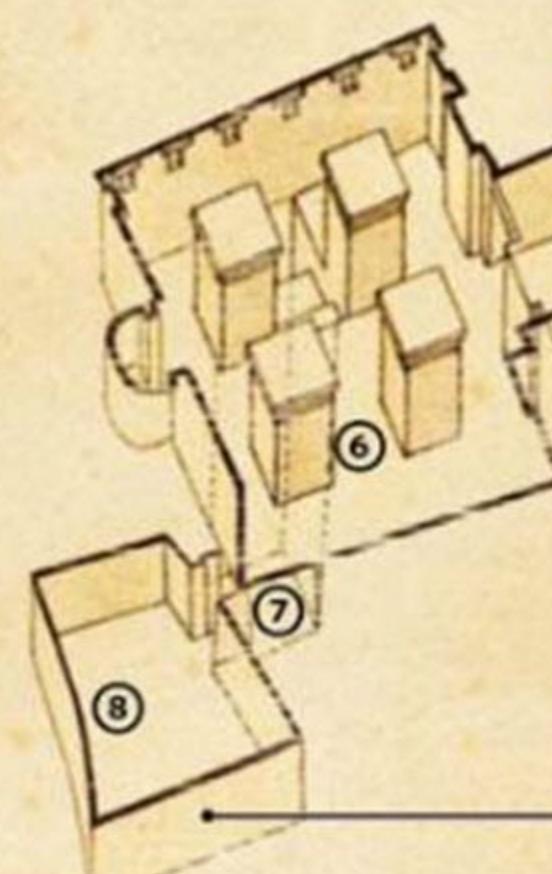
Sous la cour intérieure s'ouvre un ensemble de puits et de galeries de 28 mètres de profondeur.



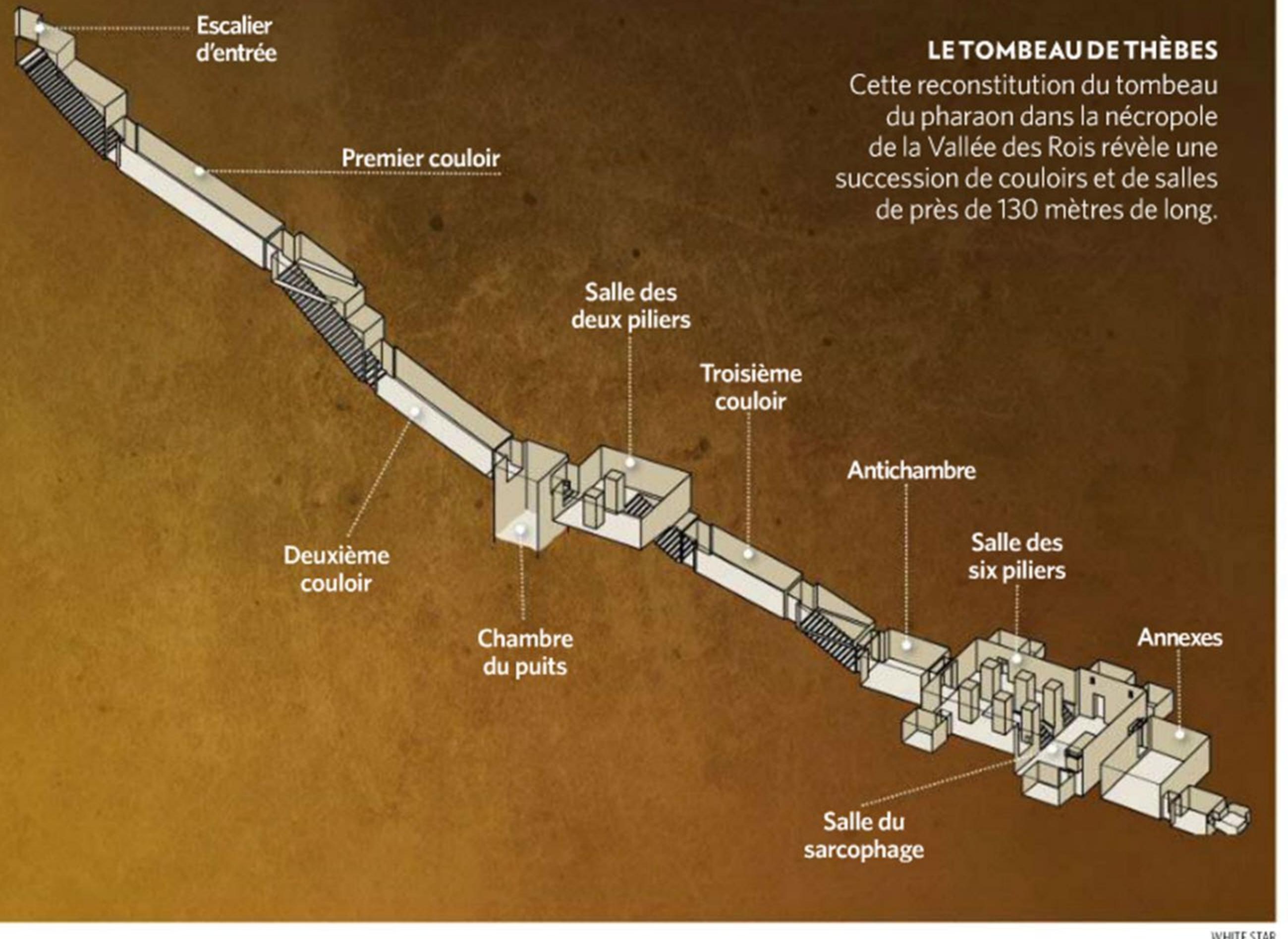
Un puits de 10 mètres ① mène à une antichambre ② de 5 mètres de long qui débouche à son tour dans un deuxième puits ③.



Le second puits conduit par un couloir à une salle décorée pour la première épouse d'Horemheb, Amenia ④. Un couloir latéral mène à d'autres vestibules et à des escaliers ⑤ qui aboutissent à une salle à colonnes ⑥ située à 21 mètres de profondeur.

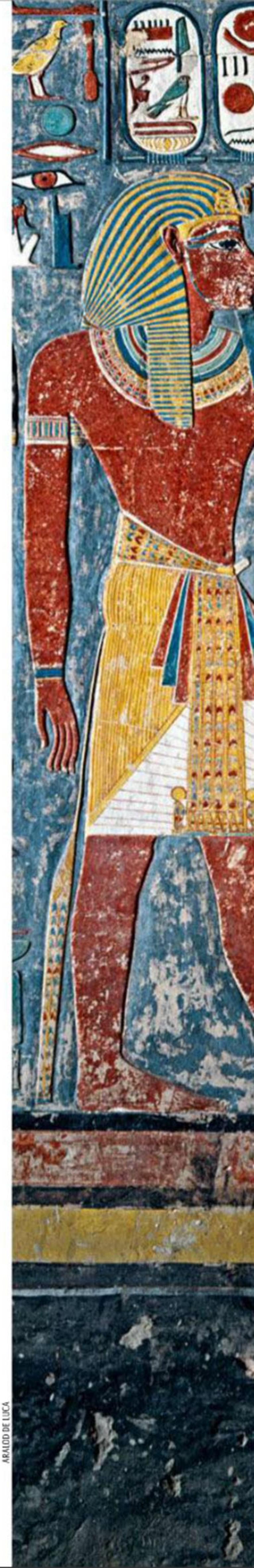


Dans la salle à colonnades, un puits ⑦ de 7 mètres de profondeur donne accès à une chambre funéraire inachevée ⑧, où se trouvaient les squelettes d'une femme et d'un nouveau-né. Certains chercheurs pensent qu'il s'agit des restes de Moutnedjemet, deuxième épouse d'Horemheb, et de son fils.



LE TOMBEAU DE THÈBES

Cette reconstitution du tombeau du pharaon dans la nécropole de la Vallée des Rois révèle une succession de couloirs et de salles de près de 130 mètres de long.



glorieux devanciers. Horemheb prit un parti radicalement différent.

Le général devenu pharaon entra en effet dans la Vallée des Rois de la même manière qu'il avait pris les rênes de l'État, avec la volonté de se singulariser par rapport à ses prédécesseurs thoutmosides. Ayant abandonné son tombeau de Saqqarah pour venir reposer aux côtés des grands pharaons fondateurs de l'Empire égyptien, on pouvait imaginer qu'Horemheb souhaitait que son tombeau se fonde parmi les autres sépultures. Bien au contraire ! Tout dans la tombe du général pharaon la distingue de celles des représentants de la XVIII^e dynastie. À commencer par sa taille : avec plus de 100 mètres de long, la dernière demeure d'Horemheb est la plus vaste et la plus profonde de toutes celles de la nécropole royale.

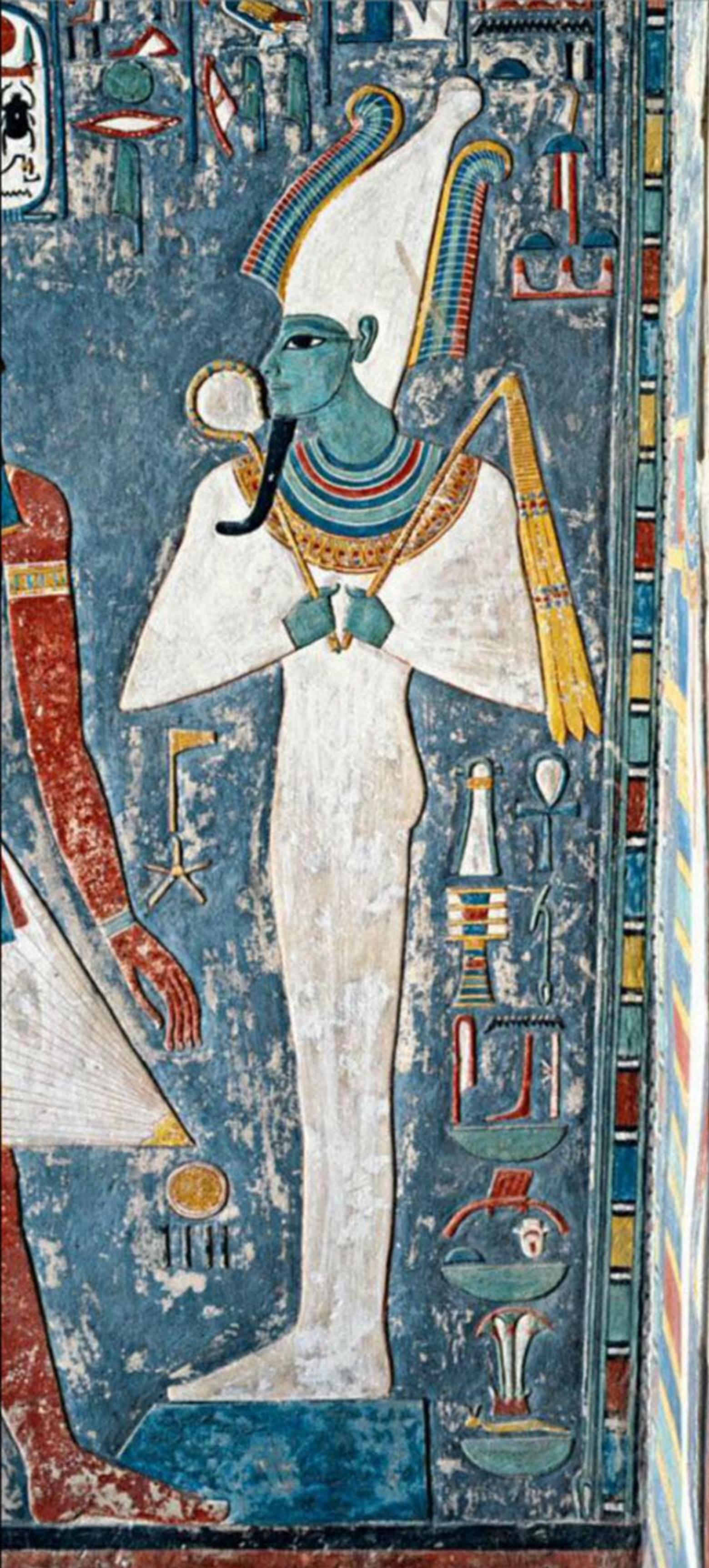
Mais, au-delà de ces aspects purement quantitatifs, la tombe se signale surtout par son plan inédit. Rompant avec la disposition en angle droit de la chambre funéraire par rapport au couloir, les architectes du tombeau d'Horemheb placèrent la salle du sarcophage royal dans l'axe de la porte d'accès. Compte tenu de la taille du sépulcre, le décor couvrant les murs et les plafonds revêtait lui

aussi une ampleur inédite. Pour sa réalisation, on abandonna le procédé de la simple peinture pariétale, en usage jusque-là dans les tombes royales, au profit d'une peinture sur des bas-reliefs préalablement travaillés dans un enduit composé d'argile et de poudre de calcaire. Animés par le relief, images et hiéroglyphes apparaissent ainsi avec une netteté étonnante.

Un chantier laissé inachevé

Même le contenu des textes funéraires destinés à permettre au pharaon de pénétrer dans le royaume des morts était inédit. Horemheb fut en effet le premier roi à voir figurer des chapitres du *Livre des portes* sur les parois de son tombeau. Cet ouvrage contenait une série de formules permettant d'ouvrir les douze portes que le soleil était censé traverser lors de son voyage souterrain durant les douze heures de la nuit. On devine l'utilité de ce texte pour le roi mort qui allait devoir, à son tour, suivre l'astre du jour et passer à travers les épreuves du monde infernal de la Douât pour pouvoir renaître au jour.

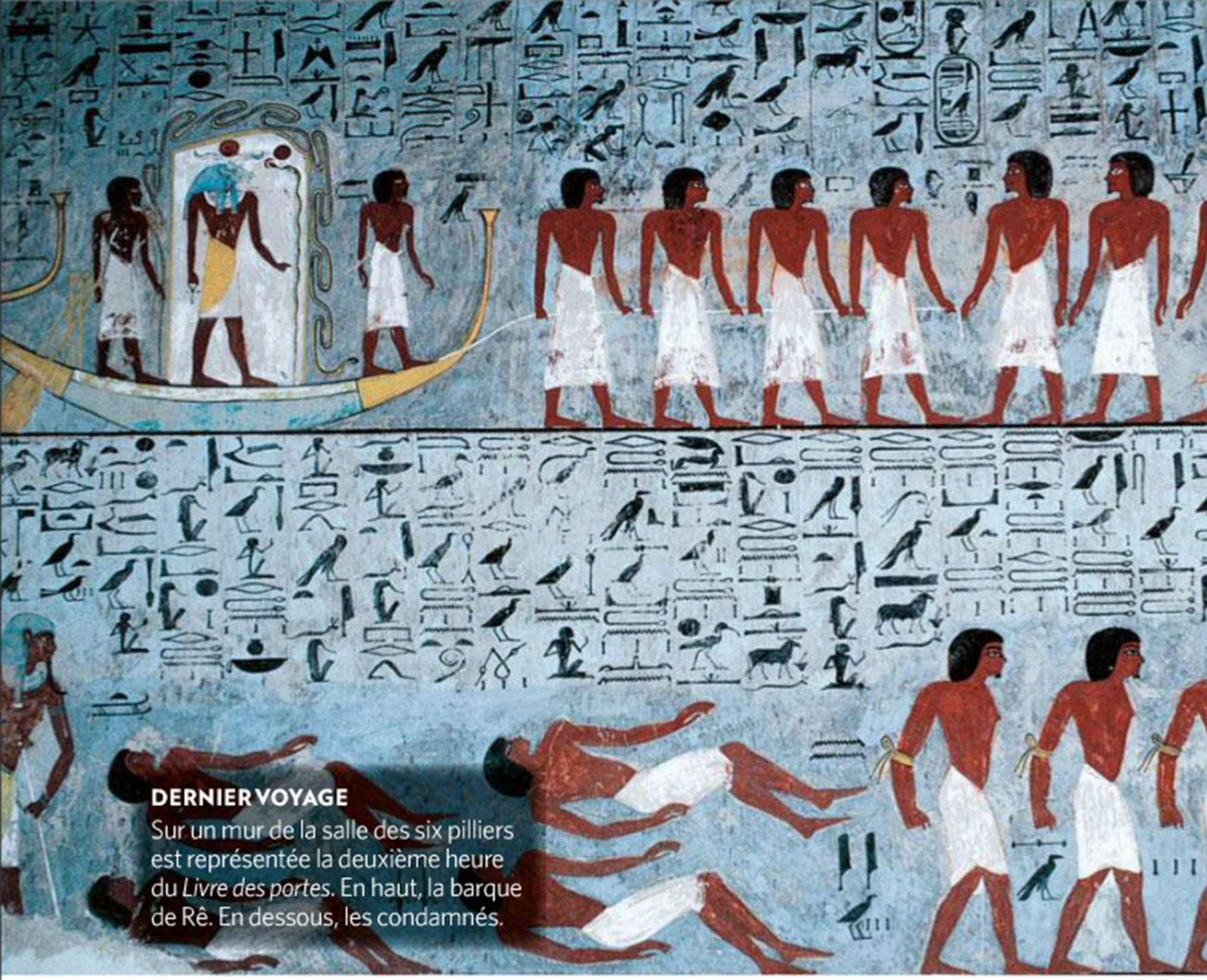
La taille du chantier doublé d'un commencement tardif des travaux expliquent très probablement le fait que la tombe fut laissée



DIVINITÉS DE L'AU-DELÀ

Sur cette photo de la salle du puits, Horemheb apparaît à gauche, devant Osiris, dieu des morts. À droite, Maât, déesse de la justice et de l'ordre.





DERNIER VOYAGE

Sur un mur de la salle des six piliers est représentée la deuxième heure du *Livre des portes*. En haut, la barque de Rê. En dessous, les condamnés.

BRIDGEMAN / ACI

inachevée. De très nombreuses décosrations pariétales furent en effet interrompues à divers stades de leur réalisation, laissant voir les grilles de proportion pour le dessin des personnages et les corrections apportées par les chefs des dessinateurs ou des scribes aux travaux de leurs subordonnés. Toutes choses extrêmement utiles aux historiens de l'art et aux philologues, qui comprirent ainsi un peu mieux la manière dont travaillaient les artistes et les scribes égyptiens. De même, au moment où la momie d'Horemheb fut placée dans son cercueil, la dorure de celui-ci était incomplète, et le demeura.

Un pharaon sans héritier

L'histoire d'une nécropole royale témoigne nécessairement de celle de sa monarchie. Dans le cas d'Horemheb et de la Vallée des Rois, il est frappant de constater à quel point le style politique du monarque se confond avec celui de sa sépulture. Pour sauver la monarchie pharaonique après la double crise politique et dynastique consécutive au règne d'Akhenaton, Horemheb s'appuya sur les élites thébaines traditionnelles tout en conduisant une réforme institutionnelle de grande ampleur. Dans la mort, Horemheb

choisit de venir reposer parmi les rois de l'ancienne dynastie, mais dans une tombe dont les dimensions, le plan et la décoration différaient de ceux des sépulcres des anciens rois. Tirant du passé ce dont il avait besoin pour stabiliser la monarchie, il contribua néanmoins à la transformer en profondeur... sans pour autant pouvoir devenir le fondateur d'une nouvelle dynastie. Privé d'héritier mâle, Horemheb prépara sa succession en associant au pouvoir un autre militaire dont le nom était appelé à connaître une grande postérité : le général Ramsès. À sa mort, le sceptre d'Égypte passa donc aux mains de ce dernier, qui s'empressa de mettre ses pas dans ceux de son prédécesseur, sans pour autant veiller à ce que les travaux de la tombe monumentale de celui qui avait accompli de si grandes choses fussent achevés. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Les Artistes de Pharaon. Deir el-Medineh et la Vallée des Rois
 G. Andreu, Réunion des musées nationaux, 2002.
L'Égypte et la vallée du Nil (vol. II)
 P. Vandersleyen, PUF, 1995.

KENNETH GARRETT / NGC

À L'ARRIÈRE-PLAN,
 LE MUR EST DÉCORÉ
 DE LA PRÉSENTATION
 DU JUGEMENT D'OSIRIS
 (VOIR PAGES SUIVANTES).



LE SARCOPHAGE D'HOREMHEB

LE SARCOPHAGE DU PHARAON, long de 2,70 mètres et large de 1,15 mètre, a été conçu comme un réceptacle pour veiller sur la momie royale. À chaque angle, une déesse déploie ses ailes protectrices sur la momie : dans l'angle nord-est est représentée Isis, la sœur-épouse d'Osiris ; au nord-ouest, Neith, la grande déesse de la ville de Saïs ; Nephtys, sœur d'Isis et d'Osiris, au sud-est ; Selket, déesse protectrice de la magie, au sud-ouest (visible sur la photo). Sur le côté nord du sarcophage figurent deux des fils du dieu Horus (Hâpi, à tête de babouin, et Kébehsénouf, à tête de faucon), et Anubis, dieu protecteur des défunt. Sur le côté sud apparaissent Amset, à tête humaine, Douamoutef, à tête de chacal, et de nouveau Anubis. Le couvercle, comme le sarcophage, sont couverts de textes protecteurs.

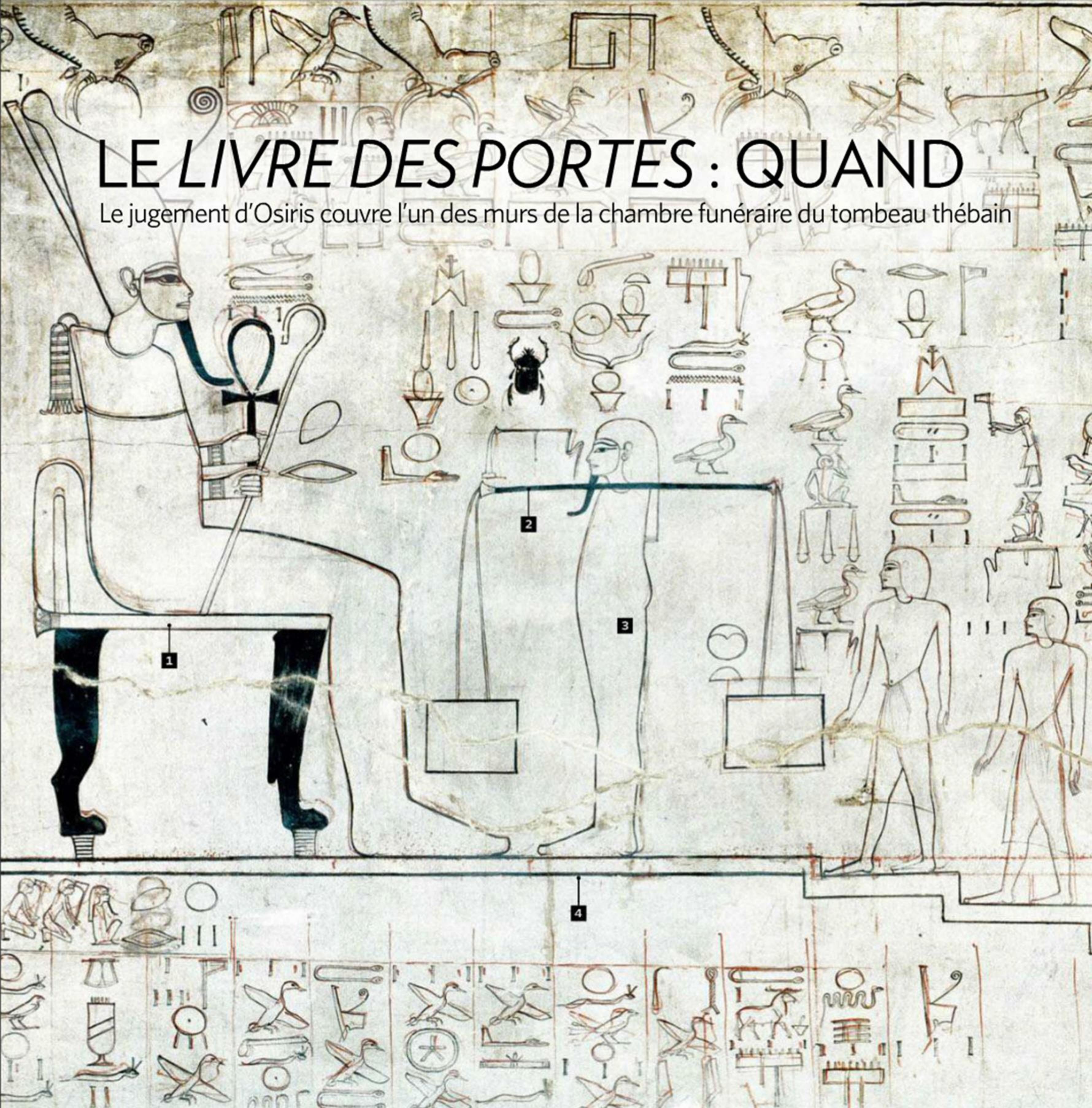


SUR CE RELIEF EN CALCAIRE, HOREMHEB PORTE LA COURONNE BLEUE, OU KHEPRESH, ET TIENT DES FLEURS DE LOTUS ET UN PAPYRUS. METROPOLITAN MUSEUM, NEW YORK.

SCALA, FLORENCE

LE LIVRE DES PORTES : QUAND

Le jugement d'Osiris couvre l'un des murs de la chambre funéraire du tombeau thébain



1 OSIRIS

Le dieu de l'au-delà, de taille monumentale, préside le jugement sur son trône. Il est coiffé de la double couronne de Haute et Basse Égypte et tient le *ankh*, symbole de la vie, et le sceptre *heqa*.

2 BALANCE

Devant Osiris, une balance pèse le cœur du défunt, posé sur un plateau. Sur l'autre repose la plume de Maât, déesse de la justice et de l'ordre. Du résultat dépendra le destin de l'âme jugée.

3 MOMIE

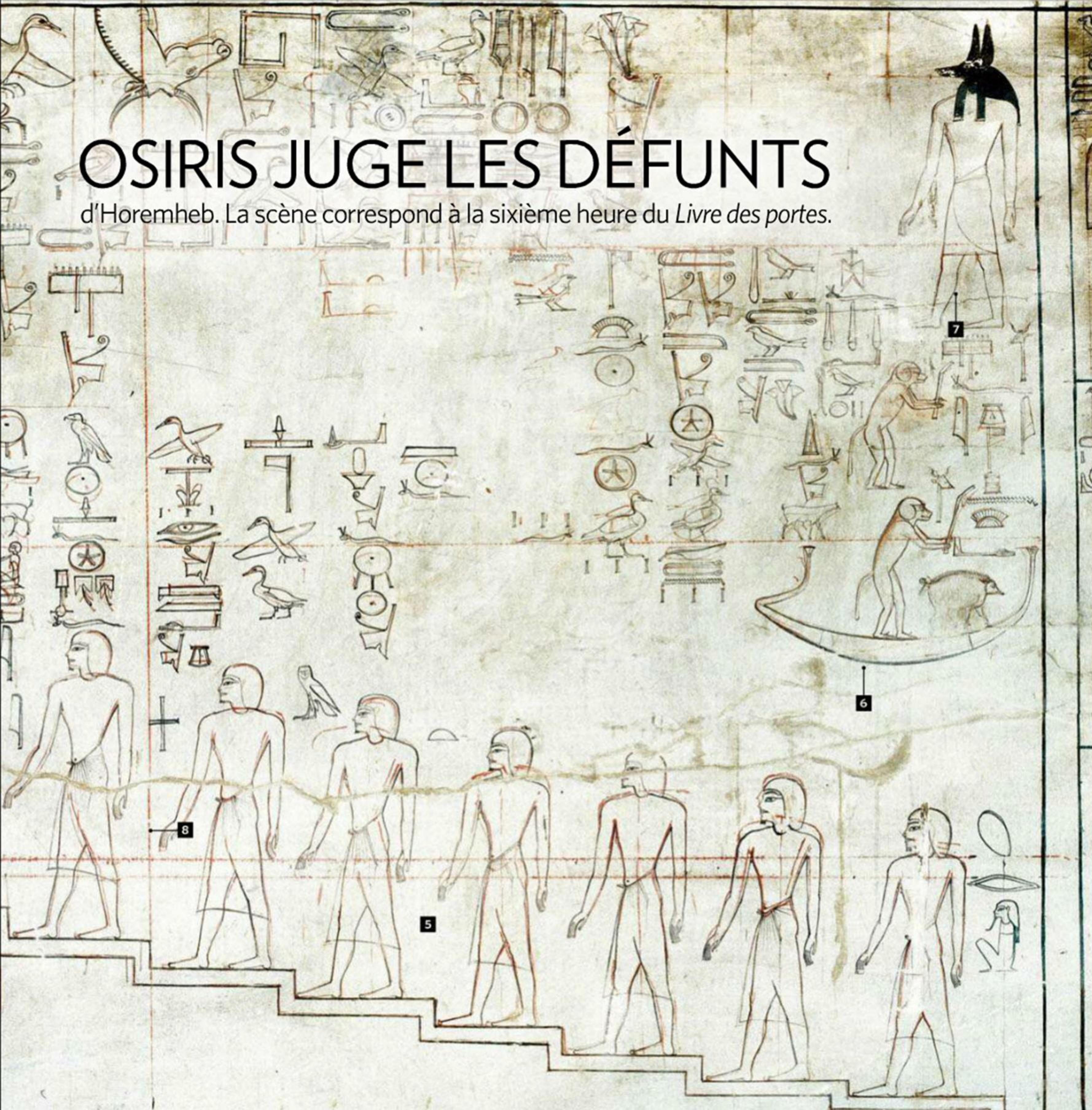
Une momie porte sur ses épaules le poids de la balance. Peut-être ce personnage symbolise-t-il le maintien de l'équilibre entre les ennemis d'Osiris et les esprits bienveillants.

4 ESCALIER

Un escalier de neuf marches conduit au trône d'Osiris. Le texte affirme que les ennemis du dieu sont « sous la plante de ses pieds », tandis que les « dieux et esprits sont devant lui. »

OSIRIS JUGE LES DÉFUNTS

d'Horemheb. La scène correspond à la sixième heure du *Livre des portes*.



5 NEUF DIEUX

L'Ennéade (les neufs dieux primordiaux) d'Héliopolis montent les neuf marches. La scène symbolise la domination exercée par Osiris sur l'ensemble des dieux du monde inférieur.

6 SINGE ET PORC

Sur une barque qui s'éloigne d'Osiris, le Grand Singe, « dévoreur du bras », armé d'un bâton incurvé, frappe un porc, qui symbolise le dieu Seth, incarnation du mal.

7 ANUBIS

Dans cette scène apparaît également Anubis, le dieu des embaumeurs, à tête canine. D'ordinaire, il s'occupe de la pesée du cœur ; il est ici représenté à l'arrière-plan.

8 QUADRILLAGE

Comme les artistes n'ont pas peint la scène, on peut encore distinguer sur l'enduit le quadrillage horizontal et vertical, ainsi que les traces des gabarits utilisés pour dessiner les silhouettes.

AUX PORTES DE BAGDAD

La porte du Milieu est le seul vestige des fortifications entourant Madinat al-Salam, la cité ronde de Bagdad fondée par le calife abbasside al-Mansur en 762.





Les califes abbassides

UN ÂGE D'OR DE L'ISLAM

Des *Mille et Une Nuits* au djihadisme, le règne de ces puissants souverains continue encore aujourd'hui à nourrir un imaginaire contrasté. Par-delà les fantasmes suscités, quelle fut la réalité de cet empire au fondement d'un nouveau monde musulman ?

MATHIEU TILLIER

PROFESSEUR D'HISTOIRE DE L'ISLAM MÉDIÉVAL À L'UNIVERSITÉ PARIS IV-SORBONNE

Les civilisations de l'islam, mais aussi celles qui se réclament d'autres traditions religieuses, sont redevables au creuset culturel que fut l'Irak des califes abbassides. De ces derniers, l'on se souvient surtout du célèbre Harun al-Rachid, qui fait rêver les lecteurs des *Mille et Une Nuits* depuis plus d'un millénaire. Aux côtés de son vizir le Barmécide, il symbolise ce que d'aucuns considèrent comme l'âge d'or du califat abbasside. Si ce lieu commun dissimule des réalités plus nuancées, le tournant du ix^e siècle marque indubitablement un nouvel élan dans la formation d'une culture islamique originale.

CHRONOLOGIE

Avènement d'une dynastie

622

Hégire, ou « émigration » de Mahomet à Médine. Cette date est retenue comme le début de l'ère musulmane.

661

Avènement de Mu'awiya, fondateur de la dynastie des Omeyyades, dont la capitale est Damas.

750

Révolution abbasside et fin de la dynastie des Omeyyades. Le califat est transféré en Irak.

756

En al-Andalus (l'Espagne musulmane), l'émir omeyyade Abd al-Rahman I^{er} prend son autonomie.

762

Fondation de Bagdad, non loin de Séleucie-Ctésiphon, l'ancienne capitale de l'Empire sassanide.

786

Harun al-Rachid est intronisé calife. Montée en puissance des vizirs issus de la famille des Barmécides.

800

Harun al-Rachid confie l'Ifrqiya (l'actuelle Tunisie) en apanage à la dynastie des Aghlabides.

809

Mort de Harun al-Rachid et début de la guerre civile entre ses deux fils al-Amin et al-Ma'mun.



▼ UN PRÉCIEUX TEXTILE

Matériaux fragiles, rares sont les tissus anciens à avoir été préservés. Ce fragment abbasside en soie, daté des VIII^e-IX^e siècles, provient d'Asie centrale. Il représente deux lions affrontés de part et d'autre d'un palmier.



Plutôt qu'un apogée après lequel le califat aurait connu un inévitable déclin, la fin du VIII^e siècle correspond à un temps d'équilibre, au cours duquel achèvent de se mettre en place nombre de caractéristiques marquantes de l'islam médiéval. Au terme d'un long processus de conquêtes, un islam imprégné de culture antique profite d'une période de stabilité politique pour prendre forme. Tandis qu'en Europe, Charlemagne se pose en successeur des empereurs romains, les califes abbassides font renaître la culture grecque.

Lorsque la dynastie abbasside arrive au pouvoir en 750, elle hérite d'un immense empire, formé au cours de plusieurs vagues de conquêtes successives. Les Arabes devenus musulmans ont commencé par attaquer les Empires byzantin et sassanide en 634, parvenant à anéantir le second en quelques années. Sous les califes omeyyades, qui règnent de 661 à 750, les conquêtes ont mené les musulmans vers l'ouest jusqu'au



AKG IMAGES/WERNER FORMAN

LES MILLE ET UNE NUITS

CE RECUEIL ANONYME de contes d'origine arabe, persane et indienne a été élaboré principalement à Bagdad à partir du IX^e siècle, puis en Égypte à la fin du Moyen Âge et au début de l'époque ottomane. Les « nuits » (histoires d'amour, fables animalières, récits merveilleux...) sont enchâssées dans une histoire ayant pour héroïne Schéhérazade. Harun al-Rachid, souverain modèle dans l'imaginaire des musulmans, y tient un rôle notable aux côtés d'autres califes abbassides.

Maghreb et à la péninsule Ibérique – la fameuse bataille de Poitiers en 732 marque leur avancée maximale en Gaule – et vers l'est jusqu'aux portes de l'Inde et de la Chine. Cette entreprise de conquête n'a pas pour objectif de convertir les populations de ces territoires à la nouvelle religion – il faudra des siècles avant que les musulmans y deviennent majoritaires –, mais d'y établir la souveraineté du calife, considéré comme le représentant de Dieu sur terre.

Le pouvoir s'installe à Bagdad

Cette expansion est arrivée à bout de souffle avant 750 : menée depuis Damas, la guerre est rendue de plus en plus difficile par l'éloignement croissant des terres à conquérir. Aux yeux des Abbassides, l'idéal est certes de continuer à élargir l'Empire, mais dans les faits les frontières se stabilisent sur le long terme. L'ennemi héréditaire, Byzance, est solidement protégé derrière la chaîne montagneuse du Taurus, en Anatolie, et il faudra attendre plusieurs siècles avant que

les musulmans n'envisagent sérieusement de s'étendre au-delà. En cette fin du VIII^e siècle, la guerre contre Byzance est avant tout symbolique : le calife abbasside doit prouver sa légitimité en se montrant capable de protéger le territoire de l'islam et de mener des offensives. Le calife Harun al-Rachid, qui règne de 786 à 809, passe ainsi de nombreuses années à la frontière byzantine, qu'il consolide d'une double rangée défensive : à l'avant, une ligne de forteresses, et à l'arrière, dans le Nord de la Syrie, une zone de repli potentiel et de garnisons. C'est à Raqqa, dans une zone de la Mésopotamie proche de cette frontière, que le calife s'installe de 796 à 808 avec son armée et son administration. Harun al-Rachid gagne ainsi l'image d'un combattant de l'islam et le surnom de « calife-ghazi », équivalent du « moudjahid », ou adepte du djihad.

L'Empire islamique stabilisé appelle une administration efficace. C'est à cette tâche de consolidation de l'État

► ÉCHEC ET MAT

Ce petit éléphant sculpté dans l'ivoire, provenant d'Irak, est une pièce d'échecs. Daté des IX^e-X^e siècles, il constitue l'une des premières attestations de la pratique de ce jeu dans le monde musulman.



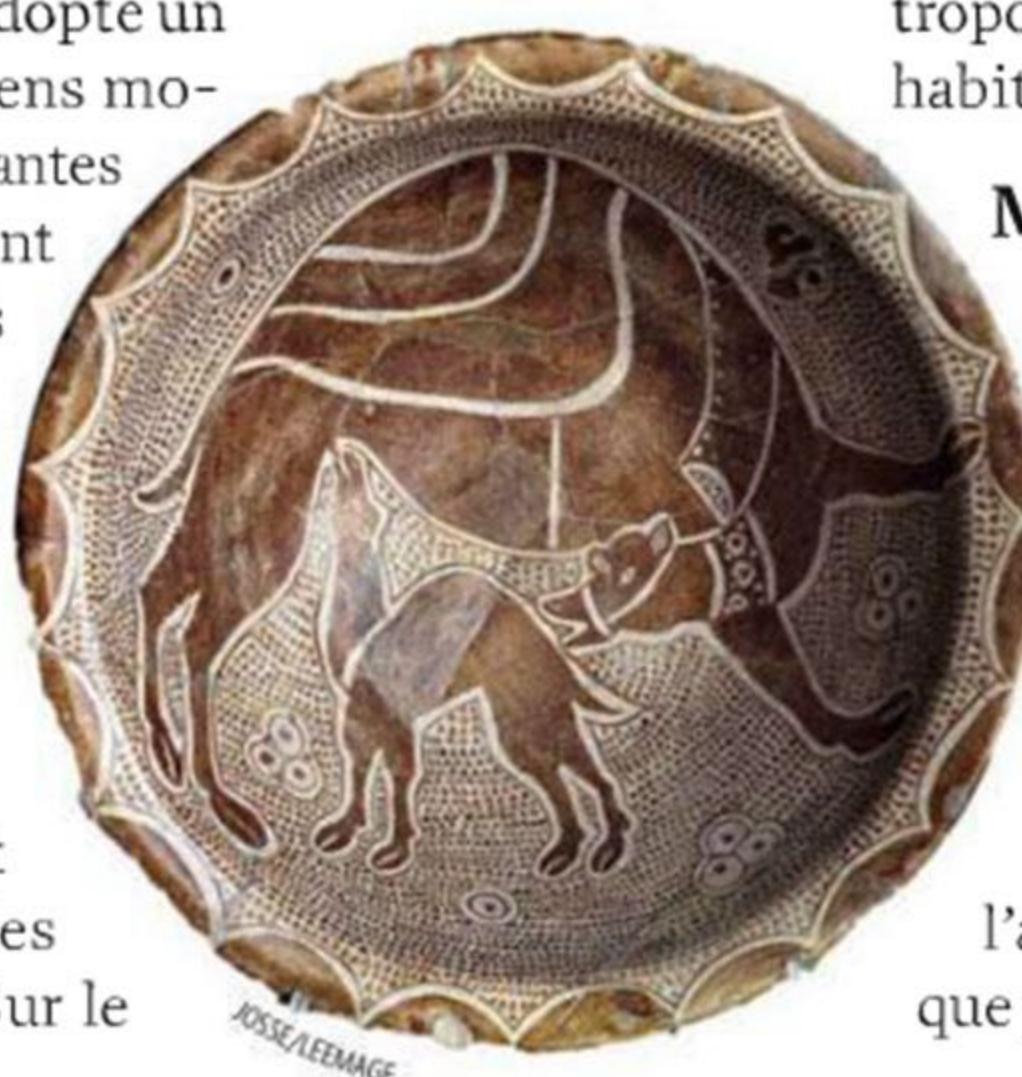
AKG IMAGES/DEAGOSTINI PIC. LIBRARY



que s'emploient les Abbassides. Dès leur arrivée au pouvoir, le centre de gravité de l'Empire se déplace vers l'est. Délaissez une Syrie trop favorable aux Omeyyades qu'ils viennent de détrôner, ils s'installent en Irak, où le deuxième souverain de la dynastie, al-Mansur, bâtit sa capitale en 762 : Bagdad, sur la rive droite du Tigre et le long de canaux menant à l'Euphrate. La ville initiale, qui porte le nom officiel de « Madinat al-Salam », la « Ville du Salut », adopte un plan circulaire inspiré par d'anciens modèles perses. Son fossé et ses imposantes murailles de briques crues délimitent un double anneau de constructions réservées aux fonctionnaires et aux soldats venus du Khorasan. Au centre d'une vaste esplanade se dressent la grande mosquée et le palais califal, couvert d'un dôme vert et surmonté d'une statue équestre. Quatre portes ouvrent la « ville ronde » en direction des grandes provinces de l'Empire. Sur le

▼ PLAT DE LUXE

Cette coupe, retrouvée en Irak, est typique de la céramique d'époque abbasside, recouverte d'un lustre métallique. Elle représente une chamelle allaitant son petit. X^e siècle. Musée du Louvre, Paris.



plan symbolique, Bagdad est ainsi placée au cœur du cosmos, et le calife en son palais apparaît en souverain de l'Univers.

La capitale ne tarde pas à déborder de ses hautes murailles : des faubourgs marchands s'agrègent bientôt à ses portes, de nouveaux complexes palatiaux sont élevés de l'autre côté du Tigre que l'on traverse sur des ponts de bateaux. En quelques années, la capitale devient une immense métropole, atteignant sans doute les 500 000 habitants, voire le million.

Mise en place de la « charia »

La cour de Bagdad se développe sur des modèles orientaux qui rappellent avant tout les usages de la cour sassanide, mais aussi ceux de Byzance. Le calife se montre peu à l'extérieur du palais et s'entoure de mystère. Lors de ses audiences hebdomadaires, un rideau le dissimule aux regards de l'assistance, et son chambellan ne l'ouvre que pour un nombre réduit de privilégiés.



DE AGOSTINI/LEEMAGE

SUNNISME ET CHIISME, DEUX COURANTS OPPOSÉS

Les courants **sunnite** et **chiite** se formèrent suite à la guerre civile qui opposa le calife Ali à son rival, l'Omeyyade Mu'awiya, en 657. Pour les partisans d'Ali (les chiites), le calife, qu'ils nomment « **imam** », devait appartenir à la famille du prophète Mahomet. Après l'avènement des Abbassides, le chiisme restreignit le statut d'imam aux **descendants d'Ali**, cousin du prophète, par la fille de ce dernier, Fatima : l'imam demeurait éclairé par la lumière divine et pouvait donc seul diriger la communauté. La branche dite des « **duodécimains** », la plus courante, reconnaît une lignée de douze imams. Le dernier d'entre eux s'est « **occulté** » (il s'est soustrait au regard des hommes) à la fin du IX^e siècle ; les chiites continuent d'attendre son retour. Le **sunnisme** ne s'est défini que plus tard : il représente le courant de la majorité des musulmans, qui acceptent comme légitimes les premiers califes Abu Bakr, Umar et Uthman, ainsi que leurs successeurs.

◀ LE PROPHÈTE ET LA PIERRE NOIRE

Cette miniature tirée de *L'Histoire universelle* de Rashid al-Din met en scène Mahomet en train de placer la Pierre noire dans la Kaba, édifice sacré vers lequel les musulmans se tournent pendant la prière. Vers 1307. Bibliothèque de l'université d'Édimbourg.

Selon les règles protocolaires décrites dans des sources plus tardives, les courtisans admis en sa présence doivent embrasser le sol devant lui, ce qui n'est pas sans rappeler la proskynèse (prosternation) en usage à Byzance. Le calife se soucie aussi de se distinguer des monarques extérieurs. Il ne porte ni couronne ni sceptre, mais se pare du manteau du prophète et de son bâton. Ses scribes et les hauts administrateurs de l'Empire portent un vêtement noir, la couleur officielle de la dynastie.

Les Abbassides organisent l'Empire autour d'un gouvernement centralisé. Le calife délègue une partie de ses pouvoirs à un vizir, sorte de Premier ministre qui super-

vise les divers bureaux (on parlerait aujourd'hui de « ministères ») dans lesquels travaillent des cohortes de secrétaires. Sous Harun al-Rachid, la famille des Barmécides, qui produit plusieurs vizirs, devient si puissante que le calife finit en 803 par faire arrêter ses représentants les plus éminents. Ja'far, chef de la garde et favori du calife, est exécuté. Harun al-Rachid passe également pour l'inventeur de l'institution du grand cadi, ou juge suprême de l'Empire, promise par la suite à un grand succès.

La seconde moitié du VIII^e siècle voit en effet l'épanouissement d'un savoir juridique « islamique » qui correspond à ce que l'on désigne couramment sous le nom de « **charia** ». Un grand nombre de savants cherchent à comprendre ce que Dieu attend des musulmans. Ils s'appuient sur les textes sacrés comme le Coran, mais usent aussi de leur réflexion personnelle et s'inspirent de la pratique des générations antérieures.



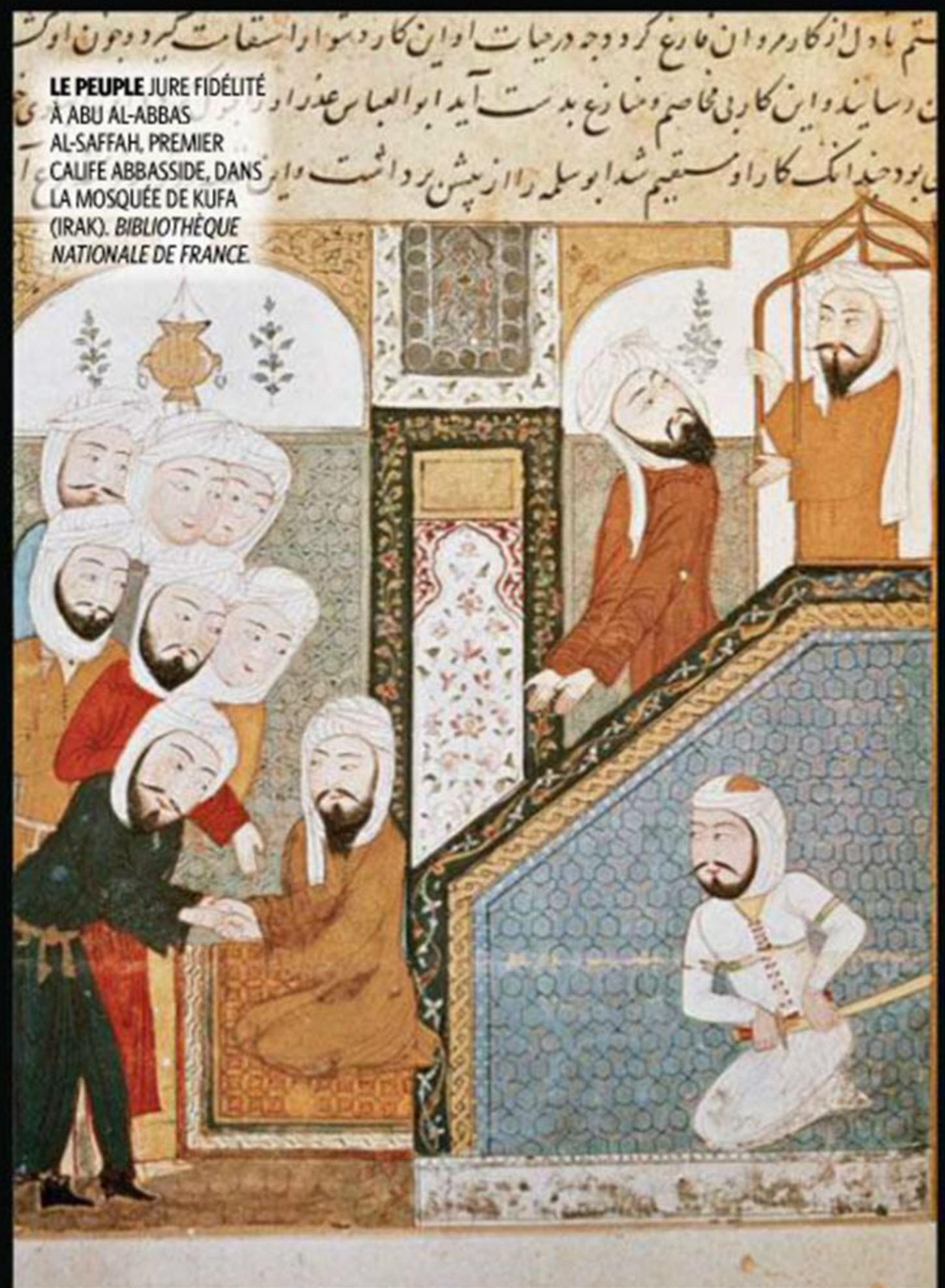
▲ LE DRAPEAU NOIR

Le noir, couleur de la vengeance, fut adopté par les révoltés qui portèrent les Abbassides au pouvoir. Ceux-ci en firent leur couleur officielle et, pour accroître leur légitimité, prétendirent que la bannière de Mahomet était déjà noire. Cette tradition apocryphe explique que ce drapeau soit brandi aujourd'hui par diverses organisations djihadistes comme l'État islamique (drapeau ci-dessus).

Le souverain abbasside ne porte ni couronne ni sceptre, mais se pare du manteau et du bâton du prophète.

QU'EST-CE QU'UN CALIFE ?

LE FRANÇAIS « CALIFE » dérive de l'arabe *khalifa*, titre que portait le souverain musulman. *Khalifa* signifie à la fois « lieutenant » et « successeur ». Sous les Omeyyades (661-750), le titre fut généralement interprété comme « lieutenant de Dieu », ce qui conférait au calife une autorité religieuse comparable à celle de l'empereur byzantin. Avec les Abbassides (750-1258), le sens de « successeur du Prophète » s'y substitua peu à peu, ce qui tendit à réduire son rôle spirituel à celui de simple chef de la communauté, sans lien direct avec Dieu. Le calife portait aussi les titres de « commandeur des croyants » et d'« imam ». Aux yeux des musulmans, le calife était supérieur au roi, un titre qui avait pour eux une connotation séculière.



AKG IMAGES/ALBUM/PRISMA



AKG IMAGES

LA CONQUÊTE DU POUVOIR



La famille abbasside s'empare du pouvoir en 750, profitant d'un mouvement d'opposition aux Omeyyades. La **révolte**, dont le drapeau noir est le symbole de ralliement, est déclenchée en 747 au Khorasan, une province orientale qui inclut le Nord-Est de l'Iran et une partie de l'Afghanistan. À l'origine, les révoltés adhèrent au courant chiite, qui entend confier le pouvoir à un membre de la famille du prophète Mahomet. **Abu al-Abbas al-Saffah**, un descendant de l'oncle du prophète, parvient ainsi à se faire prêter allégeance et à fonder une nouvelle dynastie. Celle-ci se maintient en Irak jusqu'en 1258, date de la prise de Bagdad par les Mongols et de l'exécution du calife al-Musta'sim. Les **Mamelouks** rétablirent ensuite un califat abbasside au Caire, jusqu'en 1517, mais les califes n'eurent plus aucun pouvoir.

Contrairement aux idées reçues, ce droit est un système de pensée discursif et ouvert : les savants proposent des interprétations qui, à quelques exceptions près, ne font pas l'unanimité entre eux. « Tout savant qui fait effort de réflexion a raison », affirme à cette époque un juge de Bassora, énonçant le caractère relativiste du droit musulman. Les savants des grandes villes de l'Empire divergent ainsi dans le détail des règles du mariage, du divorce, des obligations rituelles et même du droit pénal. Plusieurs juristes de cette époque sont à l'origine des principales écoles de pensée juridique (appelées « *madhhab* » en arabe) qui se développeront tout au long du Moyen Âge : Abu Hanifa, originaire de Kufa en Irak, fonde l'école hanéfite ; Malik ibn Anas, un juriste de Médine en Arabie, l'école malékite ; al-Shafi'i, actif à Bagdad et en Égypte, l'école chaféite. Ibn Hanbal, qui meurt au milieu du IX^e siècle, sera plus tard regardé comme le fondateur de la quatrième école sunnite, dite « hanbalite », connue aujourd'hui sous sa version

réformée, le wahhabisme. Le courant hanéfite se répand tout d'abord grâce au soutien des califes abbassides, notamment de Harun al-Rachid qui sélectionne le premier grand cadi, Abu Yusuf, parmi les disciples du maître fondateur. Ces experts en sciences juridiques, appelés « oulémas », sont employés comme juges ou simples particuliers. Ils deviennent rapidement les autorités religieuses de référence pour les musulmans.

Conteurs et philosophes

La formalisation du droit ne représente qu'un aspect de l'épanouissement culturel multi-forme qui caractérise cette période. La culture persane, promue par de nombreux administrateurs, concurrence désormais les traditions arabes. Comme Ibn al-Muqaffa', qui traduit et adapte les fables indiennes *Kalila et Dimna*, les secrétaires de chancellerie jettent les fondations d'une prose métissée. Les Abbassides se veulent héritiers des civilisations perse et grecque, et entendent développer les instruments scientifiques et intellectuels

▲ LA MOSQUÉE DES OMEYYADES

Achevée en 715 à Damas par le calife omeyyade Al-Walid I^{er}, cette mosquée est l'un des plus précoce témoignages de l'art musulman, avec sa façade ornée de mosaïques figuratives, héritées de la tradition gréco-romaine.

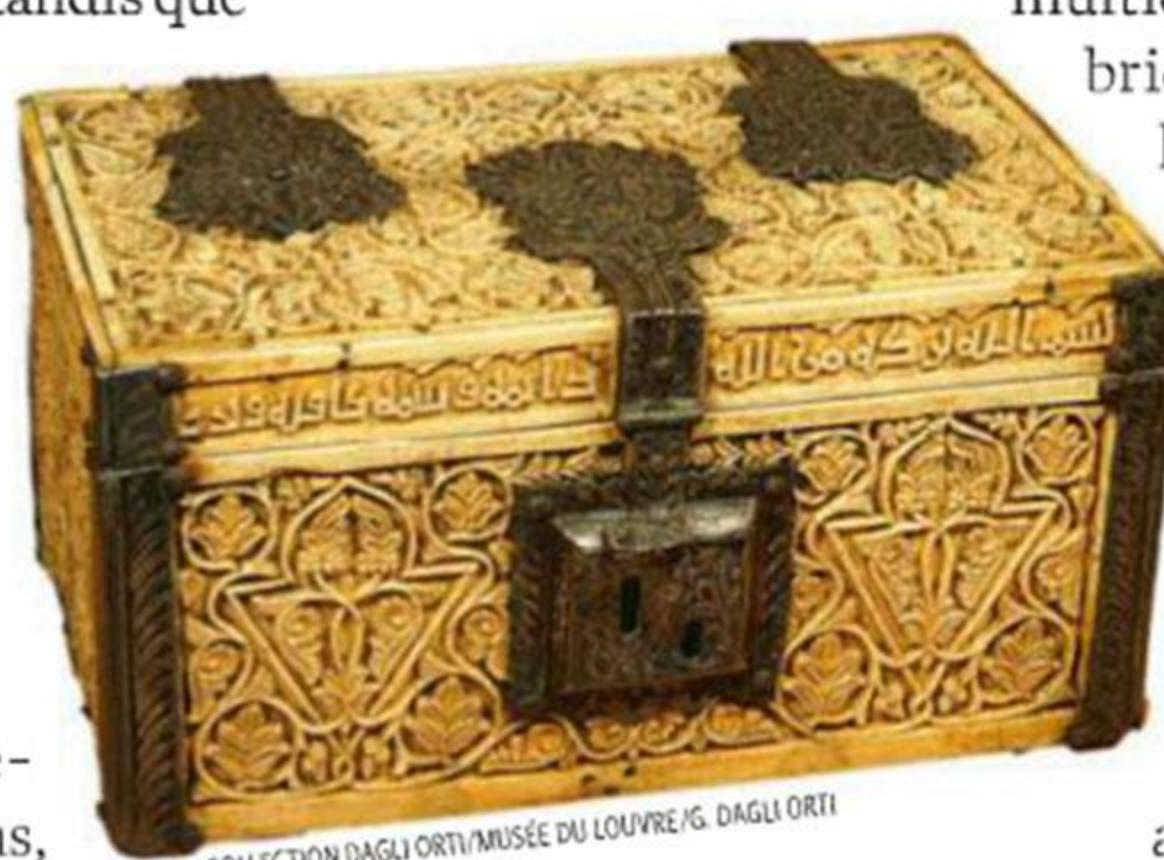


qui permettront à l'Islam de rivaliser avec les cultures qui se réclament d'autres religions. Ils emploient notamment des ecclésiastiques chrétiens nestoriens, bons connaisseurs de la langue syriaque et du grec, pour traduire en arabe le patrimoine philosophique et scientifique de l'Antiquité. Se constitue ainsi une grande bibliothèque califale, connue au début du IX^e siècle sous le nom de « Maison de la sagesse ». Ces traductions et l'appropriation de la pensée grecque font des musulmans les héritiers des grandes disciplines antiques : tandis que les religieux élaborent une théologie complexe, les philosophes musulmans développent la pensée d'Aristote et les géographes s'inspirent de Ptolémée... La médecine, qui fait à cette époque de rapides progrès, est bientôt pratiquée dans des hôpitaux publics fondés par les souverains.

Bagdad est enfin le lieu d'interactions pacifiques entre musulmans,

▼ L'ART DES CALIFES D'AL-ANDALUS

Ce coffret en ivoire est l'un des chefs-d'œuvre des ateliers espagnols de Cordoue. Les inscriptions coufiques du couvercle livrent sa date de fabrication : 966. Musée du Louvre, Paris.

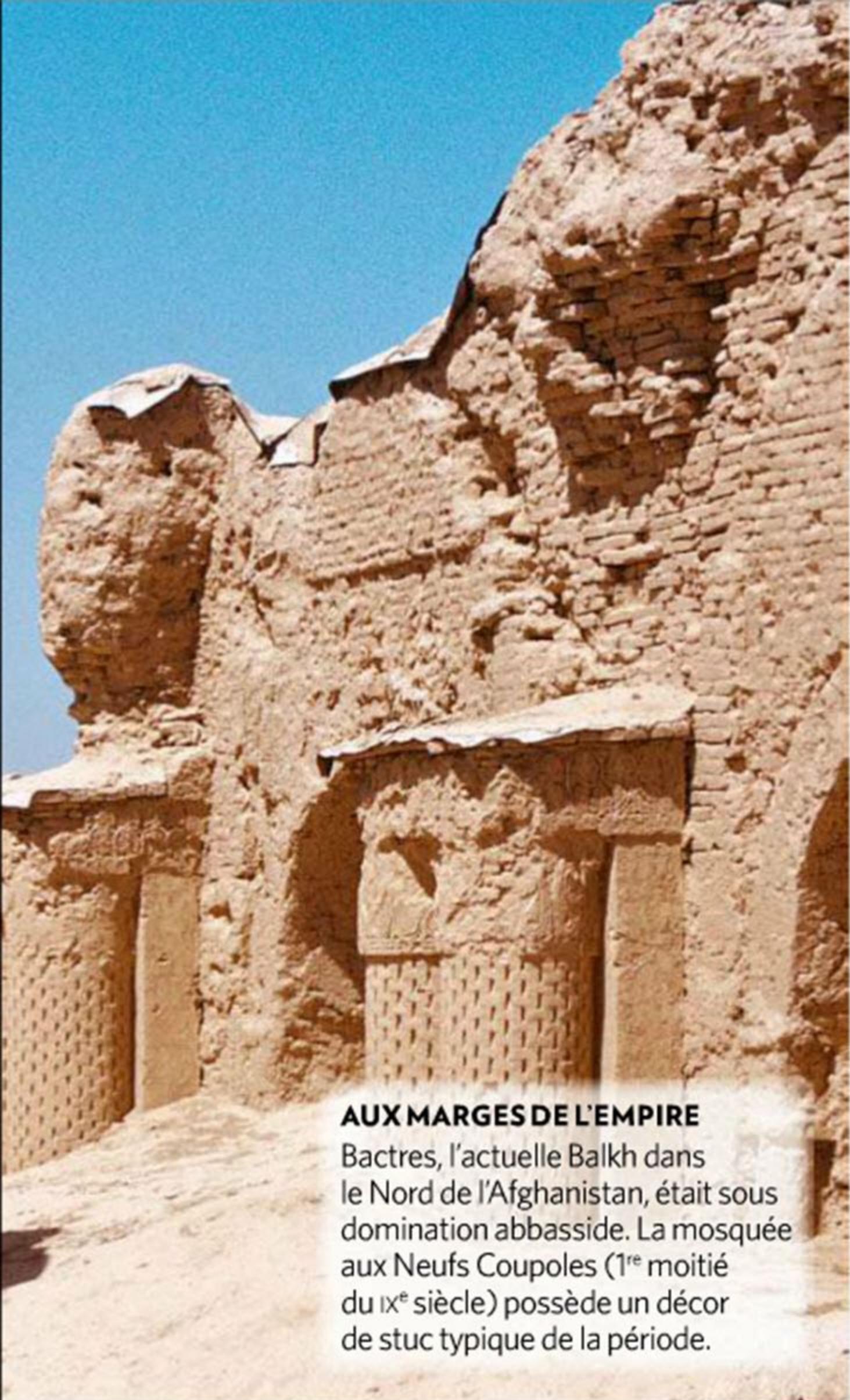


COLLECTION DAGLI ORTI/MUSÉE DU LOUVRE/G. DAGLI ORTI

juifs et chrétiens. L'exilarque, représentant du judaïsme irakien, fréquente la cour du calife, tout comme le patriarche nestorien, la plus haute autorité des chrétiens. Le catholicos Timothée, dont le long règne couvre la fin du VIII^e siècle et le début du IX^e siècle, s'engage dans de cordiales discussions religieuses avec le calife al-Mahdi, où il est question de la nature du Christ et de Mahomet, de la Trinité et du Coran, tandis qu'en parallèle il traduit pour lui les *Topiques* d'Aristote en arabe. Cette effervescence multiculturelle est favorisée par la fabrication du papier, introduit dans la seconde moitié du VIII^e siècle par des captifs chinois, qui permet la multiplication des livres pour un coût plus modéré que le parchemin ou le papyrus.

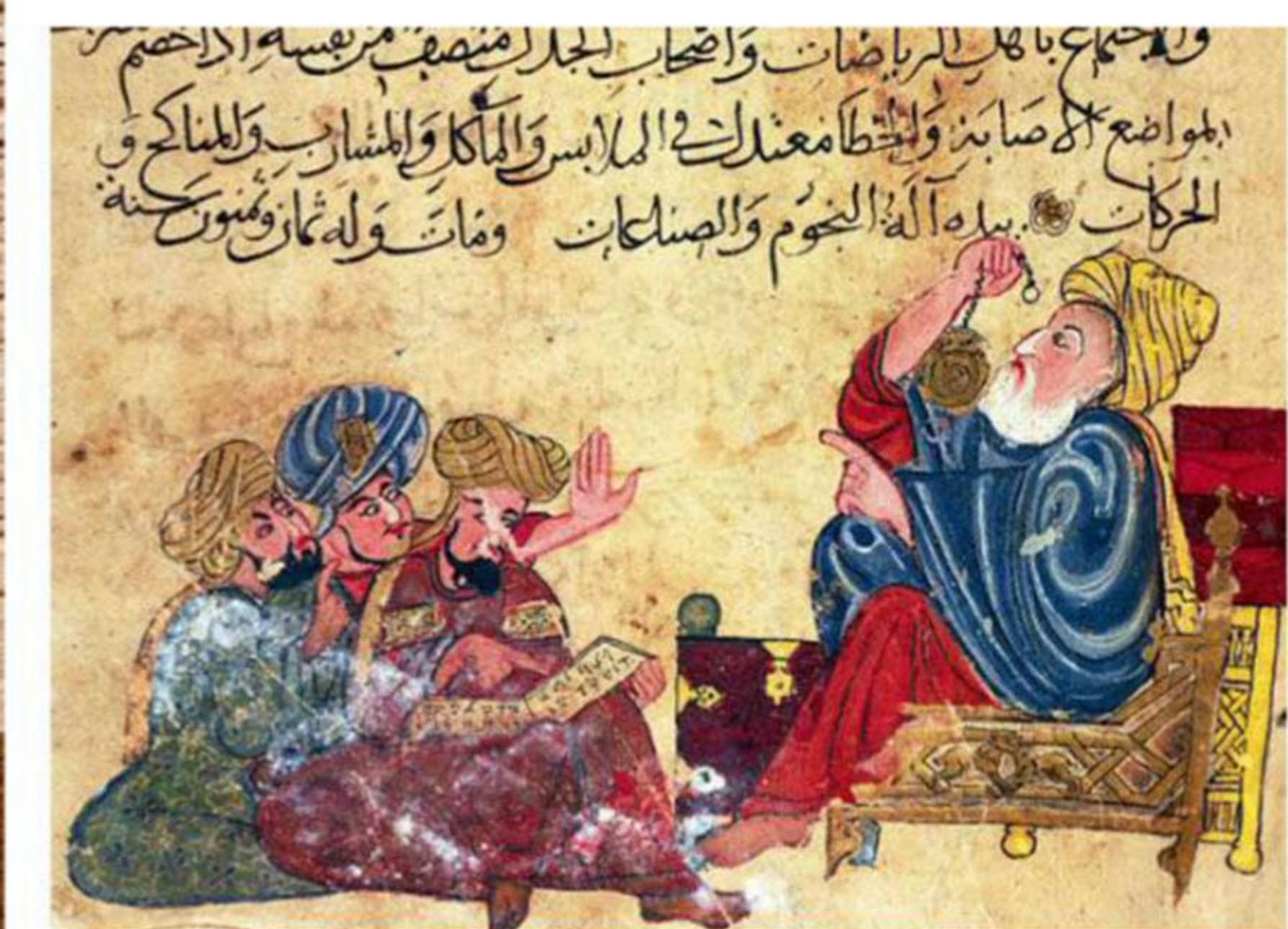
Un pouvoir qui s'effrite

Tant dans sa culture religieuse que séculière, l'islam s'élabore ainsi par un double processus



AUX MARGES DE L'EMPIRE

Bactres, l'actuelle Balkh dans le Nord de l'Afghanistan, était sous domination abbasside. La mosquée aux Neufs Coupoles (1^{re} moitié du IX^e siècle) possède un décor de stuc typique de la période.



DE AGOSTINI/LE MAGE

ARISTOTE ET LA PENSÉE ARABE

ARISTOTE est considéré par les Arabes comme le plus grand philosophe grec, et la plupart de ses œuvres furent traduites en arabe à partir de la fin du VIII^e siècle. Les philosophes arabes admiraient la cohérence de son système, qu'ils considéraient comme plus complet que celui de Platon. Ce dernier était connu surtout par les commentaires néoplatoniciens de ses dialogues, élaborés à la fin de l'Antiquité, et qui influencèrent la mystique musulmane (soufisme).

d'assimilation et de distinction : c'est en s'imprégnant du savoir antique, et en se l'appropriant, que l'élite musulmane promue par les califes abbassides échafaude une culture originale. Les effets de cette politique se prolongent sur le long terme, puisque les grands philosophes et intellectuels musulmans que sont Avicenne, Averroès et Ibn Khaldun vécurent plusieurs siècles après ce tournant du premier âge abbasside.

L'équilibre de cette période est néanmoins précaire. L'unité de l'Empire, trop vaste pour être gouvernable, commence déjà à se craquer. En 756, un rescapé de la famille omeyyade se réfugie à Cordoue, en al-Andalus, où il fonde un émirat qui ne reconnaît pas la souveraineté abbasside. Le Maghreb distant est incontrôlable, et en 800 le calife Harun al-Rachid renonce au pouvoir direct sur l'Ifriqiya (la Tunisie actuelle) au profit de la dynastie autonome des Aghlabides. Enfin, les rivalités au sein même de la famille régnante finissent par miner la légitimité des Abbassides. Les historiens suspectent

Harun al-Rachid d'être passé sur le cadavre de son frère, al-Hadi, pour s'emparer du pouvoir. Après sa mort en 809, ce sont ses propres fils al-Amin et al-Ma'mun qui se livrent à une guerre fratricide au cours de laquelle le premier, calife régnant, est exécuté par le second. Les califes suivants tenteront à plusieurs reprises de réaffirmer leur autorité, mais leur pouvoir s'affaiblit à mesure que croît celui de forces politiques et intellectuelles concurrentes. Le calife abbasside reste bien en théorie à la tête du pouvoir en Orient pendant tout le Moyen Âge. Mais dans les faits, après 934, il ne joue plus qu'un rôle politique secondaire, tandis que le sultan s'affirme comme le souverain réel. ■

▲ EN COURS AVEC ARISTOTE

Dans cette miniature tirée des *Meilleurs Sentences et les Plus Précieux Dictons d'al-Mubashshir*, Aristote est représenté à la manière d'un philosophe arabe en train d'enseigner la physique à des étudiants. *Bibliothèque du palais de Topkapı, Istanbul*.

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Les Débuts du monde musulman
(VII^e-X^e siècle). De Muhammad aux dynasties autonomes
T. Bianquis, P. Guichard et M. Tillier, PUF, 2012.





SAMARRA, NOUVELLE CAPITALE

EN 836, LE CALIFE AL-MU'TASIM, fils de Harun al-Rachid, quitte Bagdad pour fonder une nouvelle capitale à une centaine de kilomètres plus au nord. Samarra est destinée à accueillir les troupes turques que le calife a entrepris de recruter, et qui sont mal acceptées par les habitants de Bagdad. Cette ville gigantesque, aux minarets de forme hélicoïdale rappelant les ziggourats antiques, abrite de nombreux palais pour le souverain et les

grands de sa cour. Ses trois champs de courses, encore visibles aujourd'hui, rappellent qu'elle fut conçue pour des cavaliers adeptes de jeux équestres comme le polo. Dans les années 860, plusieurs califes furent assassinés lors de complots ourdis par les factions de leur garde turque. Samarra reste occupée jusqu'en 892, date du retour des Abbassides à Bagdad. Ses ruines demeurent l'un des plus vastes sites archéologiques d'Irak.

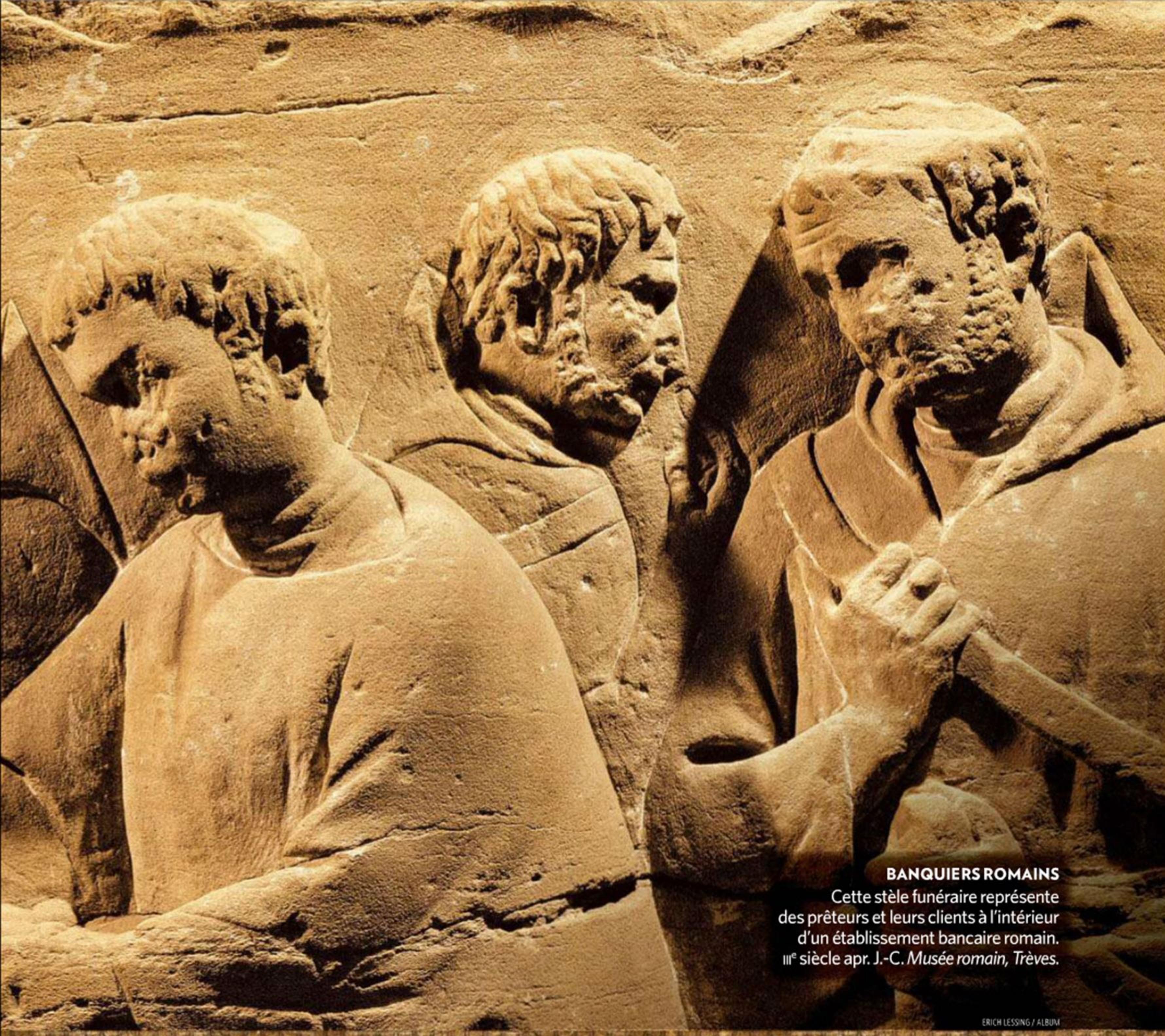
GRANDE MOSQUÉE DE SAMARRA. COUR ET MINARET HÉLIKOÏDAL. MILIEU DU IX^E SIÈCLE.



AUX ORIGINES DE
LA MONNAIE

Échanger un bien réel contre sa valeur symbolique en argent : ce geste est aujourd’hui si anodin qu’on en oublierait presque la révolution qu’il constitua voici 2 700 ans, dans le prospère royaume de Lydie.

FERNANDO LÓPEZ SÁNCHEZ
PROFESSEUR AU WOLFSON COLLEGE D’OXFORD



BANQUIERS ROMAINS

Cette stèle funéraire représente des prêteurs et leurs clients à l'intérieur d'un établissement bancaire romain. III^e siècle apr. J.-C. Musée romain, Trèves.

ERICH LESSING / ALBUM

« **M**ais de tous ces biens j'oubliais le plus délicieux. Quand je rentre à la maison avec mon salaire, alors tous viennent m'embrasser pour mon argent ; et d'abord ma fille me lave, me parfume les pieds ; elle se penche pour me baisser, et, tout en m'appelant son petit papa, elle réussit à tirer avec sa langue le triobole de ma bouche. Ma femme, habile à me choyer, me sert une pâtisserie délicate ; elle s'assied près de moi et me fait des instances. » Ainsi parle Philocléon, le protagoniste des *Guêpes*, une comédie de l'Athénien Aristophane. Les trois oboles (le « triobole ») dont il est dépourvu sont ce qu'Athènes versait chaque jour à ceux qui exerçaient la fonction de juge. Dans cette scène, tous semblent familiarisés avec le concept de monnaie. Pourtant, lorsqu'Aristophane écrit cette pièce,



PIÈCE EN ÉLECTRUM
(AVERS D'1/16 DE STATÈRE),
FRAPPÉE ENTRE 650
ET 600 AV. J.-C. EN LYDIE.

BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE



AVANT LA MONNAIE

Avant l'invention de la monnaie, dans le monde grec, le commerce à longue distance joua un rôle central dans l'emploi des métaux précieux pour les échanges, car les commerçants utilisaient des mesures d'or et d'argent pour fixer la valeur de leurs marchandises.

▲ UNE DIFFUSION MASSIVE

Après l'apparition de la monnaie en Anatolie, les intenses échanges économiques entre les différentes cités-États de la mer Égée accélérèrent la diffusion de son utilisation.

en 422 av. J.-C., seuls deux siècles se sont écoulés depuis l'apparition de ce moyen de paiement.

Avant la naissance de la monnaie, on employait déjà depuis plus de 1500 ans les métaux précieux comme support monétaire au Proche-Orient. En Mésopotamie, on utilisait de l'argent provenant en grande partie de la région du Taurus, en Anatolie. Ainsi, le roi Sin-Kashid, qui régna au XIX^e siècle av. J.-C. sur la ville d'Uruk, laissa l'une des premières listes de prix connues, mentionnant la quantité de marchandises que l'on peut obtenir au moyen d'un sicle, une unité correspondant à un certain poids d'argent. Dans les codes juridiques

mésopotamiens, comme celui de Hammurabi, sont inscrites les amendes dont devaient s'acquitter les auteurs d'un délit, exprimées en shekels. Il était toutefois aussi courant de payer ses dettes et ses impôts en quantités de grain équivalentes à leur valeur en sicles d'argent.

L'argent qui circulait sous forme de lingots et de morceaux de métal tenait lieu de « pré-monnaie ». Son utilisation était toutefois très limitée. Les marchands, qui agissaient souvent au nom de rois ou de temples, le découpaient en pièces plus petites dont on vérifiait le poids sur une balance lorsqu'un paiement avait lieu. Des tablettes cunéiformes retrouvées dans

CHRONOLOGIE DE BABYLONE À LA MER ÉGÉE

1752 av. I - C

À Babylone, le **code de Hammurabi** fixe des amendes en **argent pesé**. Mille ans plus tard, Lydiens et Grecs intégreront **les poids et les mesures** mésopotamiens à leurs propres systèmes de mesure.

1552-1069 av. J-C.

Sous le **Nouvel Empire** égyptien, l'argent est utilisé pour convertir les unités de valeur des paiements. Le mot égyptien **hedj** (le métal « argent ») y prend un sens proche de celui de l'argent en tant que « monnaie ».



STATÈRE D'ÉLECTRUM (AVERS) FRAPPÉ EN LYDIE. VII^e SIÈCLE AV. J.-C.



L'HÉRITAGE MÉSOPOTAMIEN

EN ÉGYPTE et en Mésopotamie, l'or et l'argent servaient de monnaie. On les fondait en forme de lingots ou d'anneaux ①. Les commerçants les pesaient avec des balances, comme ce marchand ② néo-hittite de Gurgum. Puis ils découpaient des morceaux de métal dont le poids correspondait à la valeur à régler, comme le montre ce trésor retrouvé à El-Amarna, la capitale du pharaon Akhenaton ③.

LES LYDIENS ET LES GRECS adoptèrent les poids et mesures mésopotamiens pour les lingots, les liquides et les grains : le *biltu* de bronze ou d'argent donna naissance au talent grec, le *shiqlu* (ou *shekel*) au sicle, la mine et la « tête d'Ishtar » au statère. Un talent, soit le poids de l'eau d'une amphore pleine (de 26 à 30 kilos), valait 60 mines. Une mine correspondait à 60 sicles et un sicle à 180 grains, soit un épi de céréale.



la ville de Mari montrent que les marchands qui utilisaient ces lingots et ces morceaux de métal se connaissaient bien et se faisaient mutuellement confiance. Au Proche-Orient et en Égypte circulèrent ainsi des pièces métalliques antérieures à la monnaie, mais dont l'existence n'était cautionnée par aucune autorité politique.

L'argent et l'or possédaient de multiples avantages. Ils comptaient des objets dotés d'une valeur intrinsèque qu'il était possible d'évaluer et d'échanger facilement contre d'autres biens. À la différence du grain, ces métaux ne se détérioraient pas, ce qui renforçait

leur valeur aux yeux des marchands. Le fait qu'ils étaient acceptés où que l'on se trouve en faisait un mode de paiement efficace. Enfin, même si l'approvisionnement en or et en argent était limité, c'était après tout de leur rareté que ces métaux tiraient toute leur valeur.

Les régions dotées de ressources naturelles en or et en argent disposaient d'un avantage économique extraordinaire. C'était le cas de la Lydie, située dans l'Ouest de l'Anatolie, où les premières pièces métalliques de l'Histoire virent le jour. À la différence des morceaux de métal précieux servant de prémonnaie, elles bénéficiaient de la garantie d'un État, le royaume

▼ L'IMAGE DE LA RICHESSE

Cette table portant un tas de pièces de monnaie correspond à l'illustration du revers d'une pièce en argent frappée dans la cité de Trébizonde (l'actuelle Trabzon turque). British Museum, Londres.

VII^e siècle av. J.-C.

Les souverains de **Lydie** battent monnaie pour la première fois de l'Histoire, avec un alliage d'or et d'argent, l'**électrum**, que l'on trouve à l'état naturel sur le mont Tmole, où le **fleuve Pactole** prend sa source.

VI^e siècle av. J.-C.

Dans la deuxième moitié du siècle, les pièces en **électrum** cèdent la place à celles en **argent** et, dans une moindre mesure, en **or**. Les pièces portant l'emblème de la cité émettrice se généralisent.

335-322 av. J.-C.

Le penseur athénien **Aristote** rédige son **Éthique à Nicomaque**, dans laquelle il présente l'origine de la monnaie comme le fruit d'une convention sociale.



BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE



(HAUT) BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE, (BAS) ISRAEL MUSEUM / BRIDGEMAN / ACI

▲ UN REVERS MARQUÉ

Le revers des premières pièces portaient des poisons qui garantissaient leur teneur en métal précieux. Celle ci-dessus, frappée à Éphèse, comporte une inscription mentionnant un certain Phanès, peut-être responsable de son émission.

lydien. Elles étaient constituées d'électrum, un alliage naturel d'or et d'argent que l'on trouvait sur le mont Tmole. Le fleuve Pactole, qui y prenait sa source et traversait Sardes, la capitale de la Lydie, était réputé pour charrier une grande quantité de pépites de ce métal.

La légendaire richesse de ce cours d'eau et des souverains lydiens trouve un écho dans le mythe de Midas, souverain de Phrygie. Pour se défaire de la malédiction qui voulait que tout ce qu'il touchait se transformât en or, boissons et aliments inclus, le roi se baigna dans les eaux du Pactole. Son pouvoir passa ainsi de son corps au fleuve, dont le courant commença alors à transporter les pépites dorées qui firent

la fabuleuse richesse des souverains locaux. Le nom du dernier d'entre eux, Crésus, dont le règne prit fin vers 547 av. J.-C. lorsque les Perses conquirent ses terres, sert d'ailleurs à désigner une personne extraordinairement riche.

Les rois lydiens émirent les premières pièces à la fin du VII^e siècle av. J.-C. Frappées, et non coulées, elles avaient l'aspect de petites pépites ou de grains. L'électrum dont elles étaient composées était depuis longtemps connu en Orient sous le nom d'« or brillant » ou d'« or blanc », le leukos chrysos dont parle l'historien grec Hérodote. Le mot « électrum » aujourd'hui utilisé nous vient des Romains, qui employaient ce terme pour désigner l'alliage d'or et d'argent, mais aussi de la résine minéralisée que nous connaissons sous le nom d'« ambre », généralement de couleur jaune. Les pièces en électrum présentaient le plus souvent une forme irrégulière. À l'origine, elles se distinguaient peu des fragments de lingots mésopotamiens ou du grain que l'on amassait dans les entrepôts des palais et des temples, une similarité sans doute volontaire.

Les premières pièces de monnaie ressemblaient à des pépites de métal précieux ou à des grains de céréales.

DES PIÈCES PORTEUSES DE TEXTES

UNE INSCRIPTION ENIGMATIQUE

Sur les premières pièces émises, les inscriptions n'apparaissaient que très rarement et semblaient dériver de la tradition mésopotamienne et minoenne des sceaux. Sur une **série de statères** très rares, où est représenté un cervidé en train de paître, on peut lire en grec : *Phaneos emi sema*, « Je suis le symbole de Phanès ». Sur les *tritae* (la subdivision correspondant à 1/3 de statère), cette inscription se trouve raccourcie à *Phaneos*, qui signifie « de Phanès », et le cervidé y est réduit à ses pattes avant. Ces séries ont été attribuées à Éphèse. Il est possible que **Phanès** soit un agent monétaire ou politique de cette ville, personnellement responsable de l'émission de ces pièces. Sur d'autres inscriptions du VI^e siècle av. J.-C., on peut lire *kukalim y walwet*, où *kukalim* signifie probablement « Je suis de Kukas ». Le terme « Kukas » constitue une référence posthume à la version lydienne de **Gygès** (680-645 av. J.-C.), le nom grec du roi fondateur de la dynastie des Mermnades. En ce qui concerne le terme *walwet* (probablement l'abréviation de *walwelatim*), on peut l'interpréter comme le nom lydien du roi connu en grec sous celui d'**Alyatte**, qui régna autour de 620/610-564/563 av. J.-C.



LA VILLE DES MONNAIES

La cité d'Éphèse était célèbre pour son sanctuaire d'Artémis, l'une des Sept Merveilles du monde. C'est à cet endroit que les archéologues ont retrouvé les plus anciennes pièces grecques de l'Histoire.

AQUARELLE DE JEAN-CLAUDE GOLVIN. MUSÉE DÉPARTEMENTAL ARLES ANTIQUE © ÉDITIONS ERRANCE

La face principale de ces « pépites », ni tout à fait ronde ni tout à fait plate, est estampillée d'un sceau officiel. Sa surface possédait souvent un aspect strié et irrégulier. Le revers de ces pièces fut dès le début marqué de deux ou trois coups, ou « impressions ». Ce procédé permettait avant tout de prouver à ceux qui manipulaient cette nouvelle monnaie la bonne qualité du métal de la pièce, en surface comme à l'intérieur. Avec le temps, les stries furent remplacées par des images. Les plus courantes représentent toutes sortes d'animaux, figurés en totalité ou en partie : sauvages ou domestiques, réels ou mythologiques, terrestres, aquatiques ou ailés, vertébrés ou invertébrés. On y voit aussi des objets inanimés, des motifs floraux et géométriques. Dès la fin du VII^e siècle av. J.-C., il était ainsi possible d'identifier jusqu'à 100 dessins différents sur les pièces archaïques en électrum.

Ce constat ne signifie pas pour autant que ce nombre corresponde à celui des ateliers monétaires où ces pièces étaient fabriquées, qui n'attei-

EMBLÈME ROYAL

Le lion affrontant le taureau était le symbole de la royauté dans l'Empire assyrien (IX-VII^e siècles av. J.-C.). Il fut ensuite associé à la dynastie lydienne des Mermnades. Ci-dessous, statère en or frappé par le roi lydien Crésus.



gnait peut-être pas la cinquantaine. Parmi ceux que l'on peut identifier de manière presque certaine figure l'atelier monétaire de Cyzique, dont l'emblème était un thon, et celui de Phocée, qui frappait ses pièces d'un griffon ou plus fréquemment d'un phoque (*phokè* en grec). On considère généralement qu'une tête de lion et une tête de taureau représentées face à face renvoient aux souverains lydiens de la dynastie des Mermnades, dont le dernier représentant fut Crésus.

Il ne fait aucun doute que les premières pièces ont été frappées dans l'Ouest de l'Anatolie et dans les îles voisines. C'est à la mission britannique qui fouilla dans le temple d'Artémis à Éphèse, entre 1904 et 1905, que l'on doit les découvertes archéologiques les plus importantes en la matière : 93 pièces y furent en effet retrouvées parmi les dépôts de fondation, ces offrandes religieuses effectuées avant le début des travaux. Une expédition autrichienne qui travailla sur le même site entre 1986 et 1994 fit de nouvelles découvertes qui susciteront un



PETER CONNOLLY / AKG / ALBUM

L'AGORA D'ATHÈNES

Cet espace public constituait le centre social et politique de la ville. C'est là que se tenait le marché et qu'avaient lieu les transactions fondées sur le tétradrachme athénien, le « dollar » de l'époque.

▼ LE TRÉSOR D'ARTÉMIS

Ci-dessous, le trésor retrouvé en 1904-1905 dans le temple d'Artémis à Éphèse. Les pièces originales sont conservées en Turquie. Cette reproduction du vase et des pièces a été réalisée pour le British Museum.

intense débat autour de la date de l'apparition des premières pièces en Anatolie, située vers 675 av. J.-C. pour certains, vers 600 av. J.-C. pour d'autres. La cruche (olpē) dans laquelle l'archéologue D. G. Hogarth retrouva en 1904-1905 le premier trésor mis au jour dans le temple a été datée de 630 av. J.-C., ce qui correspond à une époque intermédiaire entre les dates précédemment citées.

Les premières pièces en électrum se caractérisaient par une grande précision, au niveau du poids comme de l'alliage d'or et d'argent. Conjuguée à l'appui officiel symbolisé par les marques imprimées, cette précision devait conférer à la pièce une valeur fixe et supérieure à celle du métal dont elle était composée. En d'autres termes, la pièce était surévaluée, ce qui n'a rien de surprenant puisque certains chercheurs pensent que la monnaie tira son origine de la volonté de faire circuler sous la forme de petits lingots ou de grains d'or dévalué (blanc ou mêlé à de l'argent) ce qui devait être pris pour de l'or pur (rouge ou non mêlé à de l'argent).

Ce n'est pas un hasard si l'invention de la monnaie coïncida avec l'émergence dans la région de la mer Égée des poleis, ou cités-États grecques, caractérisées par des pratiques égalitaires aussi bien dans leur façon d'agir que de légiférer. S'il est vrai que la cité pouvait exiger de ses citoyens divers services exécutés gratuitement, elle avait malgré tout conscience du fait que certains des travaux qu'elle attendait d'eux étaient onéreux ou inappropriés. Elle compensait par conséquent la gêne occasionnée en versant des pièces de monnaie aux citoyens. On sait par exemple qu'aux époques archaïque et classique les citoyens athéniens recevaient des pièces en contrepartie de leur présence aux assemblées politiques et dans les tribunaux,

Les premières pièces avaient une valeur supérieure à celle du métal qui les constituait.

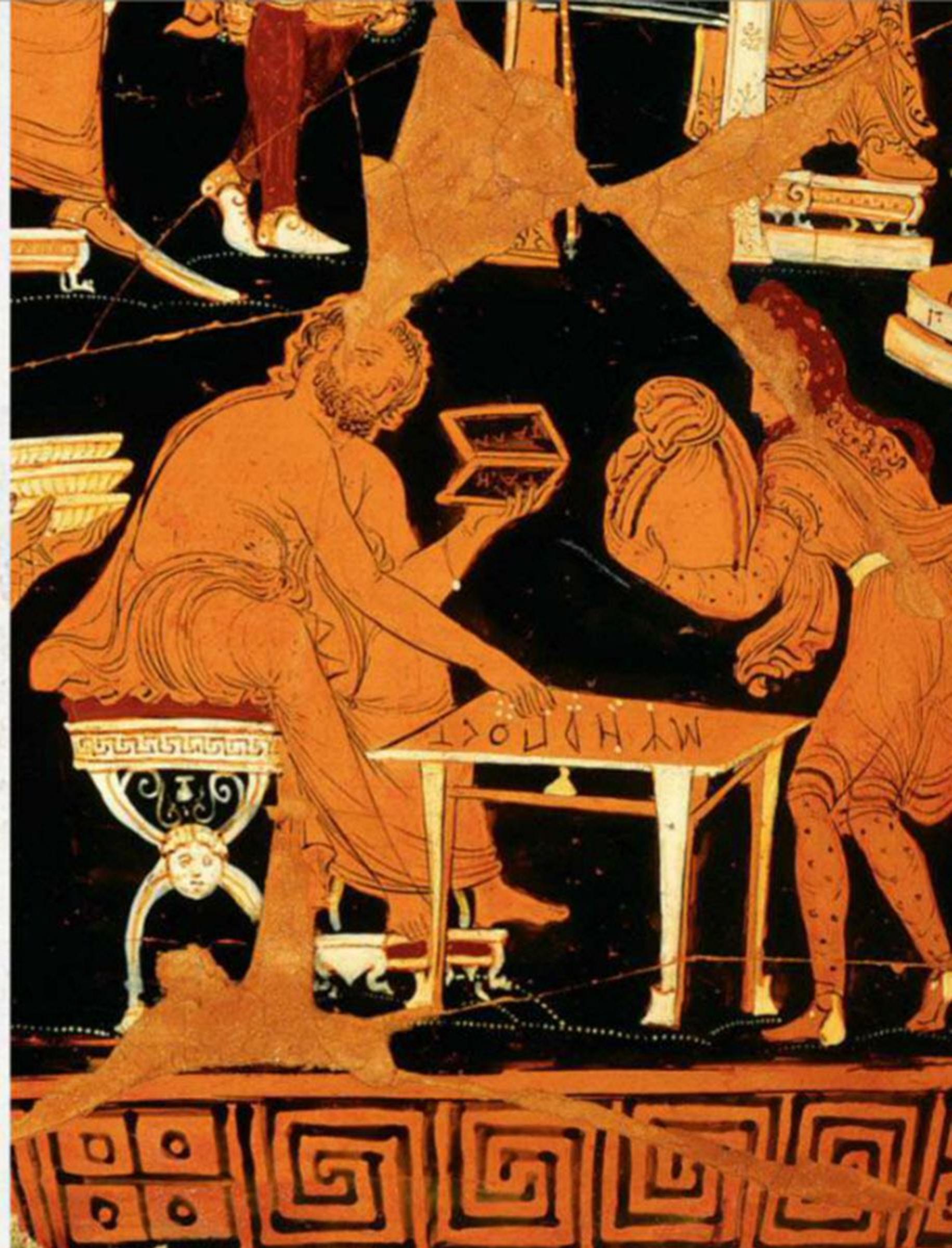


URG / ALBUM

LE FRUIT D'UN ACCORD SOCIAL

Dans l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote, le grand penseur athénien du IV^e siècle av. J.-C., explique l'origine et la fonction de la monnaie : « [Elle] constitue une sorte d'étalement qui rend les choses commensurables et les met à égalité. Sans échange en effet, il n'y aurait pas d'association, ni d'échange sans égalisation, ni d'égalisation sans mesure commune. » Ainsi, « si une maison correspond à A, dix mines à B et un lit à C, A est la moitié de B si la maison est évaluée à cinq mines, autrement dit, elle est égale à cinq mines, tandis que le lit, c'est-à-dire C, est la dixième partie de B. On voit pourtant combien il faut de lits pour égaler une maison, c'est-à-dire cinq ». Par l'**échange** de biens, la monnaie facilite la vie en société. « C'est pourquoi tout doit avoir un prix établi, car c'est la condition pour

qu'il y ait toujours possibilité d'échange et, partant, d'association ». Pour Aristote, la monnaie n'a ce pouvoir qu'en vertu d'une **convention** (*nomos*), car ce sont les hommes qui décident de la manière d'utiliser la monnaie. C'est pourquoi on parle de *nomisma* en grec, car « elle est d'institution, non pas naturelle, mais légale, et qu'il est en notre pouvoir soit de la changer, soit de décréter qu'elle ne servira plus ».



A. DE LUCA / CORBIS / CORDON PRESS

comme c'est le cas de Philocléon, le personnage des *Guêpes*. Malgré leur faible valeur, ces pièces compensaient toutefois l'obligation de présence aux assemblées, qui contraignait de nombreux Athéniens à quitter leur campagne et à abandonner les travaux des champs pour se rendre en ville. Les rameurs de la flotte de guerre athénienne recevaient eux aussi un salaire. Il s'agissait de citoyens pauvres qui n'avaient pas l'obligation de défendre la cité, à la différence des hoplites. Ces fantassins payaient en effet eux-mêmes leur matériel de guerre, car ils appartenaient à des couches sociales plus élevées, et devaient se battre sans aucune contrepartie. Il était également fréquent d'émettre de la monnaie pour payer des mercenaires.

Les premières cités à battre monnaie furent celles d'Ionie, une région située sur la côte occidentale de l'Anatolie, avec lesquelles la Lydie entretenait d'étroites relations économiques et culturelles. De fait, les cités grecques tirèrent avantage de l'émission des pièces qui circulèrent sur leur territoire : leur valeur étant supérieure à la valeur réelle du métal utilisé dans leur com-

position, la possession de ces pièces représentait une richesse supérieure à la possession du métal précieux réellement détenu. Ce phénomène pourrait expliquer le grand nombre de cités qui battirent monnaie, mais aussi la rapidité de l'expansion de la production de pièces en argent à partir de la fin du VI^e siècle av. J.-C. Les citoyens comme les étrangers utilisaient cette monnaie surévaluée dans des circonstances déterminées (achat de marchandises, paiement de droits de passage et de taxes...). Les cités imposèrent ainsi la monnaie sur leur territoire, mais elles durent en contrepartie s'en porter garantes en se chargeant de sa production. Une responsabilité qui se matérialisa par le choix des représentations et des lettres qui apparaissaient sur la brillante surface du métal. ■

▲ L'IMPÔT À LA MODE PERSE

Cette scène ornant le célèbre « Vase de Darius » représente le trésorier du roi perse faisant l'inventaire des impôts qu'on lui apporte dans des sacs. Les lettres grecques inscrites sur la table représentent des valeurs allant d'un 1/4 de sicle à 10 000 sicles. Musée archéologique national, Naples.

Pour en savoir plus

ESSAIS
La Monnaie grecque
 M. Amandry (dir.), Ellipses, 2001.
La Naissance de la monnaie. Pratiques monétaires de l'Orient ancien
 G. Le Rider, PUF, 2001.

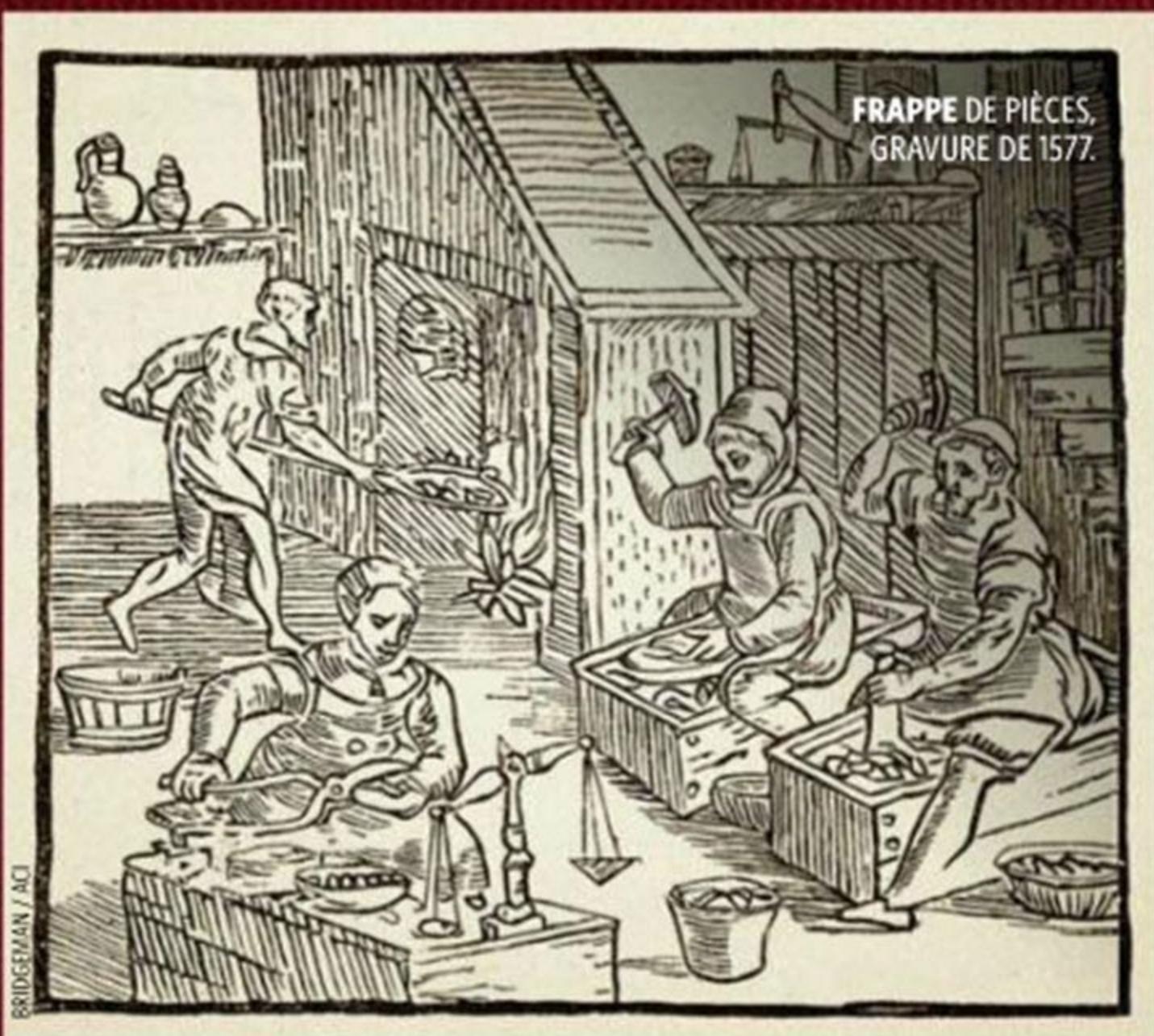
DES PIÈCES DOUÉES DE PAROLE

WERNER FORMAN / GETTY

Les images qui figurent sur le revers d'une pièce et identifient leur État d'émission s'appellent des « types ». En Grèce, les expressions « types parlants » ou « armes parlantes » désignaient une image qui se substituait au nom d'une cité-État, soit parce qu'il existait une correspondance phonétique entre l'élément représenté et le nom de la ville, soit parce que l'image constituait l'emblème de la cité.



TÉTRADRACHME FRAPPÉ AUX SYMBOLES D'ATHÈNES : LA CHOUETTE ET LA GRANDE STATUE D'ATHÉNA QUI SE DRESSAIT DANS LE PARTHENON, SUR L'ACROPOLÉ.



Frapper ou fondre les pièces

Les pièces grecques étaient frappées, et non coulées dans des moules. Pour leur frappe, on se servait d'un marteau qui battait une rondelle de métal (le flanc) placée entre deux matrices appelées « poinçons ». Sur ces derniers étaient gravées les images que l'on souhaitait imprimer sur la pièce.

1.



TARENTE

Les Spartiates fondèrent Tarente au VIII^e siècle av. J.-C., dans le Sud de l'Italie. Cette fondation fut ensuite attribuée à Taras (qui a donné son nom à la cité), fils de Poséidon, sauvé d'un naufrage par un dauphin qui le déposa en Italie.

4.



PHOCÉE

Ce statère fut frappé dans de l'électrum par la ville de Phocée (l'actuelle Foça), située en Ionie. L'image de son avers représente un phoque, dont le nom en grec *phokè* renvoie à celui de la ville, *Phokaia*.

7.



MÉTAPONTE

Proche de Tarente, la ville de Métaponte se caractérisait par l'exportation de céréales. Ses pièces étaient frappées d'un épis d'orge. Ce statère d'argent est dit « incus » : l'épi est imprimé en relief sur l'avers et en creux sur le revers.

2.

DEA / GETTY IMAGES



CYZIQUE

Le thon était l'emblème de Cyzique, fondée au VIII^e siècle av. J.-C. sur la mer de Marmara par des Milésiens. Son statère en or, dont la valeur s'élevait à 28 drachmes, fut très utilisé comme moyen de paiement international.

3.

BRIDGEMAN / ACI



PANTICAPÉE

Panticapée (l'actuelle Kertch) est une cité de Crimée fondée par les Milésiens au VII^e ou au VI^e siècle av. J.-C. Ce toponyme fut forgé à partir du nom « Pan », dieu des montagnes et de la vie agreste, emblème de la cité.

5.

BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE



ÉGINE

L'île d'Égine est l'une des premières cités-États à battre monnaie. Les habitants utilisaient le terme de tortue pour désigner la monnaie, car la carapace de l'animal rappelait l'aspect concave et la forme de pépite des premières pièces.

6.

BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE



ÉRÉTRIE

Les pièces de la ville d'Érétrie, située sur l'île d'Eubée, sont contemporaines des premières pièces émises à Athènes. Sur leur revers apparaît un calmar et sur leur avers une vache qui regarde en arrière.

8.

BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE



CYRÈNE

Sur le revers des pièces de cette ville fondée sur la côte libyenne au VII^e siècle av. J.-C. est représenté le silphium. Aujourd'hui disparue, cette plante locale qui a fait la richesse de la cité était surtout utilisée en médecine.

9.

P. ROBINSON / AGE FOTOSTOCK



RHODES

Rhodes était l'une des cités grecques les plus riches des IV^e-III^e siècles av. J.-C. Sur l'avers de ses pièces figurait la tête du dieu Apollon, tandis que le revers représentait une rose, *rhodos* en grec, un terme qui a donné son nom à la ville.

ALEXANDRE VACILLE DEVANT TYR



Sur la route glorieuse du Macédonien se dresse un obstacle imprévu : Tyr, puissante cité phénicienne, refuse de se soumettre. À la technologie des assaillants répond l'ingéniosité des défenseurs, rendant l'issue du siège de la ville incertaine jusqu'à l'assaut ultime.

ANTONIO GUZMÁN GUERRA
UNIVERSITÉ COMPLUTENSE DE MADRID

En janvier 332 av. J.-C., Alexandre le Grand se présente devant les portes de la ville la plus riche et la plus puissante de Phénicie : Tyr. Plus tôt, son armée avait infligé une défaite écrasante aux troupes de l'Empire perse lors de la bataille d'Issos, dans le Sud-Est de l'actuelle Turquie, au cours de laquelle le roi Darius III lui-même avait été sur le point d'être capturé. Avec cette victoire, le Macédonien avait totalement soumis l'Anatolie et prenait la route qui devait le mener en Égypte, en passant par le Liban et la Palestine. De nombreuses villes phéniciennes, comme Arwad, Byblos et Sidon, se soumettent sans grande résistance, mais les fiers Tyriens, anciens alliés du Grand Roi perse, ne sont pas disposés à plier si facilement devant le jeune chef militaire débarqué d'Europe.

**ASSAUT ET
CONTRE-ATTAQUE**

Pour se prémunir des tours de tir macédoniennes, les défenseurs tyriens lancent un bateau en feu sur la digue.



LES RUINES DE L'ANCIENNE TYR

Sous la domination de l'Empire perse à partir de 538 av. J.-C., puis des souverains hellénistiques en 332 av. J.-C., Tyr finit par être intégrée à la province romaine de Syrie. Arc de triomphe et voie romaine. II^e siècle.





CORBIS / CORDON PRESS

PENDENTIF
EN OR
EN FORME
DE BATEAU
PHÉNICIEN.

À l'arrivée d'Alexandre, le roi de Tyr, Azémilcos, est absent. Ce sont son fils et les anciens de la ville qui le reçoivent. Ces derniers lui offrent des présents et une couronne en or, mais Alexandre désire faire un sacrifice dans le temple de Melkart, identifié à Héraclès, dont il se considère comme le descendant. Les Tyriens refusent une requête signifiant à leurs yeux la soumission. Furieux devant une telle provocation, la première depuis son départ pour le Levant, Alexandre décide de prendre la ville par la force.

Tyr est alors divisée en deux parties : la vieille ville, située sur la côte, et la ville nouvelle, construite sur une île située à un peu moins d'un kilomètre du littoral. Cette dernière est une citadelle pratiquement imprenable. Protégée par une puissante muraille de près de 45 mètres de haut, elle dispose de deux ports très bien défendus, abritant une flotte puissante. La conquête n'allait donc pas être une tâche facile, ce que prédit d'ailleurs un rêve à Alexandre : Héraclès lui apparut, l'appelant par son nom depuis le haut de la muraille et lui tendant une main. Le devin Aristandre en déduisit que la ville serait prise au prix de grands sacrifices. Cela n'empêche

pas Alexandre de poursuivre son projet, décidé à ne tolérer aucune provocation ou insubordination, comme cela avait déjà été le cas à Thèbes, Milet ou Halicarnasse.

Le roi macédonien a également des raisons stratégiques de conquérir Tyr. S'il se dirige vers l'Égypte en laissant la ville derrière lui, les Perses conserveront la domination maritime grâce à la flotte tyrienne alliée, et Darius III pourra revenir sur la côte syrienne au lieu de rester confiné à l'intérieur de ses terres de Mésopotamie. Alexandre suppose également que la prise de Tyr incitera Chypre et les autres villes côtières à rallier son camp, ce qui lui procurera les contingents navals dont il a grand besoin. Il est donc décidé à prendre la cité à n'importe quel prix.

Une digue pour relier l'île

Le siège de Tyr durera huit mois, de janvier à août 332 av. J.-C., passant par diverses phases au cours desquelles chacun des deux camps alternera victoires et revers. Pour commencer, les soldats macédoniens creusent des tranchées et préparent leurs engins d'assaut, tandis que près de 200 bateaux entament le blocus de la ville. Pour surmonter les difficultés

▼ SOUVERAIN CASQUÉ

Alexandre le Grand, représenté sur cette monnaie en or, porte un casque d'hoplite symbolisant le caractère guerrier de sa fonction royale. Fitzwilliam Museum, Cambridge.

CHRONOLOGIE EN PASSANT PAR LE LEVANT

334 av. J.-C.

Alexandre défait les Perses lors de la bataille du Granique, près de Troie, en Asie Mineure.

333 av. J.-C.

Dans la plaine d'Issos, en Syrie, Alexandre triomphe de nouveau sur les Perses.

332 av. J.-C.

Les Macédoniens assiègent la ville de Tyr, qui résiste avec force mais finit par tomber.

331 av. J.-C.

Après avoir pris Gaza, Alexandre se dirige vers l'Égypte, où il est accueilli comme un libérateur.



DEA / ALBUM



TYR, LA CITÉ INSULAIRE

Les auteurs antiques ont fréquemment loué la beauté et la grandeur de Tyr, dans l'actuel Liban. Cette ville, l'un des ports commerciaux les plus importants de la Méditerranée, a pris sa forme caractéristique au X^e siècle av. J.-C., sous le règne d'Hiram I^{er}. Ce dernier décida d'unir deux îlots par une jetée et édifica notamment les grands temples dédiés à Melkart (le plus important), Astarté et Baal Shamin. La ville fondée par Hiram atteint les 160 000 mètres carrés, une grandeur toute relative si l'on considère qu'elle comptait environ 40 000 habitants (réfugiés et résidents) lors du siège d'Alexandre.



MONNAIE PHÉNICIENNE EN ARGENT, REPRODUISANT UN NAVIRE REMPLI DE GUERRIERS ET UN HIPPOCAMPE. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, BEYROUTH.

1 Île de Melkart

Selon l'historien romain Flavius Josèphe, le roi Hiram de Tyr unit deux îlots en une seule île située face à la côte de la vieille ville de Tyr.

2 Temple

Le sanctuaire le plus important de Tyr était celui de Melkart. Selon la légende, il possédait une colonne en or et une autre en émeraude.

3 Port égyptien

L'aménagement de ce port naturel et ouvert est attribué au roi Ithobaal et ses successeurs, au IX^e siècle av. J.-C.

4 Port sidonien

Ce port artificiel était situé à l'intérieur des murailles de la ville. Son entrée était étroite et donc facilement défendable.

5 Palais

Cet édifice fut l'un des projets les plus ambitieux du roi Hiram I^{er}. Selon Arrien, on y trouvait les trésors de la ville.

6 La muraille

Tyr était entourée d'une puissante muraille. Érigée sous Hiram I^{er}, elle mesurait 45 mètres de haut, avec plusieurs tours défensives.

topographiques imposées par la situation insulaire de Tyr, Alexandre et ses ingénieurs imaginent une digue de presque un kilomètre de long reliant la côte à l'île, sur laquelle ils projettent de faire avancer troupes et engins d'assaut contre la forteresse. Après avoir choisi une zone où la mer est peu profonde et boueuse, afin de faciliter l'entreprise, ils utilisent des pierres et les déblais de la ville ancienne détruite par l'armée macédonienne. Les travaux progressent grâce à la passivité des défenseurs qui ne croient pas au succès du projet. Alors que les assaillants arrivent à une centaine de mètres de l'île, ils se rendent compte que l'eau devient soudainement plus profonde. Les Tyriens en profitent alors pour se défendre vigoureusement en lançant depuis les murs toute sorte de projectiles sur les Macédoniens, dont les premiers détachements ne sont pas composés uniquement de soldats, mais surtout de bâtisseurs et d'ouvriers. L'armée de Tyr conserve toujours l'avantage sur les 200 bateaux macédoniens et détruit au fur et à mesure, au cours de raids nocturnes, ce que les assaillants construisent pendant la journée.

Bateaux-béliers face aux murailles

Alexandre ordonne alors de construire deux énormes tours de siège recouvertes de cuir et de peaux pour les protéger des traits incendiaires lancés par les Tyriens. À l'intérieur, ils installent des catapultes et d'autres éléments d'artillerie. En réponse, les Tyriens remplissent de sarments secs et de broussailles un énorme bateau destiné au transport de chevaux. Ils installent deux mâts à sa proue, le modifient pour augmenter sa capacité de charge et le remplissent de poix, de soufre et d'autres matériaux inflammables. Puis ils lestent la poupe afin de surélever la proue. Lorsque le vent favorable souffle en direction de la digue macédonienne, ils poussent enfin le bateau avec des trières et le fracassent contre les deux tours qui sont ravagées par les flammes. C'est ce moment précis que choisissent les Tyriens pour faire une percée hors de la ville. Embarqués sur des bateaux légers, ils abordent la digue en



L'AMBITION D'ALEXANDRE

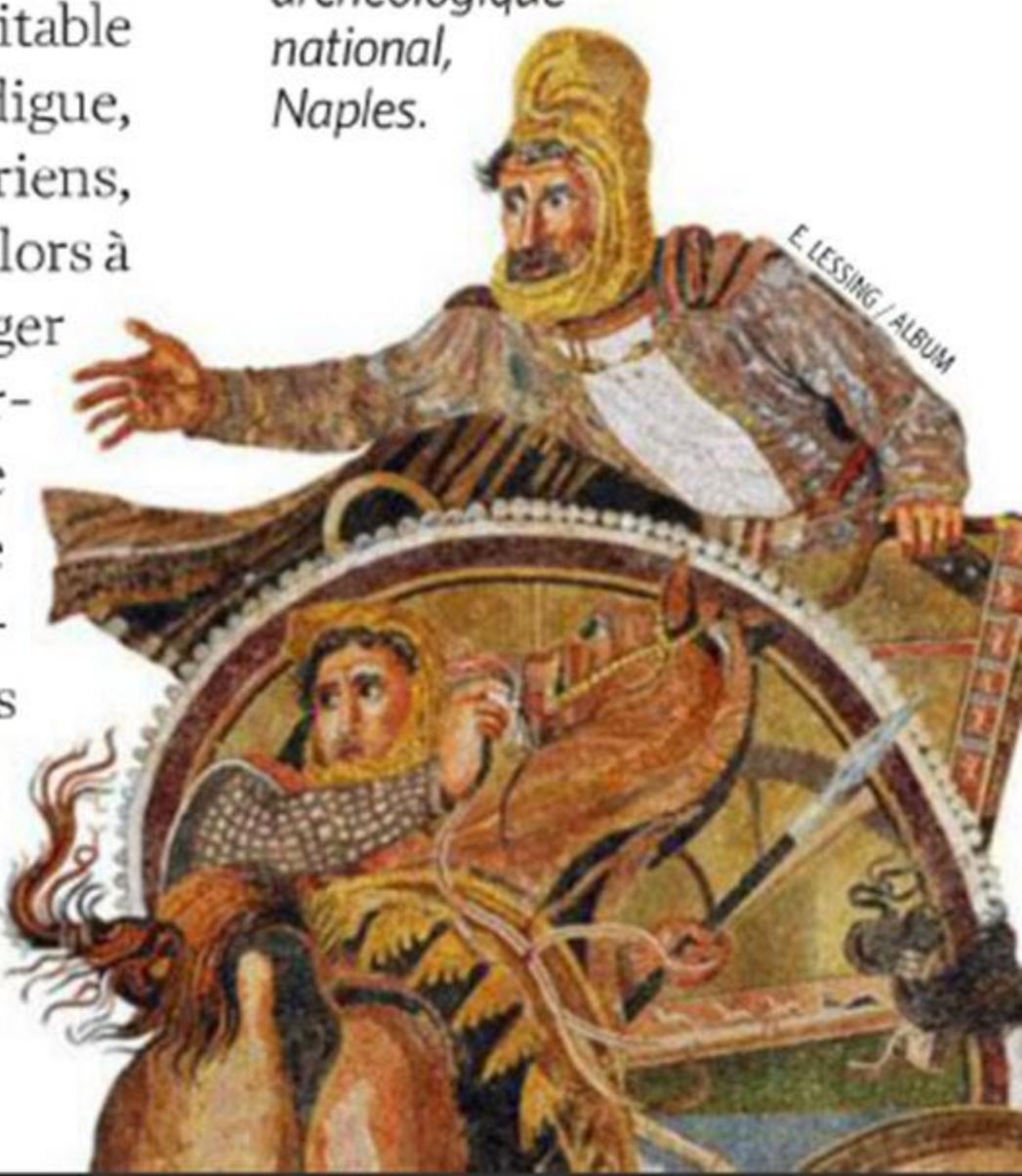
L'HISTORIEN ARRIEN, au II^e siècle apr. J.-C., faisait référence à la soif conquérante d'Alexandre : « Il ne concevait rien que de grand et d'extraordinaire [...] , il s'élançait toujours au-delà de ce qui était connu, et au défaut de tout autre ennemi, il en eût trouvé un dans son propre cœur. » La carte ci-dessus montre l'itinéraire et les batailles livrées par le roi macédonien en Anatolie et au Proche-Orient jusqu'en Égypte.

divers points et détruisent la barrière et les machines de siège macédoniennes.

Avant ce revers, Alexandre avait ordonné de construire une digue beaucoup plus large, pouvant accueillir davantage de tours et d'engins de guerre, ainsi qu'un plus grand nombre de troupes. Des embarcations de Sidon, de Rhodes, de la ville lycienne de Solos et de Chypre étaient arrivées, formant une véritable armada mouillant près de la nouvelle digue, face à la plage et à l'abri du vent. Les Tyriens, voyant la taille de la flotte, renoncent alors à l'attaque directe et s'emploient à protéger l'entrée des deux ports de leur ville, fermant les accès avec une file compacte de bateaux. Leur plus grande inquiétude provient des bateaux-béliers des Macédoniens, composés de deux bateaux unis par la proue et portant un bélier suspendu sur les ponts, prêt à enfoncer leurs

▼ LA TERREUR DU ROI DARIUS

Ce détail d'une mosaïque romaine met en scène Darius III fuyant la bataille d'Issos. II^e siècle av. J.-C. Musée archéologique national, Naples.





UNE SOIF DE CONQUÊTE

Le sarcophage dit « d'Alexandre », découvert près de Sidon, reproduit une bataille entre Perses et Macédoniens (ici, un cavalier). IV^e siècle av. J.-C. Musée archéologique d'Istanbul.

murailles. Pour éviter que les bateaux ennemis ne s'approchent des murs de la ville, les Tyriens lancent une grande quantité de pierres dans l'eau, tandis que quelques plongeurs coupent furtivement les cordes des trières qui tentent de mouiller dans les environs. S'en apercevant, les Macédoniens remplacent les cordes des ancrages par des chaînes de fer. Aujourd'hui, on a coutume de dire que l'invention du char blindé a précipité celle de la grenade antichar ; de même, chaque arme inventée par un ennemi provoque une réaction dans le camp opposé. Ce fut ce même principe qui anima l'armée macédonienne d'Alexandre et les ingénieux défenseurs de Tyr.

La victoire par surprise

Après sept mois de siège, les Tyriens lancent une attaque surprise et réussissent à couler plusieurs quinquérèmes du roi Pnythagore de Chypre, d'Androclès et de Pasicles, commandants de la flotte chypriote et alliés des Macédoniens. Mais Alexandre réplique rapidement en dirigeant une contre-attaque qui envoie par le fond une bonne partie de la flotte tyrienne. Quelques jours plus tard, le Macédonien ordonne l'assaut final. Il emploiera dans l'opération toutes les ressources humaines et matérielles à sa disposition. La flotte alliée attaque les deux ports de la ville, qui est cernée par une flottille transportant archers et catapultes pour frapper les assiégés, tandis que les bateaux-béliers, protégés par le reste de la flotte, chargent contre les murailles. Les Macédoniens réussissent enfin à ouvrir une brèche dans le mur d'enceinte. Une fois cette brèche suffisamment large, les troupes du général Admète, les soldats d'infanterie et les lanciers du général Coenus escaladent le mur, suivis par Alexandre lui-même qui, avec sa lance, attaque et jette à la mer plusieurs défenseurs.

Le massacre qui suit est terrible. Épuisés par un siège long et pénible, et après avoir vu les Tyriens égorgé et jeter à la mer depuis les créneaux plusieurs prisonniers, les Macédoniens sombrent dans une extrême violence. Si l'on croit les chiffres de l'historien Arrien, près de 8 000 Tyriens furent



BRIDGEMAN / ACI

LA BRÈCHE DÉCISIVE

SUITE À L'ATTAQUE COMBINÉE des Macédoniens et de leurs alliés, l'artillerie réussit à ouvrir une brèche dans la muraille de Tyr, comme le montre cette lithographie. Les navires de guerre et les archers font fuir les sentinelles, les ponts-levis sont baissés et les soldats d'infanterie entrent en masse dans la ville. Bien que le général macédonien Admète ait péri au cours de l'attaque, Tyr tombe rapidement, ne possédant plus de navires pour contenir les assaillants.

assassinés au cours de cet assaut et plus de 2 000 furent crucifiés sur le rivage. 30 000 autres furent vendus comme esclaves. Le bain de sang n'empêcha pas Alexandre de célébrer sa victoire en faisant un sacrifice en l'honneur d'Héraclès dans le temple de Melkart. Il déposa en offrande la machine avec laquelle il avait démolie la première partie du mur et fit graver une inscription qu'il avait peut-être rédigé lui-même. De cette manière, Alexandre remerciait son ancêtre pour son triomphe sur la ville rebelle qui avait osé le défier. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Histoire de la Phénicie
J. Elayi, Perrin, 2013.

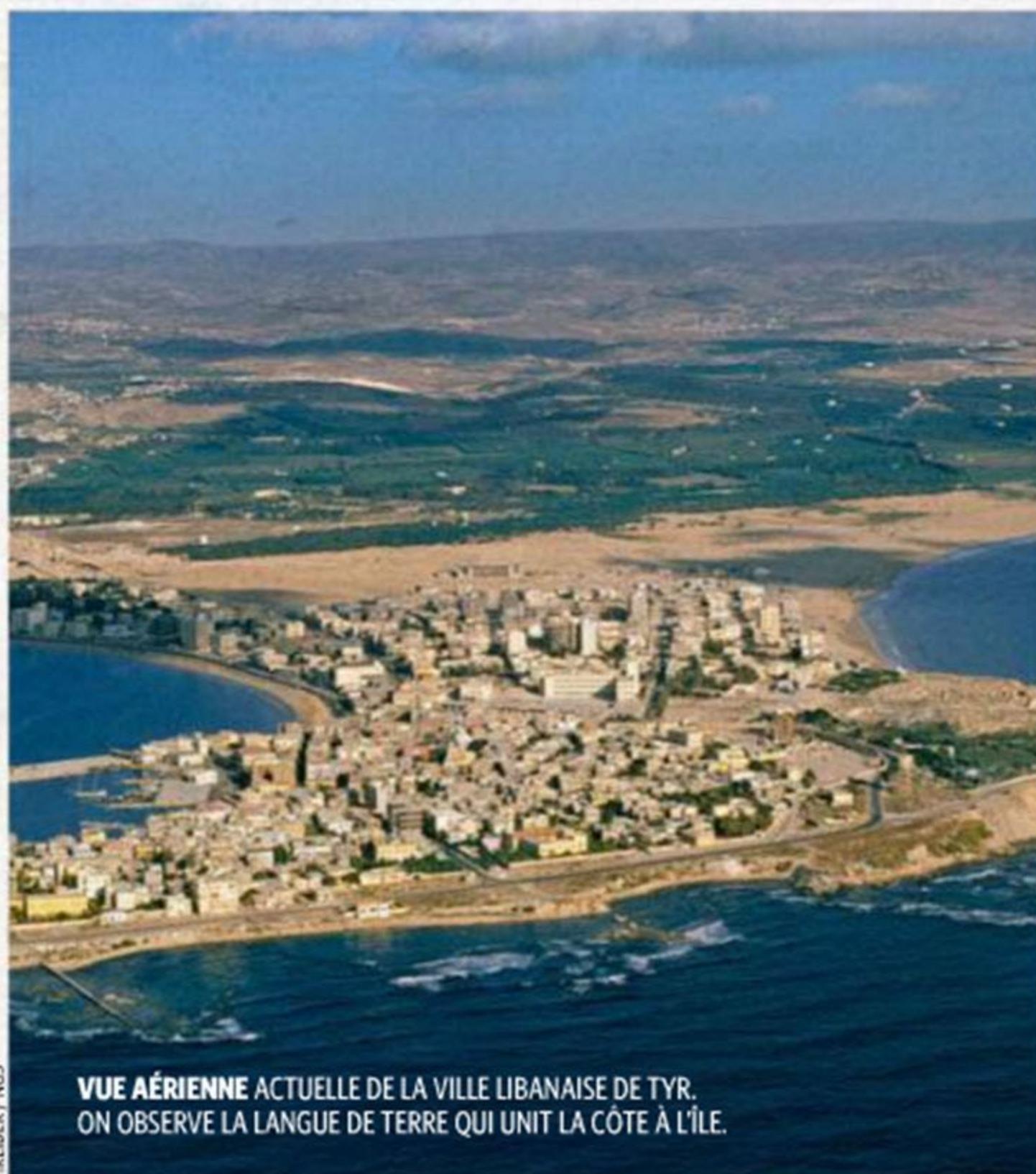
Alexandre le Grand. Histoire et dictionnaire
O. Battistini et P. Charvet (dir.), Robert Laffont, 2004.

LE PLUS GRAND SIÈGE DE L'ANTIQUITÉ

Le siège de Tyr a entraîné un déploiement d'armes sans précédent de la part des deux camps. Face à la digue, aux tours et aux phalanges macédoniennes chevronnées, les Tyriens répliquent par des bateaux en feu, des pluies de flèches, de gigantesques crochets, des béliers et même du sable chauffé à blanc lancé depuis les créneaux. Même si Alexandre s'attribue le mérite de la victoire, il devait celle-ci autant, voire plus, à ses ingénieurs.

STATUETTE DE GUERRIER GREC EN BRONZE, ARMÉ D'UN CASQUE ET D'UN BOUCLIER.

AGE FOTOSTOCK



VUE AÉRIENNE ACTUELLE DE LA VILLE LIBANAISE DE TYR. ON OBSERVE LA LANGUE DE TERRE QUI UNIT LA CÔTE À L'ÎLE.

SCHREIBER / NGS



ADAM HOOD / OSPREY PUBLISHING

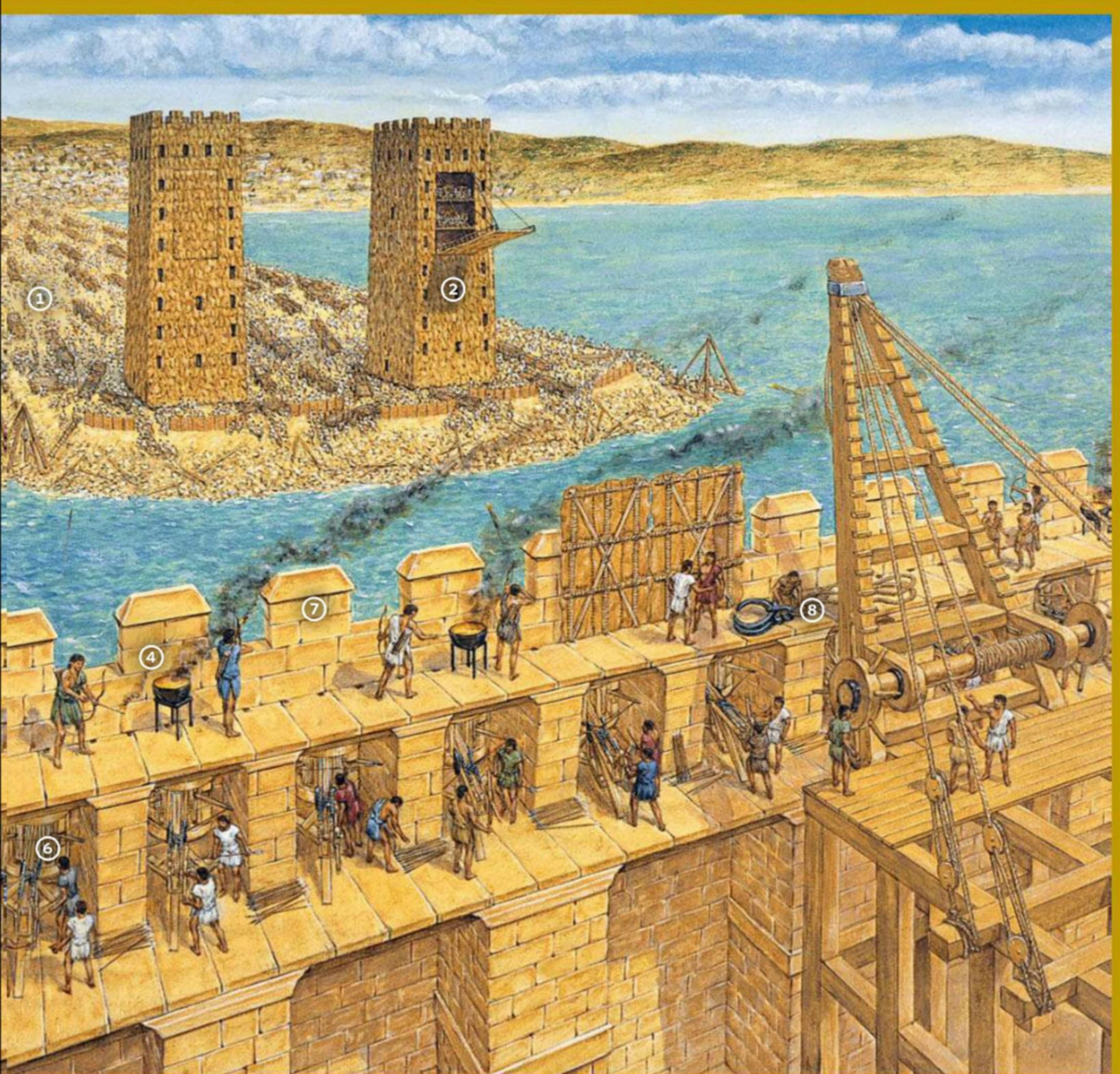
SIÈGE DE TYR
PAR L'ARMÉE
D'ALEXANDRE
LE GRAND. LES
TOURS DE SIÈGE
APPROCHENT
DE LA MURAILLE.

① Digue

Pour construire un accès leur permettant d'atteindre l'île, très proche du littoral, les Macédoniens utilisent le bois et les pierres de l'ancienne ville qu'ils ont détruite.

② Tours de siège

Les tours disposent de 20 niveaux pouvant accueillir les archers et les béliers. Chacune d'entre elles est dotée d'un pont-levis. L'extérieur est protégé par des peaux de brebis.



③ Navire de charge

Les Tyriens remplissent un navire de produits inflammables et accrochent deux chaudrons pleins de combustible à sa proue. Deux trières le lancent contre les tours.

④ Flèches ardentes

Les archers de Tyr envoient des flèches enflammées sur le navire de charge lancé contre les tours afin d'incendier son combustible.

⑤ Boucliers de peaux

Les défenseurs accrochent en haut des murailles de grands boucliers de peaux et d'algues pour amortir l'impact des flèches et des pierres ennemis.

⑥ Arbalètes géantes

À mesure que les Macédoniens approchent des murailles de Tyr, les défenseurs les criblent de flèches lancées par de grandes arbalètes.

⑦ Renforcer la muraille

Les sources antiques relatent que les Tyriens avaient construit des murs de défense tentant de dépasser en hauteur les tours des assaillants.

⑧ Des poulies pour crochets

Les défenseurs construisent de grandes poulies servant à lancer des crochets fixés à de solides cordes, pour renverser les bateaux à rames ennemis.



LUXE OSTENTATOIRE

Vue de l'atrium et du *tablinum* (bureau) de la maison de Lucretius Fronto. Devant le bassin central se trouve un *cartibulum*, une table en marbre aux pieds en forme de griffes de lion.



BIENVENUE CHEZ LUCRETIUS

notable de Pompéi

De toutes les maisons découvertes sous les cendres du Vésuve, celle de Marcus Lucretius Fronto se distingue par le luxe de son aménagement. Visite guidée de ce parfait exemple de l'art de vivre à la romaine.

ELENA CASTILLO
PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE,
UNIVERSITÉ COMPLUTENSE DE MADRID



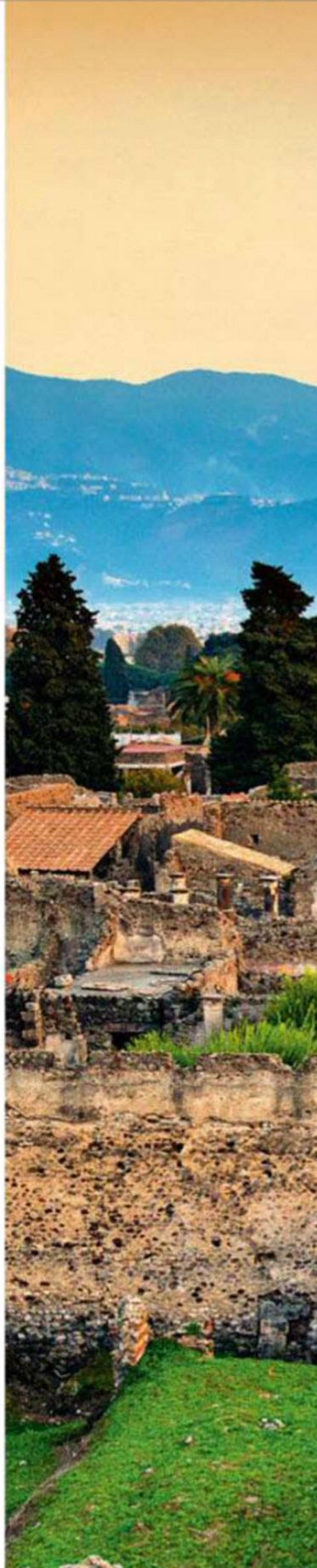
UIG / ALBUM

À L'OMBRE D'UN VOLCAN

La voie de l'Abondance, flanquée de boutiques et de maisons, était la plus longue rue de Pompéi. Partant du forum, elle allait jusqu'à la porte du Sarno.

◀ FONTAINES ET PUISTS

Les habitants des maisons les plus pauvres, qui ne disposaient pas d'eau courante, puisaient l'eau aux fontaines publiques. Tableau d'Edoardo Forti. XIX^e siècle.



On estime qu'avant l'éruption du Vésuve, le 24 août 79 apr. J.-C., il y avait à Pompéi quelque 1 500 demeures, dans lesquelles vivaient 8 000 à 10 000 personnes, dont 40 % d'esclaves. Ces résidences n'étaient pas toutes du même type. Les habitants les plus pauvres vivaient dans de modestes habitations installées dans l'arrière-boutique d'un atelier ou d'un commerce, ou sur une terrasse (*pergula*). Les domiciles des petits commerçants, des affranchis et des artisans avaient une surface de 120 à 350 mètres carrés et se composaient d'une série de pièces disposées autour d'un atrium couvert, d'une sorte de patio (*xystus*) ou d'un corridor.

Il y avait enfin les demeures de l'aristocratie locale, des riches commerçants et de la haute bourgeoisie pompeienne, sans doute les plus connues et les plus attractives pour les visiteurs et les archéologues. Situées principalement dans la partie ouest de la ville (les « régions » VI, VII et VIII), ces résidences raffinées étaient d'une étendue considérable (entre 450 et 3 000 mètres carrés) et pourvues de toutes les commodités. L'une des mieux conservées est attribuée à un certain Marcus Lucretius Fronto. Elle est située dans la région V, dans une rue perpendiculaire à la voie de Nola. Le nom de son propriétaire nous est connu grâce à sa mention dans un graffiti du jardin et sur quatre panneaux électoraux



LA CITÉ AU PIED DU VÉSUVE



89 av. J.-C.

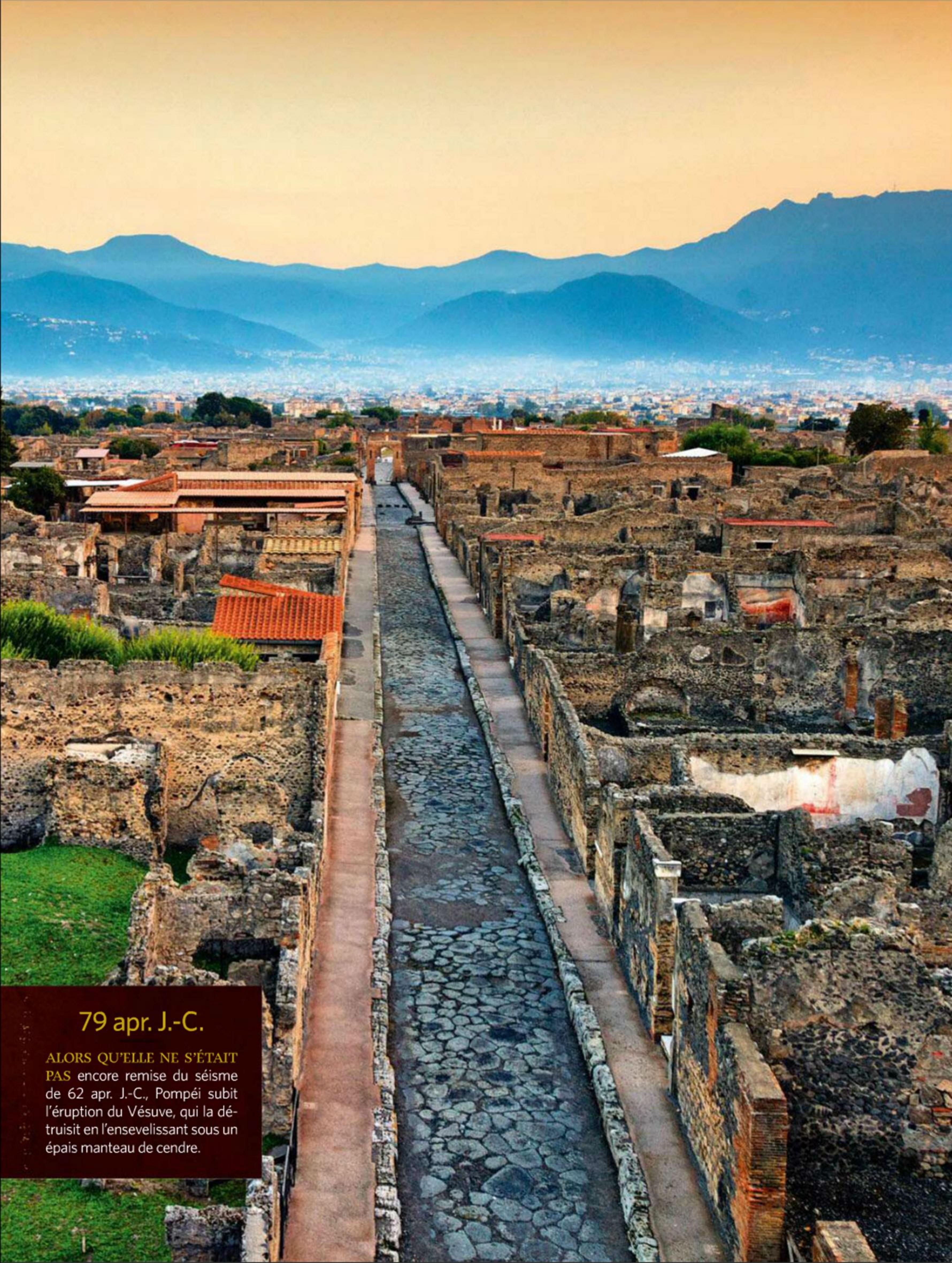
POMPÉI est assiégée par le général romain Sylla. En 80 av. J.-C., elle est obligée de se rendre et les vétérans des troupes de Sylla s'y installent. Peu après, elle devient une colonie romaine.

59 apr. J.-C.

LORS D'UN SPECTACLE de gladiateurs éclate une violente bagarre entre les « supporters » de Pompéi et ceux de sa voisine Nuceria. Néron interdit les jeux à Pompéi pendant dix ans.

62 apr. J.-C.

AU COURS DE L'HIVER, la ville de Pompéi « fut en grande partie détruite par un tremblement de terre », nous dit l'historien romain Tacite, ce qui entraîna de nombreuses restaurations.



79 apr. J.-C.

ALORS QU'ELLE NE S'ÉTAIT PAS encore remise du séisme de 62 apr. J.-C., Pompéi subit l'éruption du Vésuve, qui la détruisit en l'ensevelissant sous un épais manteau de cendre.

À LOUER, UNE PIÈCE DANS DÉMEURE DE LUXE

APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE de 62 apr. J.-C., de nombreuses résidences aristocratiques furent abandonnées par leurs propriétaires. Des pièces y étaient parfois mises en location, comme les espaces proches de l'entrée - les *tabernae* - où les esclaves vendaient autrefois l'excédent des récoltes et du bétail de leur maître, propriétaire de la maison. Une annonce de location posée sur la maison de Pansa (région VI, 6.1) permet de savoir comment ont été divisés les espaces auparavant destinés à une seule famille :

« À louer à partir du 1^{er} juillet. Dans l'*insula* Arriana Polliana, propriété de Gnaeus Alleius Nigidius Maius, locaux commerciaux avec leur galerie extérieure, appartements à l'étage supérieur pour ceux qui aspirent au prestige et souhaitent des maisons de luxe. Que les intéressés prennent contact avec Primus, esclave de Gnaeus Alleius Nigidius Maius. »

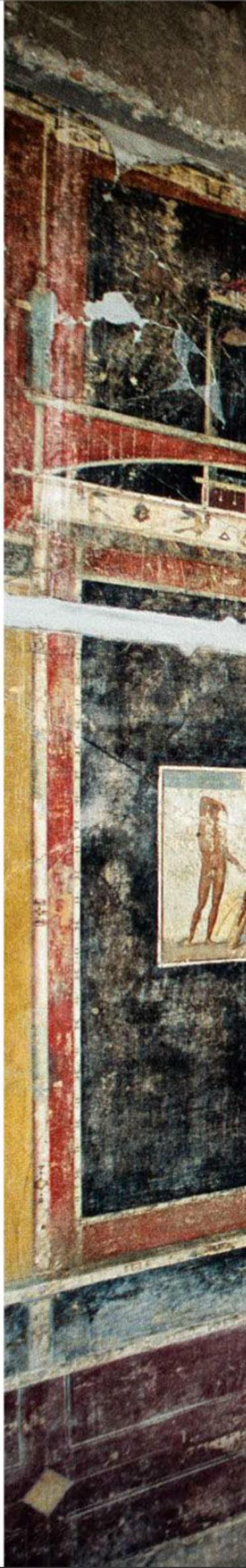
AFFICHE ÉLECTORALE PEINTE EN ROUGE SUR LE MUR D'UNE MAISON DE LA VOIE DE L'ABONDANCE.



DEA / BRIDGEMAN / ACF

LACHAMBRE D'ARIANE ▶

Le petit tableau représentant Ariane et Thésée à gauche de la photo permet de penser que cette chambre, située du côté sud de l'atrium, appartenait à la maîtresse de maison.



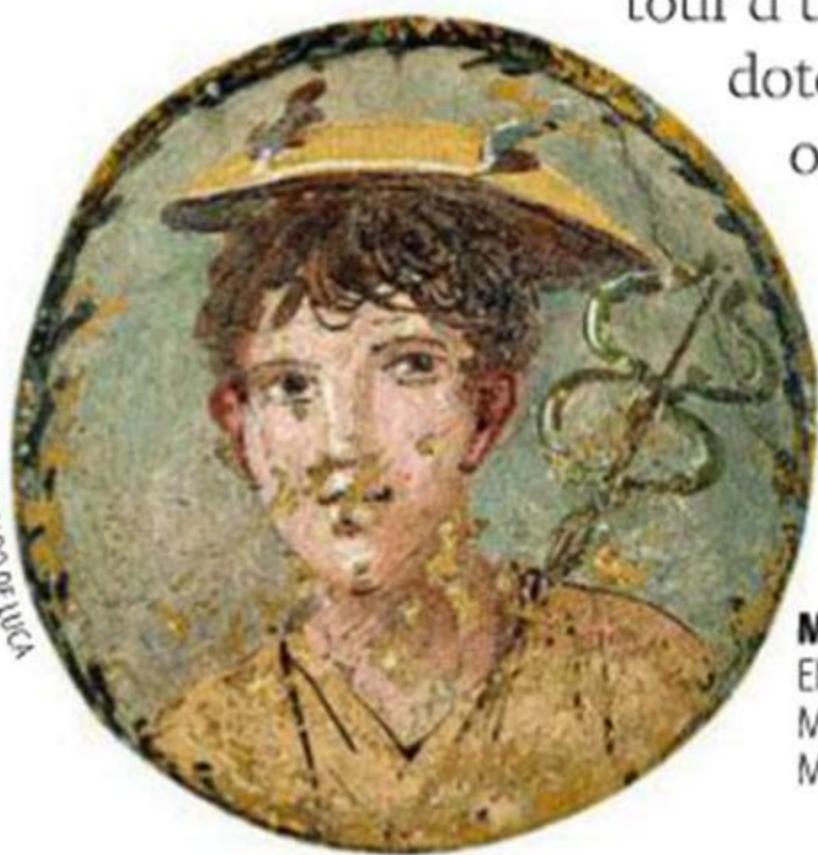
ARALDO DE LUCA

peints sur la façade de la maison. Bien qu'elle ne fasse pas partie des plus vastes - elle couvrait « seulement » 460 mètres carrés - , elle doit sa célébrité à quelques-unes des plus belles fresques conservées à Pompéi.

Comme les autres maisons luxueuses de la cité, la façade de celle de Lucretius Fronto était simple, mais il suffisait de franchir la porte d'entrée (*fauces*) pour que saute aux yeux la richesse du propriétaire. Sa structure originelle remonte au II^e siècle av. J.-C. À cette époque, les Samnites - le peuple italique qui dominait alors la région de Pompéi - s'ouvre aux influences de l'Orient hellénisé qui arrivaient par le port proche de Puteoli, actuel Pouzzoles. Dès lors, les demeures italiennes traditionnelles, aux pièces distribuées au

tour d'un atrium couvert, se dotent d'un atrium à ciel ouvert et d'un petit bassin central, l'*impluvium*, grâce auquel est recueillie l'eau de pluie emmagasinée ensuite

MÉDAILLON À L'EFFIGIE D'UN ENFANT SOUS LES TRAITS DE MERCURE. CUBICULUM DE LA MAISON DE LUCRETIUS FRONTO.



ARALDO DE LUCA

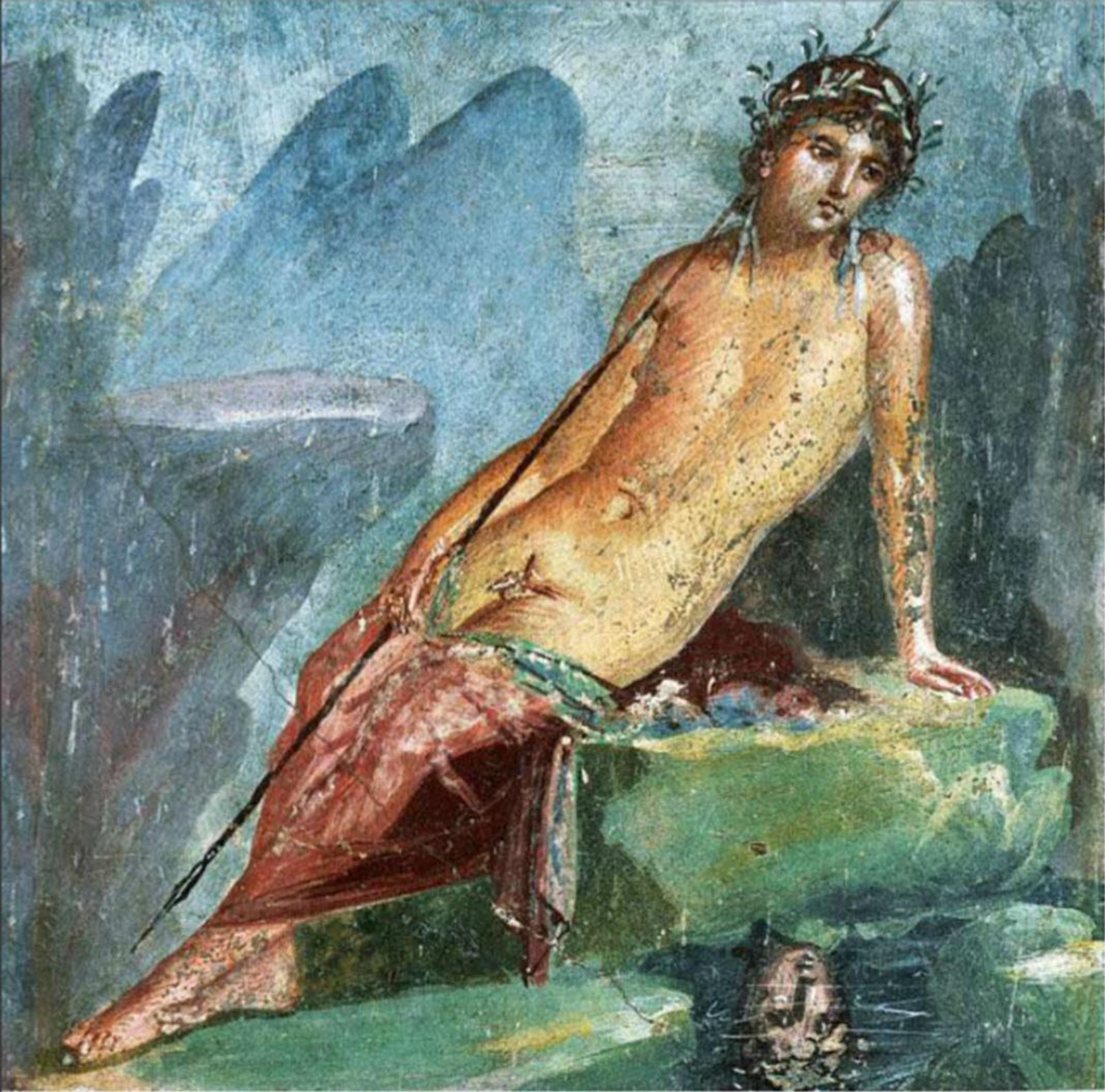
dans une citerne souterraine. Puis l'on adjoint à l'arrière de la maison un portique appelé « péristyle », qui prend progressivement la place de l'atrium comme cœur de la maison.

Pas de fenêtres, mais un jardin

Cette maison d'influence hellénistique dispose également de salles destinées à la réception d'invités (*oecus*), aux repas (*triclinium*) et au repos (*diaeta*). La salle à manger est transférée dans l'aire du péristyle, et avec elle la cuisine. Pièce charnière entre l'atrium et le péristyle, le *tablinum* - la pièce de travail où le maître de maison recevait les affranchis et les clients - occupe désormais le centre de la perspective architecturale allant de la porte d'entrée au jardin.

Les demeures pompeïennes n'avaient pas de fenêtres ouvrant sur la rue, du moins jusqu'à ce que, sous l'empereur Auguste (I^{er} siècle av. J.-C.), commencent à arriver en Italie les premiers cristaux de *lapis specularis*, une variété de gypse translucide venu des mines espagnoles de Segóbriga. Les pièces recevaient la lumière et l'air des patios et jardins intérieurs. La nuit, les Pomépiens utilisaient des lampes à huile (*lucernae*) en argile ou en bronze, qu'ils plaçaient dans tous les coins de la maison.





LUCIANO ROMANO / SCALA, FLORENCE

◀ LA VANITÉ DE NARCISSE

Une chambre de la maison était décorée d'une représentation de Narcisse, amoureux de sa propre image reflétée dans l'eau, un thème très populaire à Pompéi.

Dans celle de Lucretius Fronto, on a trouvé plusieurs candélabres, mais pas autant que dans celle de Julius Polibius, où soixante-dix lampes en céramique ont été découvertes.

Le mobilier a disparu

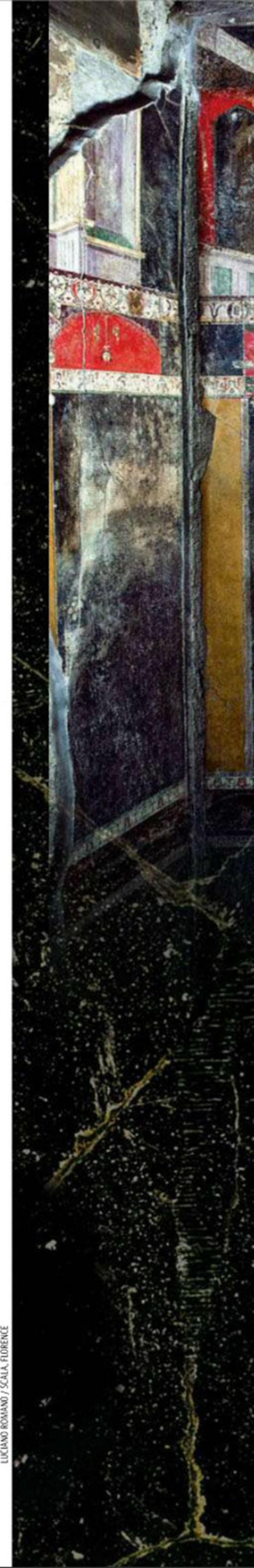
Les parois de la demeure étaient décorées de fresques d'un grand raffinement. Bien que la structure de la maison de Lucretius Fronto remonte au II^e siècle av. J.-C., ses peintures datent entre 35 et 45 apr. J.-C. Elles correspondent à la fin de ce que les spécialistes appellent le « troisième style pompéien », caractérisé par l'utilisation d'aplats de couleur, principalement le rouge cinabre, le jaune et le noir. Les murs sont divisés en panneaux montrant des scènes figurées aux thèmes mythologiques et des paysages en miniature, séparés par des motifs décoratifs tels que des thyrses, des guirlandes, des candélabres et des tiges entrelacées, prélude au baroque qui caractérisera le quatrième style.



VASE AVEC UNE SCÈNE REPRÉSENTANT DES CUPIDONS VENDANGEURS, DÉCORÉ À LA FAÇON D'UN CAMÉE. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL, NAPLES.

Après les destructions provoquées par le séisme de 62 apr. J.-C., de nombreux aristocrates quittèrent Pompéi et emportèrent dans leurs nouvelles résidences le mobilier et les ustensiles les plus précieux, ce qui explique les rares meubles trouvés lors des fouilles de Pompéi. C'est le cas de la maison de Lucretius Fronto qui, juste avant l'éruption de 79 apr. J.-C., était probablement inhabitée et en cours de restauration. Hormis des candélabres et des ustensiles de cuisine en céramique, on a trouvé dans l'atrium un magnifique *cartibulum*, une table en marbre aux pieds en forme de pattes de lion que les riches Romains plaçaient habituellement près de l'*impluvium* de l'atrium ; ils y exposaient des récipients en cuivre, en bronze et en argent, signes de la richesse familiale. La disparition des objets est aussi liée aux incursions de pillards qui revinrent dans les maisons peu après l'éruption pour voler les objets abandonnés au moment de la fuite de leurs habitants. Le trou ouvert dans le mur du côté sud du péristyle est un souvenir laissé par ces fameux *cuniculari* (chercheurs de trésors) dans la maison de Lucretius Fronto.

Dans les maisons les plus anciennes de Pompéi, aux IV^e et III^e siècles av. J.-C., on cuisinait dans l'atrium couvert, siège du foyer,



LUCIANO ROMANO / SCALA, FLORENCE



LE TABLINUM DE LUCRETIUS

LA MAISON DE LUCRETIUS FRONTO offre l'un des plus beaux exemples de peinture murale du troisième style pompéien, développé à partir du règne d'Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.). Ce style se caractérise par la division du mur en trois sections verticales et horizontales, qui isolent des panneaux de couleur unie au centre desquels apparaissent de petits tableaux mythologiques ou paysagers, comme le montre ici le mur de droite du *tablinum*. Le soubassement est décoré d'un *hortus conclusus*, un jardin clos peuplé d'oiseaux et de fontaines **1**. Au milieu de chacun des panneaux centraux se trouve un tableau ; ceux des côtés reproduisent des paysages de villas en bord de mer **2**, tandis que le panneau central représente le triomphe de Bacchus et Ariane **3**. Sur la partie supérieure sont peintes des architectures fantastiques, accompagnées de panneaux décoratifs et de différents objets : deux vases **4**, deux lampes **5**, un trépied **6**, deux griffons **7** et des masques de théâtre **8**.



LUCIANO ROMANO / SCALA, FLORENCE

LE REFUGE QUI DEVINT PIÈGE

LA MAISON DE MARCUS LUCRETIUS FRONTO fut mise au jour en mai 1900 par une équipe dirigée par Antonio Sogliano. Pendant les travaux, les archéologues découvrirent, dans une pièce donnant sur le jardin, huit squelettes qui correspondaient à cinq personnes adultes et trois enfants. Tous furent victimes de l'éruption du Vésuve, mais il ne s'agissait semble-t-il pas des habitants de cette demeure, vraisemblablement inoccupée en 79 apr. J.-C. D'après les scientifiques, ces personnes seraient plutôt des Pompéiens en fuite au moment de l'éruption, qui entrèrent dans la maison de Lucretius Fronto par la porte de derrière pour y chercher refuge. Ils se retrouvèrent prisonniers des décombres du toit lorsque celui-ci s'effondra subitement sous le poids des cendres.

MOULAGE EN PLÂTRE D'UN HABITANT SURPRIS PAR L'ÉRUPTION DU VÉSUVE. ANTIQUARIUM, POMPÉI.



PRIMA / ALBUM

UNE TRAGÉDIE GRECQUE ▶

Une scène de la tragédie d'Euripide *Andromaque* décore le *triclinium* d'hiver de la maison de Lucretius Fronto. Oreste et Néoptolème se battent pour l'amour de la belle Hermione.

avec des braseros portatifs. On posait les plats sur le *cartibulum* et l'on mangeait dans le *tablinum*. À la suite des innovations qu'apporta l'hellénisation de l'architecture domestique, on prit les repas dans le *triclinium*, situé sur l'un des côtés du péristyle, et la cuisine fut installée à proximité.

Chauffage au sol pour le bain

La maison possède une cuisine typique, située dans un angle du péristyle. Elle est composée d'une salle destinée au stockage de la nourriture et d'un espace plus réduit pour faire la cuisine, doté d'un plan de travail en briques réfractaires sur lequel on préparait les braises. On utilisait des trépieds en fer et des pointes d'amphores pour poser chaudrons et marmites.

Dès l'époque samnite, les riches maisons disposaient d'un petit cabinet de toilette privé (en général une pièce pourvue d'une baignoire et d'un brasero) et de toilettes situées dans l'espace même de la cuisine. À partir du 1^{er} siècle av. J.-C., les latrines furent mises à l'écart et les cabinets de toilette agrandis, avec des salles chaudes dans lesquelles on installa un nouveau système de chauffage appelé « *hypocauste* », ou sol surélevé, sous lequel circulait l'air chauffé dans les fours.

Certes, la maison de Lucretius Fronto n'était pas l'une de ces grandes demeures qui, à Pompéi, se dressaient dans la descente vers la vallée du Sarno et la mer, avec de « hauts vestibules royaux, des atriums et péristyles très vastes, des jardins et des portiques luxueux et importants, des bibliothèques, des pinacothèques et des basiliques, dont la magnificence est comparable à celle des œuvres publiques », selon la description de l'architecte romain Vitruve. Mais elle ne manquait d'aucun des raffinements caractérisant une authentique demeure de prestige. Elle est surtout l'une des rares habitations à avoir conservé un aussi riche et inestimable ensemble de peintures, alors que près de 4/5 des fresques ont disparu depuis la découverte de Pompéi. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Les Cités enfouies du Vésuve
A. Barbet, Fayard, 2001.

Pompéi, la cité ensevelie
R. Etienne, Gallimard, 2009.

La Maison romaine
J.-P. Adam et H. Naudeix, Honoré Clair, 2012.

INTERNET
www.pompeiiisites.org
www.pompeiiinpictures.com



ARALDO DE LUCA



UNE DEMEURE AU TRÈS RICHE DÉCOR

Cette maison, située dans une rue perpendiculaire à la voie de Nola, est l'une des plus belles de Pompéi, malgré ses dimensions modestes. Sa structure originelle date du II^e siècle av. J.-C. Des affiches électorales sur la façade laissent penser que son propriétaire était Marcus Lucretius Fronto, édile de la cité, même si tous les scientifiques ne s'accordent pas sur cette attribution.





1 ATRIUM

Au centre du patio, un *impluvium* recueille les eaux pluviales. À côté se trouve un *cartibulum* (table en marbre). L'atrium est décoré de fresques noires avec de petites scènes de chasse.

2 TABLINUM

Cette salle de travail du maître de maison, dans laquelle étaient gardés les papiers officiels, s'ouvre sur l'atrium. Elle est décorée de peintures du troisième style, avec des thèmes mythologiques.

3 TRICLINIUM

C'est l'une des deux salles à manger de la maison, située sur le côté sud de l'atrium. Elle est décorée dans le quatrième style, avec des scènes mythologiques, comme la mort de Néoptolème.

4 CUBICULUM

Cette pièce, peut-être la chambre de la maîtresse de maison, était décorée de deux scènes : Ariane remettant à Thésée le fil qui lui permettra de sortir du labyrinthe et le bain de la déesse Vénus.

5 CUBICULUM

Cette pièce peinte en jaune vif contient deux scènes moralisantes. Des médaillons ornés de portraits d'enfants situés près de la porte laissent penser qu'il s'agissait de la chambre des enfants.

6 TRICLINIUM

Sur le côté sud-ouest du péristyle s'ouvre une salle à manger d'été décorée de panneaux qui contiennent de petites fresques avec des scènes mythologiques : Pyrame et Thisbé, Dionysos et Silène.

7 EXÈDRE

Près du *triclinium* se trouve une grande pièce ouverte sur le péristyle. Elle est décorée de peintures du quatrième style, alternant des bandes jaunes et rouges séparées par des motifs architecturaux.

8 PÉRISTYLE

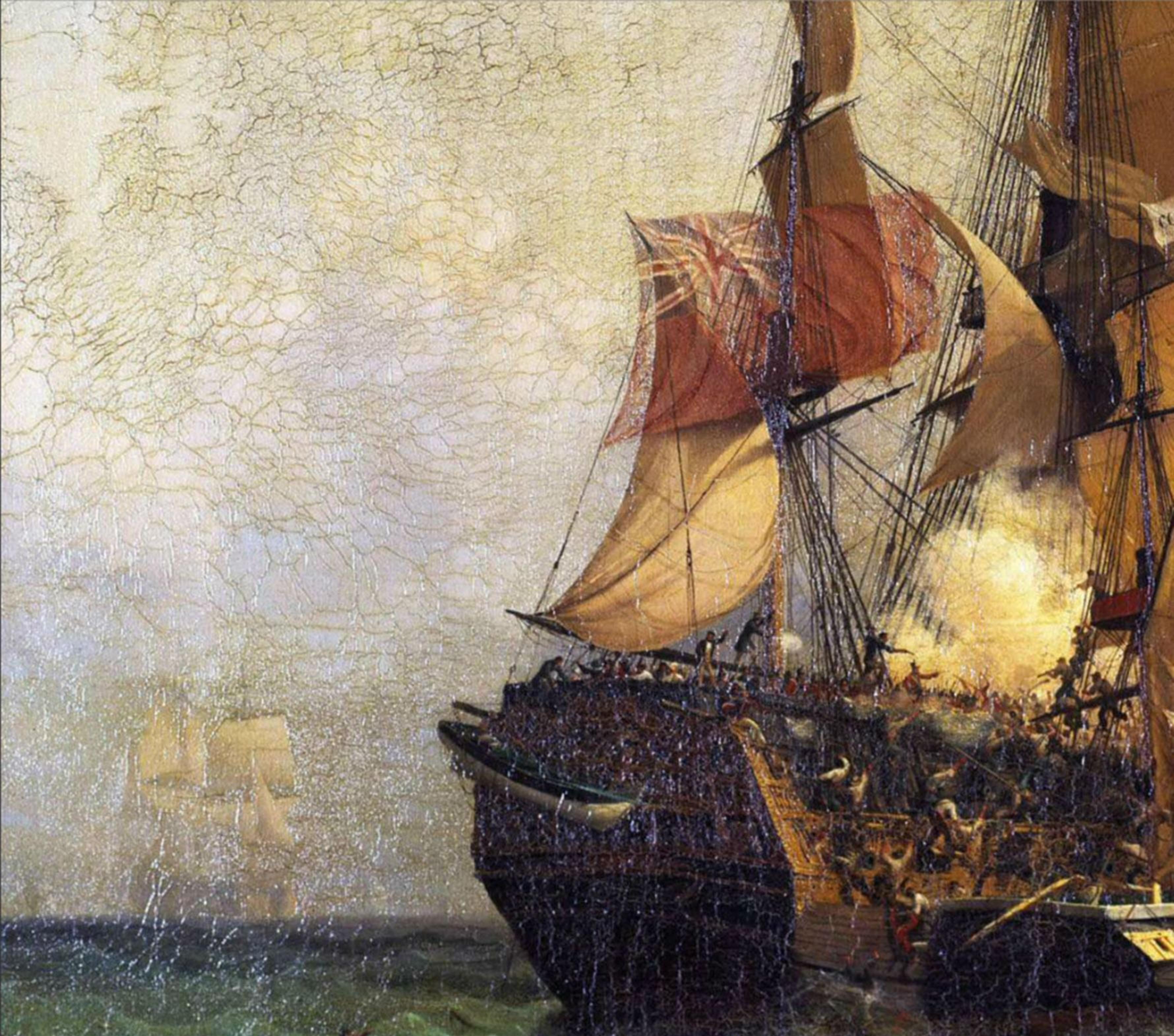
Sur ce jardin orné de colonnes s'ouvrent les pièces les plus importantes de la maison. Les fresques de ses murs, du quatrième style, représentent des scènes animalières et des paysages.

AUTOUR DU JARDIN

Le portique qui fait le tour du jardin est décoré de peintures du quatrième style, le plus moderne de ceux identifiés à Pompéi. Ses murs sont ornés d'un grand paysage délimité dans la partie supérieure par un damier blanc, rouge, vert et jaune, avec des bœufs, des ours, des panthères, des taureaux, des chevaux et des lions (ci-dessous).



LUCIANO ROMANO / SCALA, FLORENCE



RICHES CORSAIRES

de Saint-Malo

Des rives anglaises au Brésil, ils sillonnaient les mers au service du roi de France. Duguay-Trouin, Surcouf et tant d'autres corsaires-armateurs ont taillé la gloire et la richesse de leur cité à coup de mémorables abordages.

GÉRARD GUICHETEAU
HISTORIEN ET ÉCRIVAIN

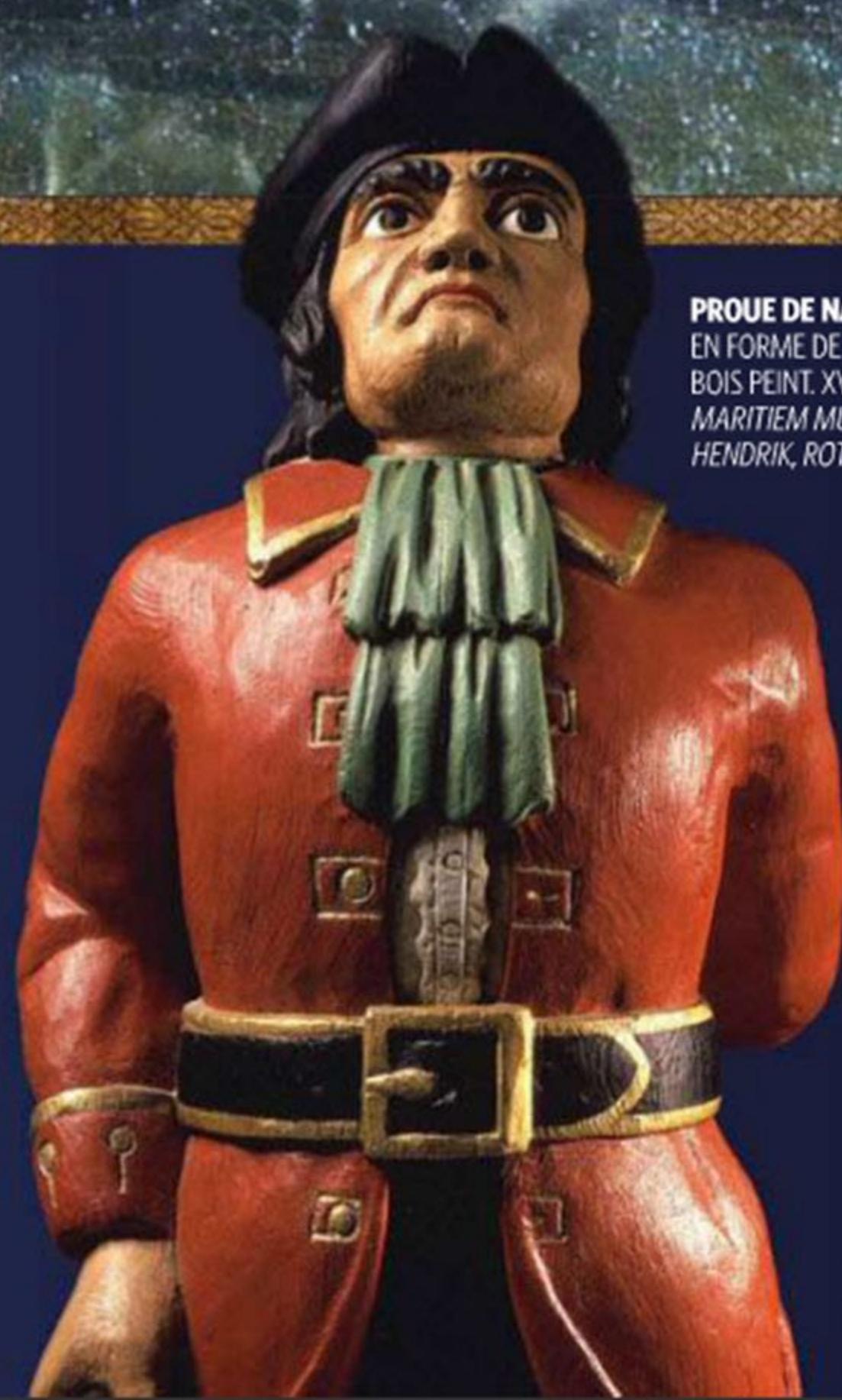


CORSAIRES

À L'ABORDAGE

Robert Surcouf s'empare du navire anglais le *Kent*. Tableau d'A. L. Garneray, xix^e siècle. Musée de la ville de Saint-Malo.

Ses parents espéraient en faire un prêtre. Mais le jeune Robert Surcouf avait autre chose en tête. Chaque matin, au lever du jour, il parcourait les abords de la plage ouest de Saint-Malo, à la tête d'une meute personnelle de molosses qu'il réunissait d'un sifflement qui n'appartenait qu'à lui. Il avait à peine 13 ans. En ce début d'année 1787, il avait parcouru dans la neige les sept lieues qui séparent Dinan, où il était écolier, de Saint-Malo. Question morsure, il s'y connaissait : il venait de s'échapper du collège après avoir mordu au mollet un pion qui essayait de le retenir.



PROUVE DE NAVIRE

EN FORME DE CORSAIRE.

BOIS PEINT. XVII^e SIÈCLE.

MARITIEM MUSEUM PRINS HENDRIK, ROTTERDAM.



◀ **HÉROS GLORIEUX**
Cette gravure représente le portrait du célèbre corsaire français Robert Surcouf (1773-1827).

DU HAUT DE SES REMPARTS ▶
Vue actuelle de la ville de Saint-Malo, en Bretagne, cernée par sa muraille dont l'une des portes est visible en bas à droite.



Ses molosses, ce matin-là, se jetèrent sur des marins anglais qui tentaient d'aborder. L'incident fit grand bruit... On était en paix depuis quatre ans et les marins anglais, des plus pacifiques. Du coup, les parents Surcouf lui trouvèrent un embarquement sur *Le Héron*, un caboteur filant vers Cadix. Mais le jeune adolescent était de bonne famille. Il eut droit de présence à la table du capitaine. Son père, Charles-Ange Surcouf, seigneur de Boisgris, et sa mère, Rose Truchot de la Chesnais, appartenaient à la bonne société de Saint-Malo, descendants, l'un et l'autre, d'illustres familles malouines qui devaient leurs fortunes à l'armement et à la guerre de course. Ils étaient apparentés à Duguay-Trouin et Porcon de la Barbinais, fameux corsaires du siècle précédent. Le propre grand-père du jeune apprenti navigant, Robert Surcouf de Maisonneuve, avait commandé un bateau corsaire au début du siècle en cours. Robert, qui portait le prénom de cet ancêtre, avait

trois frères : Charles, Nicolas et Noël. À partir de février 1798, il entraîna dans ses courses Nicolas, son aîné de trois ans. Il était passé commandant d'un plus gros navire, propriété d'un armateur nantais, Félix Cossin. Son bateau, *La Clarisse*, jaugeait 200 tonneaux, portait 20 canons et était manœuvré par 100 hommes d'équipage.

Surcouf, terreur des navires anglais

Surcouf changea souvent de navire, n'hésitant pas à prendre le commandement d'un bâtiment qu'il venait d'arracher à l'adversaire, le plus souvent anglais. Mais il eut beaucoup de mal à entrer en possession des richesses qu'il enlevait. Ainsi, ce n'est qu'après une démarche très officielle auprès du Conseil des Cinq-Cents, en septembre 1797, qu'il obtint qu'on lui restitue, façon « don national », une partie du montant de ses prises. C'était déjà une belle fortune, qui atteignait la somme de 660 000 livres pour un montant de prises



POIGNARD DE MARIN FRANÇAIS.
2^e MOITIÉ DU XVIII^e SIÈCLE.

CHRONOLOGIE De la cité d'Aleth à Saint-Malo

SANGIORGIO/LEEMAGE

50 av. J.-C.

Le peuple gaulois des Coriosolites occupe ce qui deviendra plus tard le Clos-Poulet, avec pour capitale Aleth.

507 apr. J.-C.

Saint Aaron se retire sur le rocher de Kalmach, face à Aleth. Il est bientôt rejoint par son ami saint Malo.



1488

Avec le traité de Sablé (dit « traité du Verger »), le duc de Bretagne perd Saint-Malo et ne peut marier sa fille sans l'accord du roi de France.

Mars 1590

50 jeunes Malouins prennent d'assaut le château et proclament la République. L'indépendance de la cité durera quatre ans.

xvii^e et xviii^e siècles

Les armateurs-corsaires de Saint-Malo font la richesse de leur ville, avec notamment les figures de Duguay-Trouin et Surcouf.

1944-1948

La ville est largement détruite par les bombardements américains. Elle est reconstruite à l'identique par l'architecte Louis Arretche.



SELVA/LEEMAGE

◀ UNE MÉMOIRE
CÉLÉBRÉE

Cette gravure représentant Duguay-Trouin est extraite des *Hommes illustres de la marine française, leurs actions mémorables et leurs portraits*, paru en 1780.



SELVA/LEEMAGE

estimé à 1,7 million. Deux actions, entre autres, firent sa gloire. Le 29 janvier 1796, au commandement d'une de ses prises, *Le Carter*, un petit brick armé de 4 canons et 19 hommes d'équipage, il s'empara d'un bâtiment anglais de la Compagnie des Indes orientales : le *Triton*, lequel lui était supérieur, armé de 26 pièces de 12 et manœuvré par un équipage de 150 hommes. Moins de cinq ans plus tard, le 7 octobre 1800, alors qu'il était au commandement du trois-mâts *La Confiance*, il se saisit du *Kent*, un autre vaisseau de la Compagnie des Indes orientales, portant 36 pièces, 200 marins et autant de soldats. Cela fit de lui une légende, au point que les mères anglaises, pour venir à bout de leurs garnements, invoquaient Surcouf à l'égal de notre croquemitaine.

Duguay-Trouin était de la famille. Né en 1673, il avait vécu exactement un siècle plus tôt. Il commença sa carrière de marin comme corsaire. Dans ses *Mémoires*, il raconte comment, lors de sa première campagne « si rude et si orageuse », novice

volontaire de 16 ans, il fut « continuellement incommodé du mal de mer ». D'une première rencontre, il gardait un souvenir horrifié : « Notre maître d'équipage [...] tomba par malheur entre les deux vaisseaux, qui, venant à se joindre dans le même instant, écrasèrent à mes yeux tous ses membres, et firent rejайлir une partie de sa cervelle jusque sur mes habits ». Cependant, on trouva que « pour un novice, [il avait] témoigné assez de fermeté ». Il reçut sa première lettre de marque à l'âge de 18 ans, et le commandement du *Danycan*. Mais, en 1694, il fut pris et conduit prisonnier à Plymouth d'où il s'échappa avec la complicité d'une « fort jolie marchande ». Revenu à Saint-Malo, il continua la guerre de course sur un navire de Magon de La Chipaudière, s'emparant, cette année-là, de 12 navires marchands et de 2 navires de guerre anglais, en attendant de saisir 3 navires indiamen, bateaux de la Compagnie des Indes.

Devenu riche et célèbre, Duguay-Trouin entra dans la Royale à 24 ans, en 1697, comme capitaine des vaisseaux du Roi. Durant la guerre de Succession d'Espagne (1703-1714),

Pour venir à bout de leurs garnements, les mères anglaises invoquaient Surcouf à l'égal de notre croquemitaine.

COMPAS POINTE SÈCHE EN CUIVRE ET ACIER. XVII^E SIÈCLE. MUSÉE NATIONAL MARITIME, GREENWICH.



CARTOGRAFIA, EOGIS

« NI FRANÇAIS, NI BRETON, MALOUIN SUIS »

AU COMMENCEMENT, le rocher sur lequel se construira Saint-Malo était vide. On trouvait plus au sud la ville gauloise d'Aleth, à l'emplacement de ce qui se nomme aujourd'hui Saint-Servan. C'était alors l'une des capitales des Coriosolites, un peuple de la Confédération armoricaine.

Au VII^e siècle, le pieux ermite Malo et son disciple Aaron s'installent sur le rocher de Kalnach, isolé d'Aleth et du monde par la mer à marée haute, relié à la terre par la vasière du Sillon à marée basse. Bientôt, une petite agglomération se forme et se développe jusqu'au milieu du XII^e siècle, date à laquelle l'évêque d'Aleth choisit d'y établir sa résidence. Le port est l'objet de conflits réguliers entre le duché de Bretagne et le royaume de France.

À la fin du Moyen Âge, durant vingt ans, Saint-Malo devient française, puis redevient bretonne jusqu'en 1488, et de nouveau française après le traité de Sablé qui abandonne au roi de France la possession de cinq ports bretons, dont Saint-Malo. Du 11 mars 1590 au 5 décembre 1594, après que des jeunes gens ont pris d'assaut le château, est proclamée la République de Saint-Malo dont reste la devise *Ni Français, ni Breton, Malouin suis*. Les deux siècles suivants voient l'assainissement du Sillon et l'éclosion de la puissance de la cité qui s'enferme dans de solides fortifications. Les Anglais, à plusieurs reprises, tenteront vainement de s'en emparer ou de la détruire, comme en 1693 avec un navire chargé de poudre qui s'échoua avant d'atteindre son but.

▲ VUE CAVALIÈRE DE SAINT-MALO AUX XVII^E SIÈCLE

Cette gravure représente la cité malouine avant qu'un grand incendie ne ravage une grande partie des maisons à pans de bois en octobre 1661. On remarque la cathédrale Saint-Vincent au centre, ainsi que le château à droite des remparts.



JOSSE/LEEMAGE

◀ FIERTÉ LOCALE

Le musée de la ville de Saint-Malo conserve une figure de proue à l'effigie d'un corsaire, datant du XVII^e siècle.

UN CORSAIRE MALOUIN À RIO

Duguay-Trouin porta la guerre de course jusqu'en Amérique du Sud, où il s'empara de Rio de Janeiro en octobre 1711.

il multiplia les exploits, prenant ici, au Spitzberg, une flotte de baleiniers hollandais, se saisissant, là, de pêcheurs, de frégates, de vaisseaux et de navires de commerce. Il courait des abords de l'Angleterre au Portugal, ramenant ses prises à Brest ou Saint-Malo. En octobre 1707, il intercepta à l'entrée de la Manche, entre Land's End et Ouessant, une immense flotte à destination de Lisbonne : 200 voiles et 5 vaisseaux de guerre. Il s'empara, en corsaire, de 14 navires de commerce et détruisit l'escorte anglaise.

De part et d'autre de l'océan

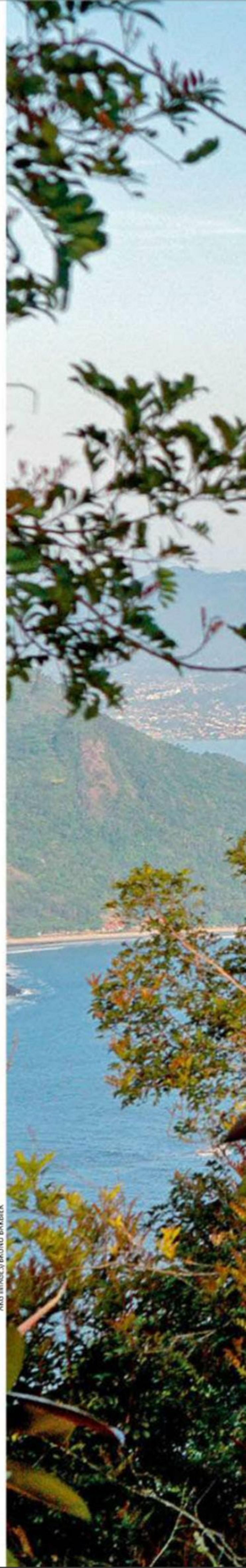
En juin 1711, il traversa l'Atlantique jusqu'aux Açores et, de là, avec une escadre de 15 navires, 2 000 soldats et 4 000 marins, se presenta, en septembre, devant Rio de Janeiro – le Brésil étant alors possession portugaise. Devant les menaces des Français, les 12 000 hommes de la garnison se défilèrent et Rio fut prise. Le butin fut considérable, malgré la perte de plusieurs navires sur le chemin du retour. Revenaient à la France 1,3 tonne d'or

et le 1,6 million de livres de deux cargaisons qui arrivèrent plus tard. Aux équipages et aux armateurs malouins, l'expédition avait rapporté « 92 % de profit » selon les propres mots de Duguay-Trouin dans des *Mémoires*, écrites entre 1720 et 1722 et « contrôlées » par le cardinal André-Hercule de Fleury, principal ministre du jeune Louis XV. Duguay-Trouin était devenu chef d'escadre en 1715. Il fut nommé lieutenant général des armées navales en 1728. Après une incursion en 1731 en Libye et le sévère bombardement de Tripoli contre les pirates barbaresques, puis des menaces contre ceux de Tunis et d'Alger, il se prépara à intervenir pour sauver Dantzig, lors de la guerre de Succession de Pologne. Il termina sa vie couvert d'honneurs, en 1736, à Paris, comme commandant du port de Toulon.

Ces deux géants ne doivent pas faire oublier la foule des Malouins, qui, du simple marin au commandant, s'illustrèrent dans la course. Les corsaires de cette époque étaient moins célèbres, mais tout aussi entrepreneurs : les Cochet, Debon, Michel Garnier,

Duguay-Trouin traversa l'Atlantique jusqu'au Brésil, avec 15 navires et 6 000 hommes.

COFFRE DE PIRATE. XVII^e SIÈCLE. COLLECTION PRIVÉE.



AKG IMAGES/BRUNO BARRIER





THE BRITISH LIBRARY BOARD/LEEMAGE

◀ RIVAGES PÉRILLEUX

Cette carte établie en 1693 par Pierre Mortier figure les côtes de la Manche, une région où les corsaires étaient très actifs. *British Library, Londres.*

Hénon, Legonidec, Lemême, Lenouvel, Leroux, Durochette, Mallerousse, Niquet, Pagelet, Potier, Valton... sans oublier l'intrépide Angenard et sa garde rapprochée de singes apprivoisés !

Le véritable temps des corsaires ne commença qu'au XV^e siècle, avec une révolution dans l'architecture navale : la généralisation du gouvernail d'étambot. La guerre de Cent Ans apaisée au milieu du siècle, la course eut son prolongement en Bretagne dans la lutte de François II contre le roi de France. Les périodes les plus efficaces pour la course correspondent aux deux siècles de guerre contre l'Angleterre, mais aussi contre la Hollande, le Portugal ou l'Espagne. L'enrichissement des corsaires se faisait sur leurs parts. Un exemple : durant la guerre de Hollande (1672-1677), les Malouins enregistrent la prise de « 169 vaisseaux de guerre et de 2 384 vaisseaux de commerce ». Pendant les guerres de la Révolution, les pertes subies par l'Angleterre se chiffrent à « un milliard de livres », dont 40 millions amassés par le seul Surcouf !

Saint-Malo se distingua du reste de la Bretagne en établissant une sorte de république des bourgeois, « un régime commercial, où l'intérêt du politique et l'intérêt du négoce se confondaient, ressemblant ainsi à celui des villes libres de la Hanse ». Au siècle suivant,

il ne fallait pas attendre de Saint-Malo une autre préoccupation que « le soin de sa propre chose ». Joüon des Longrais, qui commente ainsi les Mémoires de Frotet de La Landelle, parle de « l'élévation, à chaque période, d'une ou deux familles enrichies par des armements heureux » et énumère « les Frotet, Trublet, Porée, Grout, Le Fer, Maingard et autres », enrichis « dans le commerce d'Espagne ». En apparence, il s'agissait du commerce des vins et denrées qui en dissimulait un autre, « infiniment plus lucratif, la traite des monnaies ». C'était, pour les Malouins, « une sorte de Pérou plus rapproché ». Les armateurs faisaient construire leurs navires à Dantzig ou en Angleterre avant d'aller vendre les marchandises bretonnes en Espagne ou au Levant. Ils naviguaient à bord de galions – des bâtiments nouveaux, rapides et maniables. Ils étaient à la fois marins, négociants, armateurs, hommes d'affaires et banquiers, qui pratiquèrent en somme, durant toute cette période, ce qu'ils considérèrent eux-mêmes comme « une affaire de père de famille ». ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Saint-Malo et l'âme malouine
R. Vercel, Albin Michel, 1948.

Histoire de Saint-Malo et du pays malouin
A. Léspagnol, Privat, 1984.





HORS DES MURS DE SAINT-MALO

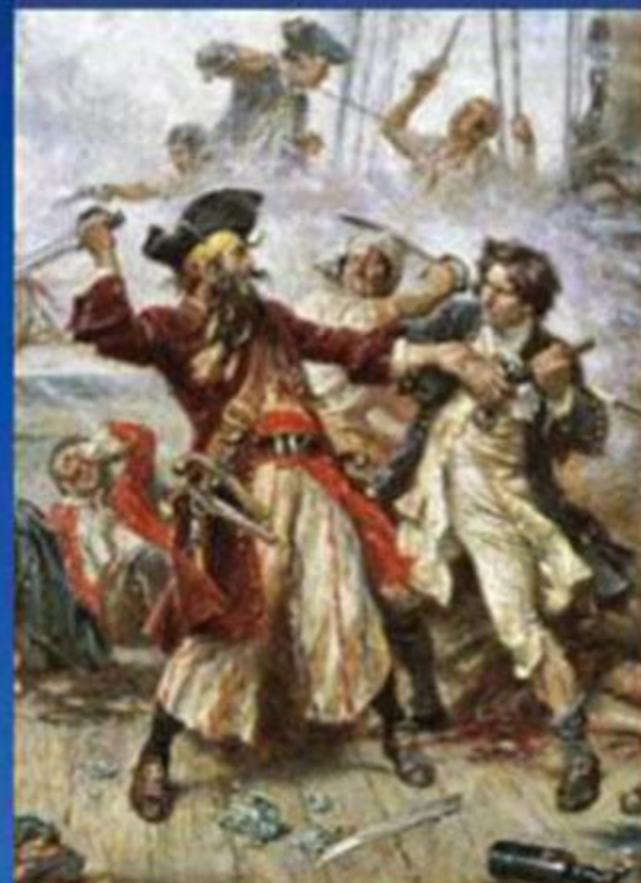
LES DISCRÈTES MALOUINIÈRES

Une légende bretonne veut que l'homme marié préserve son indépendance en se construisant un refuge au bout de la maison, le *penty*. Les Malouins usèrent de cette habitude, mais à leur façon : ils sortirent des rues étroites de leur cité enfermée dans ses remparts et se firent construire des maisons de campagne où ils pouvaient vivre libres, loin des regards inquisiteurs du voisinage et des incursions du fisc. Telle fut l'origine de la floraison de « malouinières », de fortes bâties en pierre du pays – le granit – mais crépies à la chaux pour être plaisantes au regard.

Les malouinières s'étalent au large sous leurs toits hauts et pentus, avec leurs rangées de fenêtres symétriques. Elles datent pour la plupart de la seconde moitié du XVII^e siècle, mais on en construisit jusqu'en 1750. On en compte aujourd'hui 122, encore habitées, sur tout le territoire du Clos-Poulet, qui doit son nom à une déformation par la langue franco-bretonne de la locution « Pays d'Aleth ». Les plus admirables sont la malouinière de la Ville Bague, celles de la Chipaudière, de la Verderie...

LA VÉRITÉ SUR LES CORSAIRES

Les corsaires de Saint-Malo étaient-ils des pirates ? Étaient-ils les seuls à pratiquer la guerre de course ? Retour en six questions sur quelques idées reçues concernant l'univers intrépide de ces marins chevronnés.



COLLECTION DAGUIN/ORTF/SUPERSTOCK

CORSAIRES OU PIRATES ?

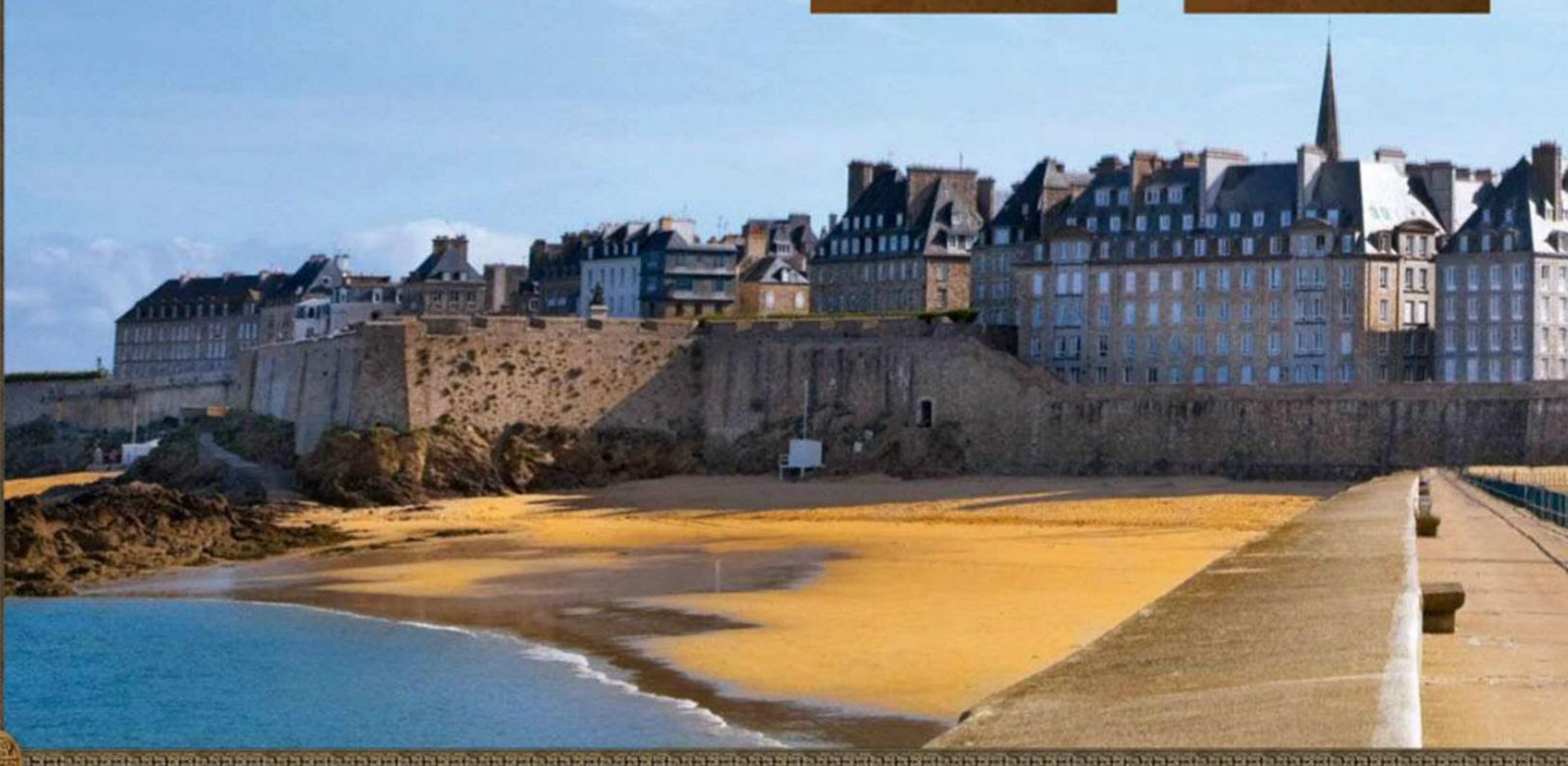
Les corsaires ne sont pas des pirates, lesquels sont des bandits de « grand chemin maritime » qui se jettent sur tout ce qui navigue, de préférence pacifiquement. Les corsaires sont d'authentiques marins qui mettent leur science de la navigation au service de leur pays et de leur roi. Ils ont le droit avec eux, comme le prouve la lettre de marque qu'ils montrent le cas échéant.

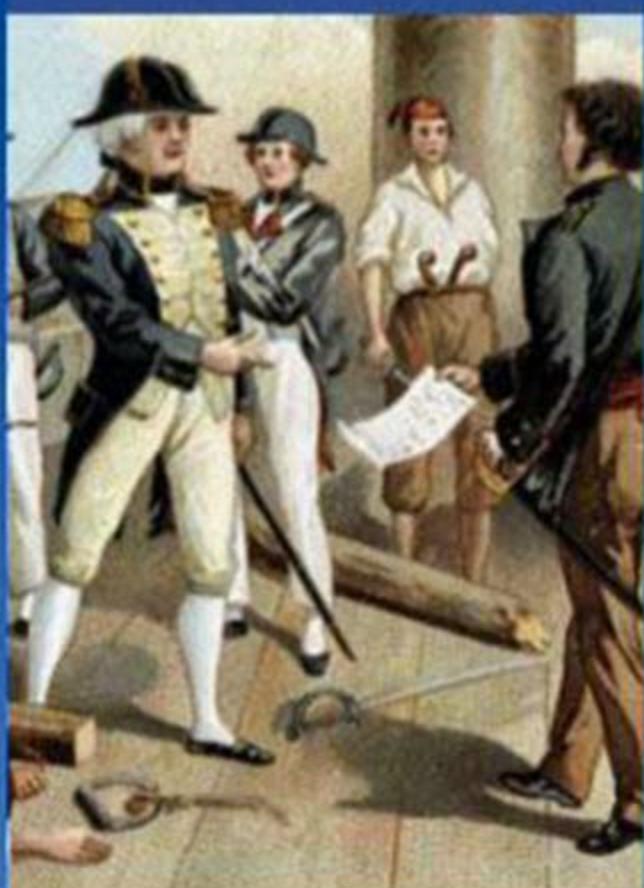


JOSSE/AGENCE

QUAND CESSE LA GUERRE DE COURSE ?

Les corsaires, sauf cas particuliers, cessent leurs pratiques à la fin des guerres napoléoniennes, en 1815. Mais la vraie fin de la guerre de course fut décidée par les 58 représentants des États du monde entier au Congrès de Paris de 1856, qui mit fin à la guerre de Crimée. L'Angleterre et la France assurèrent qu'elles ne délivreraient plus de « lettres de marque ».





SERVIA/LEEMAGE

QUELLE EST LA PART DU ROI?

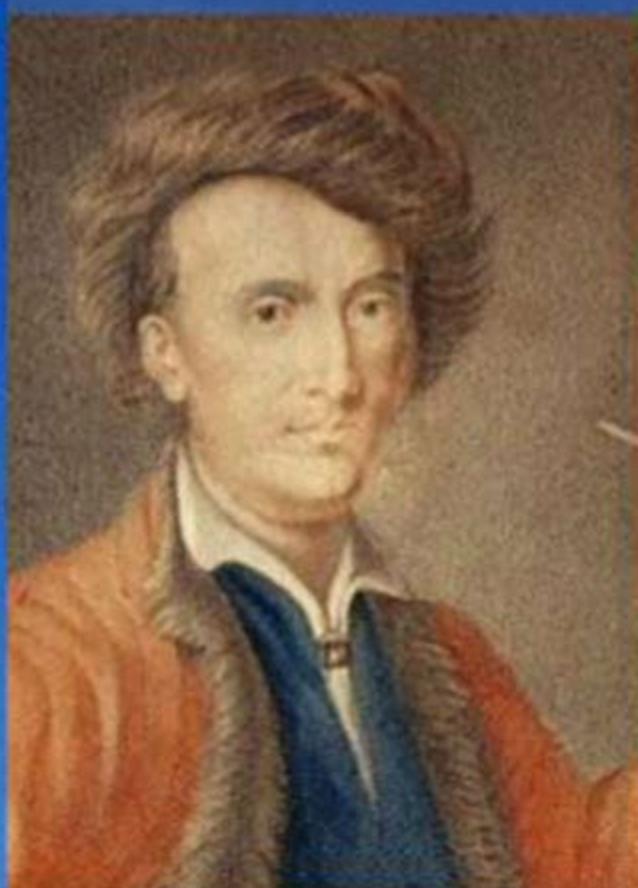
Les « **lettres de marque** » n'étaient obtenues qu'en contrepartie du versement d'une caution. La règle établie depuis toujours voulait qu'on versât au trésor royal le cinquième du montant des prises. Il arriva que le roi de France, qui prêtait ses navires, abandonna ce privilège : « Plus les besoins de l'État deviennent pressants, plus le roi est obligé de sacrifier ses intérêts. »



AURIMAGES/DOLPY/DAGLI ORTI

QUI GARDAIT LES REMPARTS DE SAINT-MALO?

Le 7 mars 1770, pour avoir dévoré vif l'officier de marine Ansquer de Kerouartz, les chiens du guet sont empoisonnés et l'institution créée en 1155 est supprimée. Ces chiens étaient lâchés chaque nuit, durant le couvre-feu, et gardaient la ville au-delà des remparts et dans les rues endormies. Deux molosses dorés encadrent de nos jours les armoiries de la ville de Saint-Malo.



MUSÉE DE LA MARINE PARIS/DAGLI ORTI

OÙ ÉTAIENT LES AUTRES PORTS CORSAIRES?

Saint-Malo figurait en tête des profits réalisés par les guerres de course, talonné au plus près par la cité de Jean Bart, Dunkerque, à quelques encablures de l'Angleterre. Mais tous les ports du littoral de la Manche étaient concernés : Dieppe, Cherbourg... Au-delà, les cités de Lorient, Nantes, La Rochelle et, au fin fond du golfe de Gascogne, Bayonne et Saint-Jean-de-Luz.



MUSEO CORRIER VENICE/DAGLI ORTI

QUI ÉTAIENT LES BARBARESQUES?

Ils sont plus qu'une légende... Des corsaires musulmans et des renégats en nombre, puisés parmi les esclaves (Fernand Braudel parle de Corses et d'un marin japonais) peuplèrent les équipages de navires partis de Libye, de Tunis, d'Alger ou de Tanger. Hardis marins, ils allèrent jusqu'en Islande (Jan Janszoon, alias Mourad Rais) et débarquèrent en Irlande au XVII^e siècle.



GIUSEPPE PORZANI/FOTOLIA

Cancho Roano, mystère autour d'un palais de l'âge du fer

La découverte, dans le Sud de l'Espagne, de vestiges uniques pour la péninsule a relancé le débat sur la civilisation dite « tartessienne ».

En 1978, Jeromo Bueno, un paysan de Zalamea de La Serena, près du Portugal, entreprit de construire un réservoir d'eau sur un promontoire qui se dressait au milieu de sa propriété de Cancho Roano. Mais lorsqu'il se mit à creuser, des constructions en pierre apparurent, ainsi qu'un gros volume de cendre et de nombreux objets anciens.

Un jour, le maître d'école d'un bourg voisin, José Antonio Hidalgo, découvrit les structures qui avaient été mises au jour et, s'étonnant de leurs dimensions impressionnantes, se hâta d'en informer les autorités. Très vite, il s'avéra que Jeromo Bueno, sans le vouloir, avait fait l'une des découvertes



les plus spectaculaires de l'archéologie espagnole : un bâtiment datant de l'âge du fer qui avait été abandonné après un incendie.

Premières fouilles

Le premier archéologue à fouiller à Cancho Roano est Joan Maluquer de Motes, l'un des plus éminents spécialistes de la civilisation tartessienne, qui s'est développée dans le Sud de l'Espagne au I^{er} millénaire av. J.-C. Maluquer travaillera sur le site de 1978 à sa mort, dix ans plus tard. Durant

cette période fut exhumée une grande bâtie en forme de U, en excellent état. Ses murs en torchis s'élevaient encore sur plus de deux mètres et on découvrit à l'intérieur une grande quantité de cendre, ainsi qu'un important matériel : bijoux en or et en argent, vaisselle et parures en bronze, perles de verre, ornements en os et en ivoire, outils en fer, sans oublier une vaste collection de céramiques, dont des coupes grecques qui permirent de dater l'abandon du lieu de la fin du V^e siècle av. J.-C.

Par la suite ont été mis au jour une série de petites salles entourant l'édifice, ainsi que des constructions plus anciennes, datant de la fin du VI^e siècle av. J.-C., et un grand fossé qui faisait le tour de l'enceinte. Cancho Roano était donc un ensemble monumental. La

découverte d'un site aussi exceptionnel dans une région, l'Estrémadure, alors peu explorée d'un point de vue archéologique, suscita une immense surprise et de nombreuses théories sur les



TONÍAS MAZÓN

VUE ACTUELLE DU SITE
Au premier plan apparaît la cour avec, à l'arrière, la zone sacrée de l'édifice.



1978-1988

Joan Maluquer fouille le site et met au jour des structures lui permettant d'élaborer une théorie sur le lieu.

1988

Après la mort de Maluquer, les fouilles continuent sous la direction de Sebastián Celestino.

1996-2001

La dernière phase des fouilles est menée sur le site. Le centre d'interprétation est inauguré.

ORNEMENT DE CHEVAL EN BRONZE À L'EFFIGIE DE LA DIVINITÉ BIFACE DE CANCHO ROANO.



fonctions de ces constructions, engendrant des débats et des polémiques qui se sont prolongés jusqu'à nos jours.

Un crématorium ?

Maluquer crut que le bâtiment avait d'abord eu un usage résidentiel, puis qu'il avait été utilisé comme « *ustrinum* », l'équivalent d'un crématorium. Il avança le concept de « palais-sanctuaire », car d'après lui l'édifice aurait servi à la fois de lieu de résidence à un petit

monarque local et de sanctuaire funéraire, tout en faisant office d'espace de commerce. Maluquer finira par pencher plutôt pour la fonction de sanctuaire, mais sans écarter totalement l'idée que le site ait pu avoir aussi d'autres fonctions. Les équipes qui poursuivirent les fouilles après Maluquer envisagèrent Cancho Roano comme un centre religieux, surtout après la découverte d'une série d'autels aux niveaux les plus anciens du

LE MONDE TARTESIEN

JOAN MALUQUER DE MOTES s'est formé auprès de grands noms de l'archéologie hispanique comme Pedro Bosch-Gimpera et Lluís Pericot. Avant de se consacrer aux fouilles de Cancho Roano, Maluquer était déjà reconnu comme le grand spécialiste de la culture tartessienne. Il était si convaincu de son importance qu'il déclara : « Tartessos symbolise pour nous la première culture urbaine occidentale. Son étude [est] une obligation incontournable pour notre génération. »

JOAN MALUQUER DE MOTES PENDANT LES FOUILLES DU SITE DE CANCHO ENAMORADO À EL BERRUECO, SALAMANQUE.



G. SERRA / FOTOTECA CAT

L'ensemble monumental avant sa destruction

SUR LE SITE DE CANCHO ROANO se trouvent les restes de trois bâtiments successifs. Le premier date du début du VI^e siècle av. J.-C., le deuxième fut construit cinquante ans plus tard et le troisième, que l'on peut voir ci-dessous, fut érigé à la fin du V^e siècle av. J.-C., peu de temps avant d'être incendié et abandonné.

① Le fossé

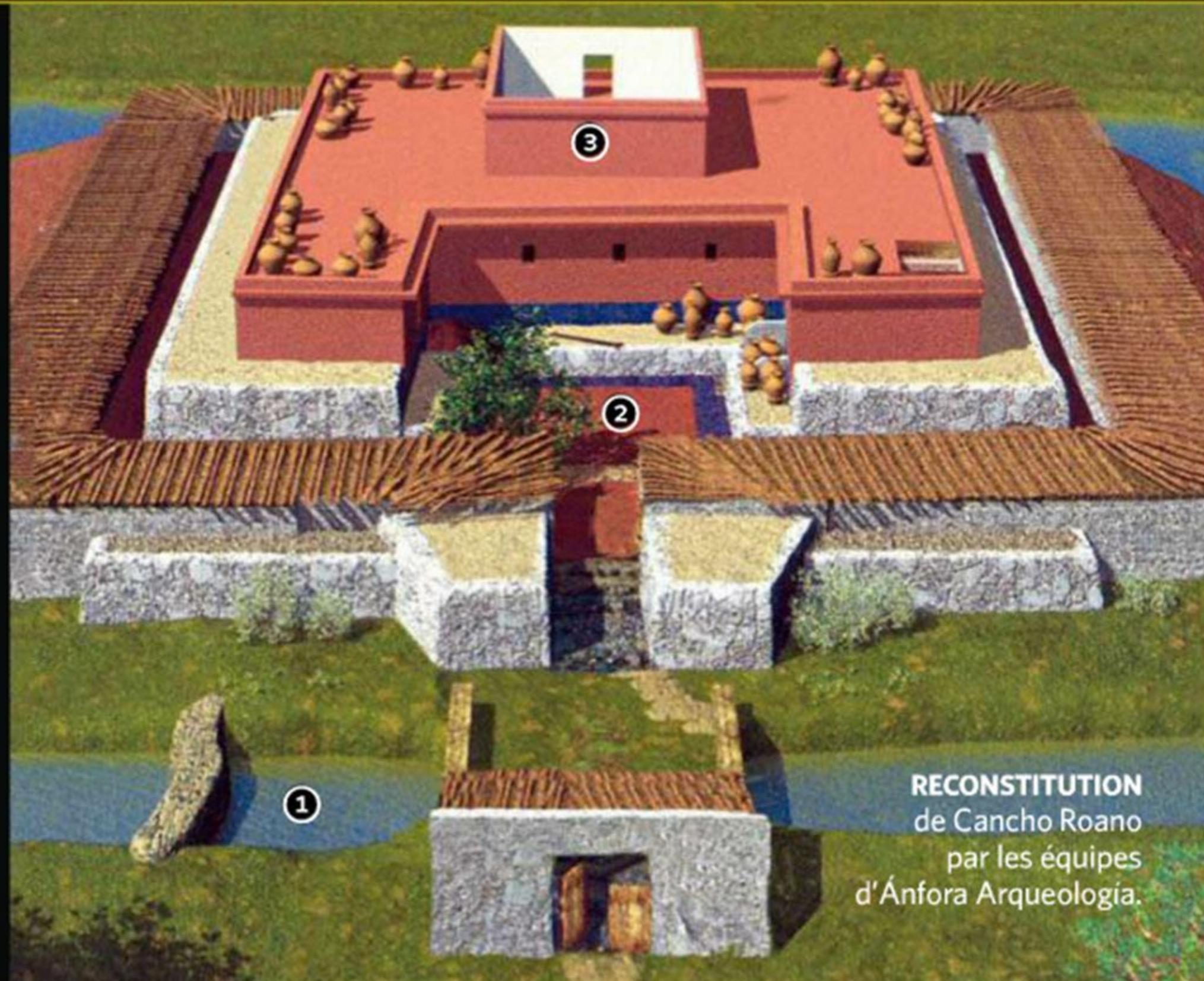
Le bâtiment était ceint d'un fossé rempli d'eau, de petites salles et d'un mur en terrasse. Ils relèvent d'une phase avancée durant laquelle l'édifice est fortifié.

② La cour

Vaste de 100 m², elle présente au centre un puits de 5 mètres de profondeur. Elle était ouverte à l'est et dallée d'ardoises. On y trouva des amphores, des bijoux, des armes et des outils.

③ La zone sacrée

Au centre du bâtiment se trouvait une pièce fermée à laquelle on accédait par l'étage. Au milieu se dressait un grand pilier en torchis. Le lieu a été interprété comme le sanctuaire dynastique.



site. D'autres chercheurs ont soutenu des théories différentes. Celle d'Antonio Blanco Freijeiro, aujourd'hui invalidée, identifia le site à un autel sacrificiel servant à de grandes hécatombes (sacrifices d'animaux) partagées par les Lusitaniens, un peuple de l'Ouest de la péninsule. En revanche, l'hypothèse de Martín Almagro-Gorbea, qui interprète Cancho Roano comme un palais rural et le rapproche d'édifices méditerranéens datant de la même époque, rencontra un meilleur accueil. De nombreuses suppositions sur l'identité des constructeurs de Cancho

Roano ont été faites, certains soutenant qu'ils étaient phéniciens, d'autres grecs ou tartessiens. Une théorie associa même Cancho Roano au mythe grec de l'Atlantide...

Le monde indigène

Le site de Cancho Roano s'inscrit aujourd'hui dans un contexte historique mieux connu. Il n'est plus interprété comme un lieu de crémation ou d'hécatombes. La grande quantité de cendre trouvée sur les lieux serait plutôt liée à un incendie, peut-être rituel, ayant entraîné leur abandon à la fin du V^e siècle av. J.-C.

Par ailleurs, des constructions analogues, édifiées vers 500-400 av. J.-C., ont été mises au jour dans la même région et au Portugal. Suivant la théorie du palais avancée par Almagro-Gorbea, ces édifices sont actuellement interprétés comme des résidences rurales aristocratiques entourées de terres cultivées. Aux alentours de ces palais sont apparus des nécropoles, des villages ou des groupements de fermes, ce qui semble corroborer l'idée qu'ils occupaient le centre de domaines agricoles. Ainsi, une autre interprétation a peu à peu supplanté l'hypo-

thèse voyant dans Cancho Roano un comptoir phénicien, grec ou tartessien : celle d'un édifice au cœur des bourgades locales de l'Estrémadure au V^e siècle av. J.-C., tandis que la triple influence phénicienne, grecque et tartessienne subie par les autres localités expliquerait les références à ces trois cultures retrouvées à Cancho Roano. ■

JAVIER JIMÉNEZ ÁVILA
ARCHÉOLOGUE

Pour en savoir plus

ESSAI
Cancho Roano, más que palabras
(non traduit en français)
J. Jiménez Ávila. Diputación Provincial de Badajoz, 2013.

vous recommande

COFFRET 3 DVD
APOCALYPSELa 2^{ème} Guerre Mondiale

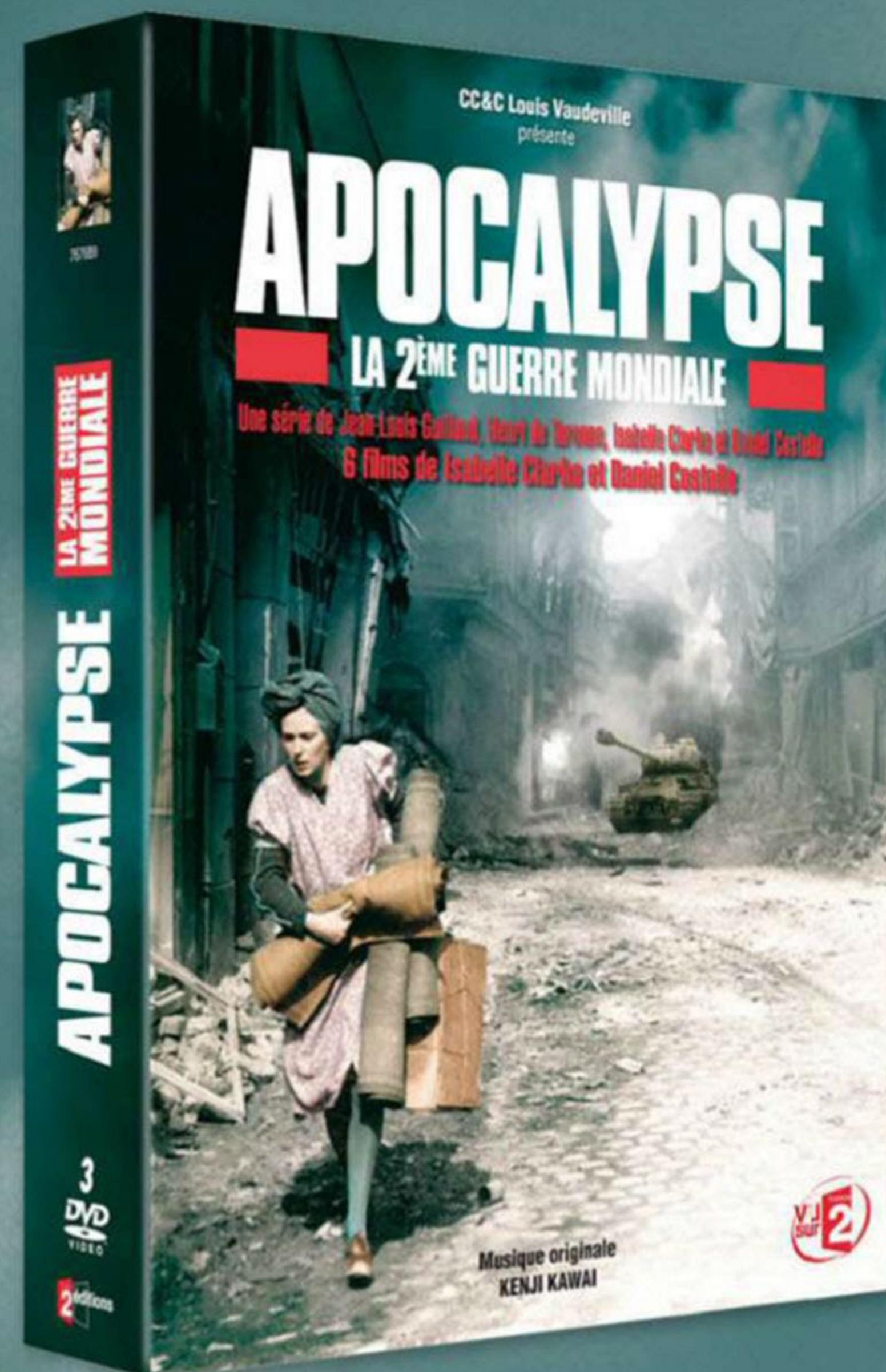
Retrouvez la série documentaire évènement de France 2 qui porte un regard éclairé sur la guerre de 1939-1945, la plus dévastatrice de tous les temps.

Elle raconte de manière très humaine, à partir d'images d'archives colorisées, souvent inconnues, l'immensité du conflit et les destins de ceux qui l'ont vécu, de ceux qui l'ont subi et de ceux qui l'ont conduit.

Avec déjà plus de 6,5 millions de téléspectateurs, cette série ouvre, pour vous, le grand livre du courage et de la peur, et constitue une encyclopédie de référence sur ce conflit mondial.

3 DVD - Durée totale du programme : 5 h 20
15,90 €

Un chef-d'œuvre documentaire



Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
DVD <i>Apocalypse</i>	02.5730	15,90 € €
Participation aux frais d'envoi				3€
Total de la commande			 €

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de Malesherbes Publications à :
**Malesherbes Publications/VPC - TSA 81305
75212 PARIS CEDEX 13 - Tél. 01 48 88 51 05**

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/07/2015 pour la France métropolitaine. Délai de livraison : de 2 à 3 semaines.

En application de la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant, en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél

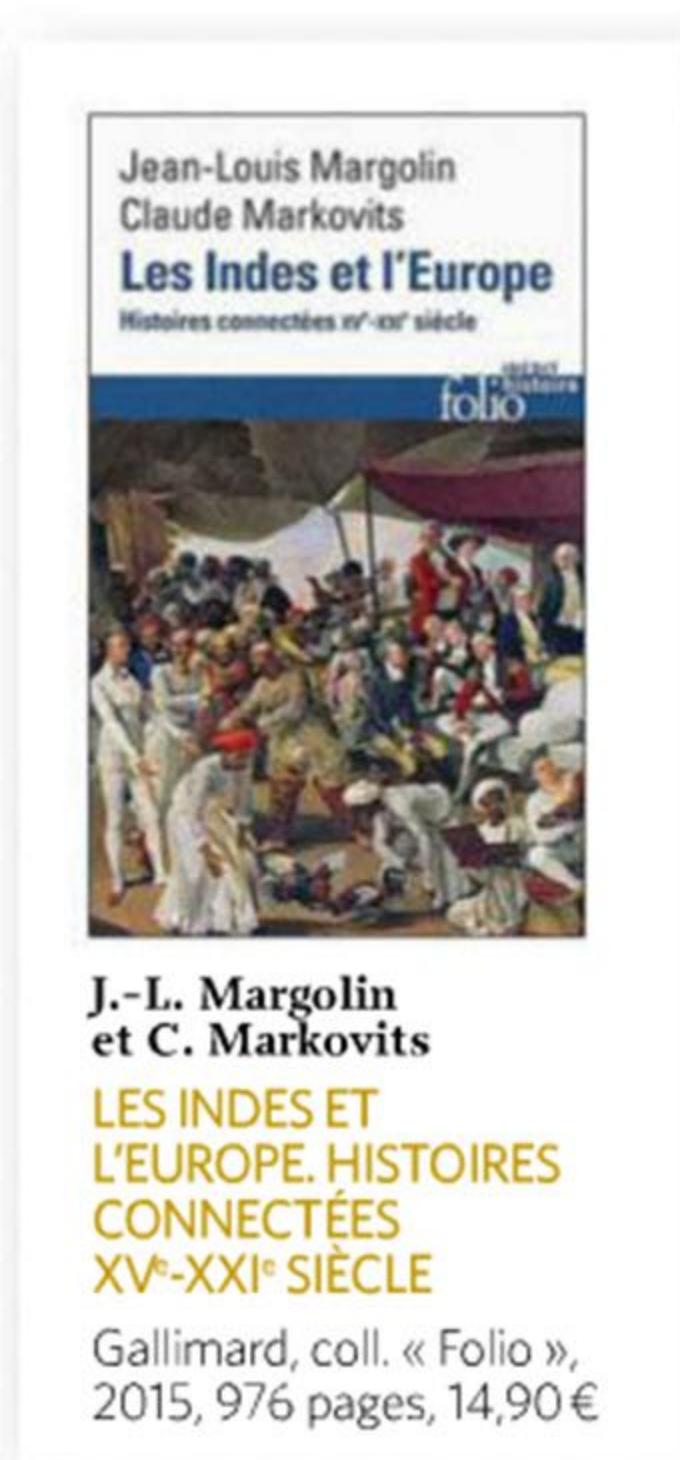
25E3L

E-mail

@

XV^E-XIX^E SIÈCLES

Les Indes de la première globalisation



J.-L. Margolin et C. Markovits

LES INDES ET L'EUROPE. HISTOIRES CONNECTÉES XV^E-XXI^E SIÈCLE

Gallimard, coll. « Folio », 2015, 976 pages, 14,90 €

Al'heure où l'Europe s'interroge sur ses relations avec l'Asie du Sud et du Sud-Est, appelée à l'époque les Indes, cet ouvrage nous offre non seulement un détour salutaire sur l'histoire des échanges entre ces deux continents, commencés au tout début du XVI^e siècle, mais permet surtout de nous détacher d'idées convenues.

Jusqu'au XIX^e siècle et la prise de possession britannique du sous-continent indien, la présence européenne se résumait à quelques enclaves peuplées de quelques dizaines d'Européens, la plu-

part du temps en voie de métissage. Pour expliquer cette première globalisation, les auteurs ne croient pas à la supériorité technique de l'Europe. Ils font ainsi judicieusement remarquer que ce fut la concurrence des « indiennes », les tissus imprimés en Inde, qui poussa les Anglais à poser les bases de la révolution industrielle en mécanisant la production textile.

D'une manière générale, jusqu'au XIX^e siècle, les Asiatiques ne portèrent qu'un intérêt réduit à ces Blancs venus de loin. En même temps, les auteurs

soulignent qu'ils furent à l'origine du développement d'une classe commerçante autochtone battant en brèche l'opposition systématique entre les colonisés et les colonisateurs.

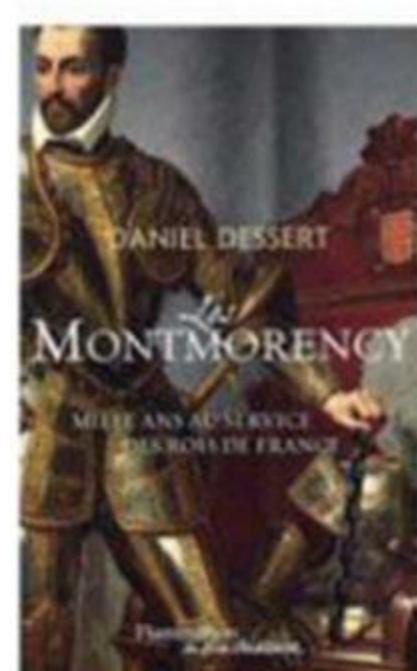
Refermant le livre, on est bien obligé de s'interroger sur l'intensité et l'équilibre des échanges. Si les épices et les tissus inondèrent l'Europe, les Indes engrangèrent des profits commerciaux et développèrent une culture de la souveraineté qui fut la base de leur émancipation après la Seconde Guerre mondiale. ■

MATTHIEU LAHAYE

ET AUSSI...



AFRICA, QUASI ROMA
256 AV. J.-C. - 711 APR. J.-C.
Jean-Marie Lassère
CNRS Éditions,
778 p., 45 €



LES MONTMORENCY.
MILLE ANS AU SERVICE
DES ROIS DE FRANCE
Daniel Dessert
Flammarion, 330 p., 23 €

C'EST UN LIVRE-MONUMENT, à la croisée de l'histoire, de l'archéologie et de la littérature, et l'aboutissement d'une vie de recherches que cette synthèse érudite de dix siècles d'histoire de l'Afrique romaine, des royaumes libyens à la conquête arabe.

UNE HISTOIRE DE FAMILLE et de lignage : il en va souvent ainsi dans l'Ancien Régime. Celle-ci est une lignée exceptionnelle, qui a donné six connétables et treize maréchaux de France, au service des rois : les Montmorency. Daniel Dessert nous en conte la destinée.

LA FACE CHIFFRÉE DE LA FRANCE CONTEMPORAINE

LES CHIFFRES entretiennent avec l'Histoire des rapports fascinants, mais aussi très éclairants. D'où l'utile plaisir, ponctué de surprises, à se plonger dans cette synthèse de la France en chiffres depuis 1870, année de la proclamation de la III^e République. Il y est question bien sûr de démographie, d'économie, de société, de politique, de guerres et de crises (affaire Dreyfus)... Ce qui est fait de chair, de sang et d'émotion retrouve

souvent quelque écho statistique. Principale évolution du temps : la France, de rurale, devient urbaine.

J.-M. BASTIÈRE



Olivier Wiewiorka (sous la direction de)
LA FRANCE EN CHIFFRES
DE 1870 À NOS JOURS
Perrin, 666 p., 28 €

vous recommande

VIE DE JUDE
FRÈRE DE JÉSUS

Françoise Chandernagor

Tout commence avec la découverte dans les sables de l'Égypte d'un manuscrit ancien attribué à Jude, le benjamin d'une famille peu ordinaire : celle de Jésus. Jude y raconte la vie des pauvres dans la Palestine du 1^{er} siècle occupée par les Romains, la prédication et la mort de Jésus, puis la naissance des premières communautés chrétiennes...

Entre vérité historique et reconstitution romanesque, Françoise Chandernagor maîtrise impeccablement ses sources. Dans une langue aux accents bibliques, son roman nous montre un peuple divisé, affamé, écrasé, mais riche d'une force spirituelle telle qu'une petite secte juive deviendra une religion universelle.

Format : 15 x 22 cm - 400 pages - 22,90 €

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
Vie de Jude frère de Jésus	02.7408	22,90 € €
Participation aux frais d'envoi				3€
Total de la commande		 €

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de Malesherbes Publications à :
Malesherbes Publications/VPC - TSA 81305
75212 PARIS CEDEX 13 - Tél. 01 48 88 51 05

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/07/2015 pour la France métropolitaine. Délai de livraison : de 2 à 3 semaines.

En application de la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant, en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection.

Un roman qui révèle
le Christ intime

Françoise
Chandernagor

de l'Académie Goncourt

Vie
de Jude
frère
de Jésus

roman

Albin Michel



“[...] j'ai toujours pensé que les aventures extraordinaires gagnent à être racontées par des témoins ordinaires.”

Françoise Chandernagor

© Catherine Hélie

Nom.....

Prénom

Adresse.....

Code postal

Ville.....

Tél

25E3L

E-mail @

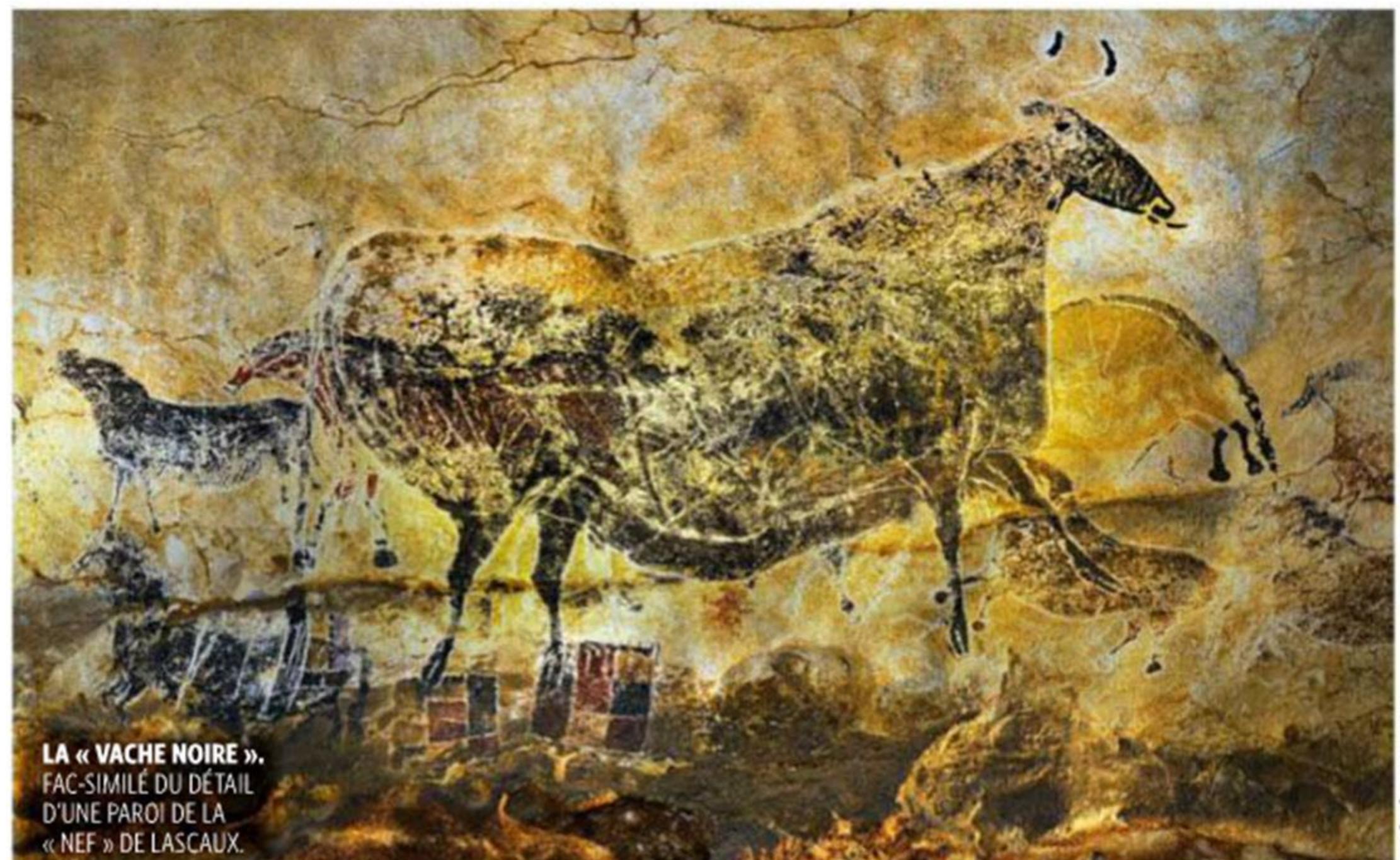
PALÉOLITHIQUE

Voyage au centre de Lascaux

En attendant l'ouverture du fac-similé intégral de la grotte en 2016, une exposition permet au visiteur d'appréhender la richesse et l'originalité de la « chapelle Sixtine de la Préhistoire ».

Avant l'achèvement de « Lascaux 4 », le fac-similé du futur Centre international de l'art pariétal Montignac-Lascaux, une exposition consacrée à la plus célèbre des grottes préhistoriques ouvre ses portes à Paris. Une présentation qui mêle installations multimédias, films en 3D, maquettes, panneaux reconstitués et objets du Paléolithique. Car aujourd'hui, on ne pénètre plus dans les grottes : on les duplique ou on les fait voyager à la rencontre du public.

Découverte en 1940, la grotte de Lascaux, en Dordogne, fut vite surnommée la « chapelle Sixtine de la Préhistoire », avec ses 1 963 peintures et gravures réalisées par des hommes de Cro-Magnon il y a près de 20 000 ans. Après avoir reçu un million de visiteurs entre 1948 et 1963, elle a dû fermer au public, victime de son succès : les peintures s'abîmaient. Un fac-similé partiel (« Lascaux 2 ») ouvrit ses portes en 1983. Dix millions de personnes



le visitèrent. Mais le fac-similé fatigue à son tour !

Pour que ceux qui n'iront jamais en Dordogne puissent admirer les peintures préhistoriques, une exposition internationale a été inaugurée en 2012 à Bordeaux, avant d'aller à Chicago. Après la porte de Versailles, elle partira sans doute pour Tokyo. Pour la première fois, des scènes non reproduites dans « Lascaux 2 », comme la nef

et la scène du puits, sont présentées à Paris sous forme de panneaux grandeur nature, réalisés à la main grâce à l'aide des relevés numériques par laser de la grotte. L'exposition décortique ainsi les gestes de l'auteur de la vache noire située sur la paroi de nef. Cette figure de bovin a été réalisée en trois temps : ébauche gravée, remplissage des contours avec du pigment noir et peinture des détails au pinceau. Mais on ignore encore aujourd'hui le sens de ce sanctuaire.

Si elle a le mérite de permettre une approche complète de Lascaux et des hommes du Solutréen (nom donné à la phase du Paléolithique de laquelle date la grotte), l'exposition ne peut cependant déclen-

cher l'émotion ressentie dans les véritables lieux. D'ailleurs, comment se porte aujourd'hui l'original ? « Pas trop mal », répond le préhistorien Yves Coppens, président du conseil scientifique de la grotte. Les champignons apparus en 2001, suite à l'installation d'un nouveau système thermique, semblent maîtrisés, et la grotte n'est accessible que 500 heures par an pour des vérifications. En attendant l'ouverture en 2016 de « Lascaux 4 », le second fac-similé, qui la dupliquera dans son intégralité. ■



Lascaux à Paris

LIEU Paris Expo, porte de Versailles, pavillon 8/B

WEB www.lascaux-expo.fr

DATE Jusqu'au 30 août 2015



DÉBATS RENCONTRES SPECTACLES

**CHANGER
LE MONDE**
LeMonde.fr/festival

25-27
SEPTEMBRE 2015
2^e ÉDITION

Opéra Bastille - Palais Garnier
Théâtre des Bouffes du Nord
Cinéma Gaumont Opéra



L'ORÉAL

Dans le prochain numéro



LES TEMPLIERS BANQUIERS

FONDÉ EN 1129, cet ordre de moines-soldats actif en Terre sainte au temps des Croisades avait une vocation originelle caritative. Mais le considérable enrichissement de ses membres fut à l'origine d'un système bancaire sophistiqué qui fit des Templiers les prêteurs des souverains d'Europe. Ce qui ne manqua pas de susciter dès le Moyen Âge des fantasmes qui ont entraîné la chute de l'ordre.

HANNIBAL LA BATAILLE DE TROP

202 AV. J.-C. La deuxième guerre punique fait rage depuis 16 ans entre Carthage et Rome. La République a tremblé face aux troupes d'Hannibal venues d'Afrique du Nord, qui ont franchi les Alpes à dos d'éléphants pour toucher au cœur la péninsule. Après une série de victoires, le général carthaginois s'apprête à mener son dernier combat : à Zama, dans les sables de Numidie, va se jouer l'engagement décisif face au champion de Rome Scipion l'Africain.



GUERRIER PUNIQUE SUR UN ÉLÉPHANT.
MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE NAPLES.

RICCIARINI / PRISMA

L'astrologie en Grèce

Les Grecs croyaient à l'influence des astres. S'appuyant sur l'héritage mésopotamien et égyptien, ils approfondirent la pratique astrologique, véritable clé de lecture de la vie.

La conquête du Pacifique

Dès le XVI^e siècle, le plus vaste océan du monde devient un enjeu stratégique entre les grandes puissances d'Europe, qui découvrent ses îles et s'en emparent une à une.

Xerxès I^{er}, grand roi de Perse

Rien ne devait s'opposer à la toute puissance de ce souverain, resté célèbre pour avoir affronté les Grecs aux batailles des Thermopyles et de Salamine en 480 av. J.-C.

Le crépuscule de Louis XIV

Le roi est mort. Vive le roi ! Le 1^{er} septembre 1715, le soleil de Versailles s'éteint après 72 ans de règne. Récit d'une disparition et de ses conséquences pour le royaume.

NOUVEAU
HORS-SÉRIE

HORS-SÉRIE

Le Monde DES RELIGIONS

Le Monde
DES RELIGIONS

COLLECTION HISTOIRE

LES 20
DATES CLÉS DE
l'islam



Deuxième religion du monde par le nombre de fidèles, l'islam est aujourd'hui l'enjeu de bien des passions. Cette tradition nourrit, depuis presque quinze siècles, des foules de croyants, des courants très divers et des civilisations brillantes : Abbassides, Ottomans, Moghols...

De façon pédagogique mais rigoureuse, ce hors-série du *Monde des Religions* retrace l'histoire du monde musulman à travers vingt dates clés, choisies et expliquées par des experts reconnus.

De quoi mieux comprendre les enjeux de notre présent et de notre avenir.

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

EXPOSITION
CHÂTEAU DE
CHÂTEAUBRIANT

DU 12 JUIN
AU 29 NOVEMBRE
2015

ENTRÉE GRATUITE

L'ÉGYPTE DES PHARAONS

CROYANCES ET VIE QUOTIDIENNE

Collections du musée Dobrée et du musée du Louvre

Grand
patrimoine

Loire
Atlantique

grand-patrimoine.loire-atlantique.fr